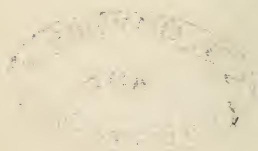

LUX
LIBERTAS


UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00046701719





LES

CONTEMPORAINS





Carey, sc.

BOCAGE

Publié par CHAVARD. *Imp de Mangeon, 67, r. St Jacq Paris.*

LES
CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

BOCAGE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LES CONTEMPORAINS

BOCAGE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

BOCAGE

Il est impossible d'écrire l'histoire littéraire et politique de ces trente dernières années sans consacrer quelques pages à l'un de nos plus fiers démocrates, au chaleureux interprète du drame moderne, à l'illustre citoyen qui a pris le romantisme et la République sous son patronage, et qui ne désespère pas encore, à

l'heure où nous écrivons, d'être élevé quelque jour au rang de premier consul.

Pierre-Martinien Bocage-Tousez[1] est né à Rouen en 1803.

Simples cardeurs de laine, ses parents ne purent lui donner aucune espèce d'éducation. Notre héros, à l'âge de treize ans, ne savait ni lire ni écrire; seulement il avait retenu le nom des lettres et leur forme en les étudiant sur l'enseigne des boutiques ou sur l'écriteau des rues.

Il finit par les assembler de lui-même et par apprendre à écrire sans maître.

Voici comment et en quelle occasion.

Forcé de travailler dans une fabrique à une époque de l'adolescence où le man-

[1] Tousez est le nom de sa mère.

que d'air, la fatigue et surtout la mauvaise nourriture produisent des résultats si déplorables, Pierre-Martinien fut attaqué d'une fièvre cérébrale et resta pendant trois semaines entre la vie et la mort.

Ses parents, qui ne pouvaient perdre une seule journée, sous peine de tomber dans une détresse profonde, le confièrent à la garde d'un de ses frères, beaucoup plus jeune que lui.

Ce dernier fit boire de la tisane au malade, et chercha d'abord à le distraire en lui montrant les images d'un livre prêté par une voisine.

Mais, quand on eut examiné ces gravures à cinq ou six reprises différentes, elles n'offrirent plus le moindre charme.

Notre petit infirmier courut jouer aux billes ou à la marelle, laissant son frère en compagnie du volume et de la fièvre.

Resté seul, et feuilletant de ses doigts amaigris cet ouvrage, qui n'était rien autre que l'*Ami des enfants* d'Arnauld Berquin, le jeune malade étudia pour la première fois sur les pages d'un livre les caractères alphabétiques.

Un prodigieux travail s'accomplit dans ce cerveau surexcité par un mal aigu.

Pierre-Martinien Bocage assembla les syllabes, épela les mots, déchiffra successivement les phrases, et sut lire au bout de la journée.

Quand sa mère rentra de la manufacture, elle le trouva dans un état de délire affreux. Il avait la tête brûlante; son œil

injecté de sang paraissait vouloir sortir de l'orbite.

La pauvre femme crut son enfant perdu.

Mais, par une chance extraordinaire, cette tension d'esprit, qui devait accroître le mal, fit naître une crise favorable.

Le lendemain, Pierre était sauvé.

Dieu, — pardon, nous allions dire un blasphème! — le diable ne permit pas qu'Alexandre Dumas, chez lequel se développaient, vers la même époque, les premiers instincts littéraires, fût privé du seul homme capable de comprendre *Antony* et de représenter dignement ce héros de la lubricité fougueuse et de la passion frénétique.

A partir de sa convalescence, Pierre

eut un profond mépris pour les jeux de son âge.

Il devint sombre et taciturne.

Son âme était dévorée d'un immense besoin de lecture. Après avoir cardé de la laine pendant douze heures, il en prenait régulièrement cinq par nuit sur son sommeil pour lire tous les livres et copier tous les manuscrits qui lui tombaient sous la main.

Ce fut ainsi qu'il se passa de maître d'écriture.

Un vieux bouquiniste du faubourg de Martinville, ami de son père, lui prêta tout son étalage.

— Ne te gêne pas, Pierrot, lui disait-il, prends à même! Je ne veux rien gagner avec toi, qui es mon filleul. Seule-

ment veille à la marchandise. Une tranche salie, un feuillet déchiré, me feraient perdre cinquante pour cent.

— Je ne veux rien pour rien, dit notre héros, déjà pourvu de ce magnifique orgueil que nous verrons chaque jour s'accroître.

— Pourquoi cela? dit le parrain bouquiniste.

— J'ai mes raisons, répondit le filleul. Si je suis un jour quelque chose, je ne veux le devoir à personne qu'à moi. Votre vue s'affaiblit par l'âge, et je puis vous être utile en écrivant les titres sur la couverture des livres que vous rhabillez à neuf. De cette façon, nous serons quittes.

— Soit; comme tu voudras, Pierrot, dit le vieux Normand.

Ce marché conclu, Bocage se mit à lire le *Traité des lois ecclésiastiques* du jésuite espagnol François Suarès, la *Nef des dames vertueuses* de Symphorien Champier, l'*Histoire des causes premières* de l'abbé Charles le Batteux, et une foule d'autres ouvrages aussi intéressants.

Puis, un beau jour, il tombe sur le répertoire de la Comédie-Française.

Le premier volume qu'il ouvre agrandit les perspectives de son intelligence et lui révèle tout un monde.

Il débute par la lecture d'une charmante pièce de Marivaux, les *Acteurs de bonne foi*, petit chef-d'œuvre dramatique, étincelant de verve, que messieurs les comédiens ordinaires de l'Empereur se-

raient bien avisés de reprendre, car il n'a pas été joué depuis environ cent ans.

On le devine, ceci fixa la vocation de Bocage.

Marivaux, père d'*Antony*... O fortune! voilà de tes coups.

En moins de six semaines, Pierre-Martinien connut tout le vieux répertoire. Une sorte de *fiat lux* éclaira le chaos de ses lectures; il choisit dès lors ses ouvrages, apportant de l'ordre et de la méthode dans son éducation de hasard, et s'imposant chaque jour une tâche qu'il remplissait avec ardeur.

Pour se reposer de l'étude des œuvres dramatiques, il lisait de temps à autre quelques chapitres de roman.

Ce fut ainsi qu'il lia connaissance avec

Gil Blas, Tom Jones, Clarisse Harlowe et don Quichotte.

Le héros de Cervantès, ce fou doublé de sagesse, eut toute la sympathie du jeune Bocage, et de la sympathie à l'imitation la distance est courte. Voilà sans contredit l'origine de l'héroïsme burlesque et des innocentes allures de pourfendeur qui sont les principaux traits du caractère de l'homme que nous avons à peindre.

Bien que pourvu d'une dose d'ignorance assez forte encore, Bocage était infiniment plus versé dans la littérature théâtrale que la plupart des Français majeurs de son époque.

Jamais il n'était entré dans une salle de spectacle.

Aux foires de Darnetal, il avait bien vu

çà et là quelques parades de saltimbanques. Leurs grossiers lazzi, leurs gestes avinés et leur dialogue saugrenu ne pouvaient lui donner de l'art dramatique, vers lequel continuaient de l'entraîner toutes ses prédilections, qu'une idée fort incomplète. Ses chers bouquins n'avaient pas manqué de lui dire qu'il existait une autre comédie tout à la fois noble et familière, où la délicatesse et la gaieté se mariaient dans un aimable accord.

Mais sa mère, pieuse et digne femme, le suppliait de ne jamais franchir le seuil d'un théâtre, disant, non sans quelque apparence de vérité, que, dans ce séjour des mondains plaisirs, le démon régnait en maître et tendait ses piéges à l'innocence.

Or, à l'étalage de son bouquiniste,

Pierre-Martinien venait de découvrir quinze tomes dépareillés des œuvres de M. de Voltaire.

Lecture faite de ces volumes, il taxa de radoteries superstitieuses les observations maternelles, et prit résolûment, pour ses cinq sous, une place de paradis au grand théâtre.

On annonçait sur l'affiche les *Ruines de Babylone*, drame de Guilbert de Pixérécourt, qui avait fait fureur à Paris l'année précédente.

Bocage ouvre tous ses yeux et toutes ses oreilles.

Mais, dès la première scène, il regrette les saltimbanques de la foire. La déclamation ampoulée des acteurs, le style

creux et flasque du dramaturge, lui causent une fatigue mêlée de dégoût.

— Ma foi, le sort en est jeté! dit-il à son jeune frère, en regagnant, après la représentation, le petit galetas où ils couchaient ensemble, sous les toits : je pars demain pour Paris. Là seulement on trouve de bonnes pièces et de bons acteurs.

Il y avait beaucoup d'entêtement dans sa nature et une promptitude extrême à exécuter les résolutions prises.

En vain sa mère déclare que Paris est une ville d'impiété, où l'on court grand risque de perdre ses croyances. Bocage, l'esprit encore imbu de la lecture des *Lettres philosophiques*, lui insinue que la religion chrétienne pourrait bien n'être

qu'une sottise, et la pauvre femme à ces raisonnements sacriléges ne sait répondre que par des pleurs.

— Mais, dit-elle, si tu tombes dans le besoin?

— Bah! je ferai fortune!

— Voilà ce que disait ton père, il y a deux ans, lorsqu'il nous a quittés lui-même pour aller à Paris...

— Exercer l'état de tonnelier, mauvaise affaire!

— As-tu donc une meilleure profession?

— Oui, je serai comédien.

— Jésus! c'en est fait de toi, malheureux enfant!

Les sanglots redoublent.

Pierre l'embrasse, la console, réussit à

force de caresses à obtenir une faible somme nécessaire à ses frais de route, et se dirige pédestrement vers la grande ville, chaussé d'une paire de sabots et portant un modeste paquet de hardes au bout d'un bâton.

Félix Pyat, jadis, a raconté quelque part un épisode de ce premier voyage du célèbre acteur.

Pierre, ayant fait environ le quart du trajet, rencontre à la porte d'une auberge de village un jeune compatriote, fatigué comme lui du séjour de la capitale normande, mais qui, comme lui, ne semble pas devoir gagner à un changement de position. Fils de famille, opulent fuyard, il est traîné par deux chevaux de race dans une calèche superbe.

Entre l'enfant prodigue et le jeune cardeur de laine s'établit la conversation suivante :

— Où vas-tu?

C'était le maître de la calèche qui entamait ainsi le dialogue. L'aristocratie, comme la République, pousse au tutoiement.

— Je vais à Paris, dit le voyageur en sabots.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire?

— Essayer de m'engager comme comédien.

— Moi aussi, parbleu! Voilà qui est bizarre! dit le jeune homme, sautant avec vivacité dans sa voiture. Si nous voyagions ensemble, cher confrère... hein, qu'en dis-tu?... Nous causerons théâtre.

— Volontiers, dit Bocage, regardant avec convoitise les coussins moelleux.

Il allait poser un sabot sur le marchepied, quand tout à coup l'automédon, gros domestique gonflé de cidre et d'insolence, dit à son maître :

— Pardine! on rencontrera bien là-bas quelque fillette dont les jambes seront plus fatiguées que celles de ce lourdaud!

Sans attendre la réponse, il fouette l'attelage, qui part ventre à terre, laissant Pierre-Martinien profondément blessé dans son orgueil.

Approuvant sans doute la raison victorieuse du cocher, le jeune voyageur ne se retourna même point, afin d'adresser un signe d'adieu à celui qu'il venait d'appeler confrère.

Ce fut à partir de ce jour que Bocage eut les aristocrates en haine.

Il jura de prêter main-forte partout et sans cesse à ceux qui voudraient les démolir.

Quelques années plus tard, il retrouva le maître de la calèche dans un théâtre secondaire. Le malheureux s'était pris à tous les piéges et à toutes les chausse-trapes des coulisses; il y avait laissé le dernier lambeau de sa fortune sans acquérir l'ombre de talent, et remplissait fort mal l'emploi des utilités.

— Où donc racolez-vous de pareils mufles [1]? dit Bocage au régisseur. Débarrassez-nous de cela au plus vite.

[1] Épithète aussi *élégante* que pittoresque, empruntée à l'argot des coulisses.

L'utilité fut mise à la porte le soir même.

Notre héros eut soin de lui glisser à l'oreille ces mots impitoyables :

— Je te poursuivrai partout... partout je t'écraserai ! Souviens-toi de l'auberge et de l'homme aux sabots !

Mais reprenons le fil de notre histoire.

Arrivé pédestrement à Paris, Bocage alla, comme de juste, descendre chez son père, qui le reçut de la façon la plus brutale et ne lui offrit même pas une chaise pour se reposer.

— Qui te demande ici ? lui cria-t-il. J'ai déjà beaucoup de peine à me tirer seul d'affaire. Va au diable !

Il le renvoya sans miséricorde.

Voyant qu'il ne fallait pas compter sur

l'appui paternel, Pierre-Martinien ne perdit point courage et pria les passants de lui enseigner le Palais de Justice.

On va croire peut-être qu'il avait dessein de recourir à la loi pour forcer son père à lui donner asile. Telle n'était point son intention. Normand jusqu'au bout des ongles, il songeait que toute grande ville a nécessairement un antre où siége la chicane avec son cortége de juges, d'avocats, de procureurs, de greffiers, de plaideurs, de criminels et de gendarmes.

— Là, se dit-il, on a toujours beaucoup de papier timbré à noircir, et je trouverai sans doute à utiliser mes talents de scribe.

En effet, il s'était promené vingt minutes à peine dans la salle des Pas-Perdus, qu'un avoué l'engagea comme petit clerc,

sur sa bonne mine et sur ses longues jambes, aux appointements de trente francs par mois.

Seulement Bocage, une fois installé dans son poste, apprit qu'il aurait beaucoup plus à s'exercer du jarret que de la plume.

Le petit clerc son prédécesseur était mort d'une fluxion de poitrine, gagnée à faire les courses de l'étude.

Un autre point obligatoire de l'emploi était d'aller, chaque matin, acheter le déjeuner de messieurs les clercs supérieurs, qui dévoraient outrageusement sous ses regards des biftecks de premier choix ou de fines côtelettes, sans lui offrir autre chose que la croûte frugale octroyée par le patron.

Bocage, orgueilleux comme un hidalgo,

déplorait surtout la nécessité cruelle où il était de servir le second clerc, grand benêt, pourvu d'un nez pyramidal, d'un regard louche et d'une insolence extrême.

Ce second clerc devint sa bête noire.

Tout en lui prodiguant des marques de déférence, il lui jouait les plus abominables tours.

Ainsi, par exemple, il avait soin de lui acheter son déjeuner dans un gargot infect, tandis qu'il demandait celui des autres à quelque restaurant confortable.

Son ennemi détestait l'ail.

Par ordre de Bocage, tous les plats en étaient infectés. Il le traitait en vrai fils de la Cannebière.

Dans cette lutte du lion et du moucheron, l'insecte fut vainqueur, absolument

comme dans la Fontaine, et l'infortuné second clerc, menacé d'une gastrite, donna sa démission.

Pierre-Martinien, le jour de son départ, passa d'emblée cinquième clerc.

C'était une position plus relevée sans doute; mais elle comportait infiniment plus de travail, sans augmentation d'honoraires. Il fallait être au bureau dès huit heures du matin, ne sortir que pour dîner, et revenir ensuite griffonner sur timbre jusqu'à dix heures du soir.

Mais notre fin Normand ne se plaignait pas.

Il méditait une échappée ambitieuse, et voulait seulement, par un apprentissage de trois mois, se familiariser avec le style de la procédure, pour aller frapper à la

porte du greffe, où les malheureux scribes ne sont pas réduits à l'état de matière exploitable, comme chez les avoués, hauts et puissants seigneurs de par le privilége et le monopole.

On n'ignore pas que ces messieurs achètent leur charge trois ou quatre cent mille francs, réussissent à la payer au bout de cinq ou six années au plus, la revendent avec bénéfice et deviennent millionnaires. Il suffit pour cela de trouver sept à huit Bocage, d'en faire autant de machines à plume piteusement rétribuées, et de compter dix francs au consommateur ce qui coûte cinq centimes.

La recette est fort simple.

Notre héros, après avoir déserté l'étude, entra au conseil de guerre en qualité de

commis greffier, et à raison de quarante écus par mois.

De plus, il avait toutes ses soirées libres, et pouvait continuer ses chères études dramatiques.

Ceux qui suivaient, à cette époque, les représentations de la Gaîté, de l'Ambigu et des autres théâtres populaires, doivent garder mémoire de certain pantalon jaune-d'œuf, surmonté d'un habit bleu barbeau à boutons de similor et d'un feutre gris, le tout composant le costume de Pierre-Martinien Bocage, qui, chaque soir, deux heures avant l'ouverture, accourait prendre la queue en tête.

Notre commis greffier se logeait très-mal et mangeait très-peu, afin de trouver au bout du mois les trente ou quarante

francs destinés à satisfaire sa passion dominante.

Il ne tarda pas à connaître une foule de cabotins et d'auteurs dramatiques du quatrième ordre, avec lesquels il se lia d'une façon très-intime, et qui lui obtinrent, les uns son entrée dans les coulisses, les autres des billets non payants.

De cette façon, Bocage put réaliser de fortes économies et aller s'asseoir au moins trois fois la semaine au parterre du Théâtre-Français.

A minuit, rentré dans sa mansarde et la tête exaltée par ce qu'il avait vu, notre héros déclamait à haute voix du Molière, du Corneille, du Racine, et même du mélodrame moderne. Il s'était réconcilié avec Guilbert de Pixérécourt.

Les éclats de voix et le bruit de sa marche, à cette heure nocturne, — car il arpentait, en déclamant, la superficie étroite de son gîte, — empêchaient tous les voisins de dormir.

On s'en plaignit au portier d'abord, puis au propriétaire.

Mais cet intrigant de Bocage, qui s'insinuait de plus en plus chaque jour dans l'intimité des coulisses, obtenait des stalles de galerie, voire des coupons de loges, au moyen desquels il séduisit M. Prudhomme, après avoir préalablement séduit Pipelet par des places inférieures.

— C'est un artiste dramatique en herbe; on n'a pas le droit de mettre obstacle à ses études ! répondait solennellement le

propriétaire à ceux qui lui adressaient des plaintes.

Une adorable petite fleuriste, sémillante et matoise, habitait une mansarde contiguë à celle de Pierre-Martinien. Par conséquent, elle souffrait plus que personne du voisinage. Vingt fois les *Fureurs d'Oreste* l'avaient réveillée en sursaut.

— Il se taira, dit-elle aux autres locataires, et nous dormirons.

— Mais quel moyen emploierez-vous pour le réduire au silence?

— Rien de plus simple : je vais le rendre amoureux.

Aussitôt fait que dit.

Bocage ne pouvait plus sortir de sa chambre sans rencontrer sur le palier mademoiselle Élisa, dont les grands yeux noirs,

pleins de langueur, se levaient timidement sur lui et semblaient provoquer un entretien.

Les rôles de jeunes premiers, auxquels Pierre s'attachait de préférence, le prédisposaient singulièrement aux rêves les plus enthousiastes de l'amour.

— Ah! mademoiselle, vos yeux sont charmants! dit-il un soir à la jeune fleuriste.

— Ils seraient bien plus beaux, monsieur, si vous consentiez à ne plus les priver de sommeil, dit la grisette en décochant à Bocage le plus assassin des sourires.

— Vraiment?... je trouble votre repos?... Mais je suis un monstre! s'écria Pierre.

— Si vous me promettez de ne plus dé-

clamer la nuit, vous serez bien aimable, dit mademoiselle Élisa.

— Je vous le promets, je vous le jure !

— Alors, monsieur, je vous récompenserai peut-être en vous permettant de m'offrir de temps à autre un billet de spectacle.

— Oh ! vous êtes un ange ! Ma vie tout entière, mes billets et mon cœur sont à vous !

Et Pierre-Martinien tombait aux pieds de sa voisine.

— Un peu moins de promptitude, monsieur; ne vous échauffez pas si fort, dit la grisette en le relevant avec beaucoup de gravité. Va pour les billets, mais laissons le cœur, je vous prie.

Toutefois, elle accepta, le même soir,

une bouteille de cidre et deux litres de marrons.

Le lendemain, le pantalon jaune-d'œuf et l'habit barbeau se prélassaient à l'Ambigu, à côté d'une gentille capote de crêpe blanc, semée de bluets.

Cette capote ombrageait le minois mutin de mademoiselle Élisa.

— J'ai fort bien dormi la nuit dernière, dit-elle à Bocage; mais je n'entends pas, monsieur, que vous abandonniez entièrement vos études.

— Il y a pour cela, répondit-il, un arrangement tout naturel à conclure. Combien gagnez-vous par jour à faire des violettes de Parme et des boutons de fleurs d'oranger?

— Cinquante sous; mais il faut que je

travaille sans relâche et que je ne perde pas une minute.

— Miséricorde ! cria Pierre, cinquante sous ! avec des yeux qui brillent comme des étoiles, avec une taille de cette finesse, avec un sourire à damner les chérubins !

— Et puis ? fit la grisette.

— Chère enfant, il faut vous mettre au théâtre. Vous gagnerez dix fois plus, et nous étudierons ensemble.

— Non, certes, dit-elle. Je reste avec mes fleurs. Rappelez-vous que j'ai fait votre connaissance pour dormir en repos ; et je serais obligée de prendre sur mon sommeil si je voulais étudier avec vous.

— Quel dommage ! vous deviendriez une jeune première ravissante !

— C'est possible, et je deviendrais

aussi une gourgandine, comme toutes vos actrices.

— Elle n'a pas tort, pensa Pierre. Je suis un scélérat de vouloir jeter cet ange d'innocence dans le gouffre de la perdition.

— Vous n'avez plus le droit, reprit la grisette, de déclamer dans votre mansarde. Je m'y oppose. Mais, deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, je vous dispenserai de m'accompagner au spectacle, et vous irez vous livrer à la déclamation dans quelque promenade solitaire, hors Paris, sur les buttes Montmartre, où bon vous semblera. Les voisins n'auront plus à se plaindre, et votre avenir d'artiste ne souffrira pas de notre amitié... car c'est de l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, rien de plus, monsieur; ne l'oubliez pas.

— O cruelle enfant ! dit Bocage, laissez-moi l'espérance, ou je meurs !

Il était amoureux à lier.

Mais la jeune fille, tout en acceptant du cidre, des marrons et le bras de son voisin pour aller au spectacle, continuait à se montrer d'une rigueur extrême sur le chapitre de la passion.

Pierre-Martinien, rentrant de son bureau, le mercredi et le samedi, prenait à la hâte un peu de nourriture, et s'en allait sur les buttes Montmartre jeter aux vents du soir ses rôles et ses soupirs.

Il ne s'était pas demandé pourquoi la grisette lui avait choisi, pour ses études, ces deux jours de la semaine de préférence aux autres.

On dormait admirablement dans le voi-

sinage, et tout alla pour le mieux jusqu'à certain mercredi fatal, où Bocage, revenant plus tôt que de coutume, aperçut mademoiselle Élisa donnant un baiser fort tendre sur le palier à un magnifique sergent de la garde royale.

C'était pour recevoir plus à l'aise les visites de ce beau soldat qu'on l'expédiait, lui, Pierre-Martinien, aux buttes Montmartre.

Enfer et rage!

Peu s'en fallut que notre élève dramatique ne fît de la tragédie en action.

Mademoiselle Élisa lui partit au nez d'un éclat de rire sonore, quand, blême de jalousie et de fureur, il s'exhala devant elle en reproches amers.

— J'ai joué la comédie le jour, monsieur,

lui dit-elle, afin de vous empêcher de la jouer la nuit. Vous comprenez?... c'était un cas de légitime défense. Au moyen de cette ruse, j'ai pu dormir et achever le terme. Demain je déménage. Il vous sera permis de déclamer à votre aise les *Fureurs d'Oreste*, et de conduire au théâtre, avec votre pantalon jaune-d'œuf, quelque jeune personne plus sensible... Je suis votre servante !

Elle ferma sa porte.

Pierre eut envie de se briser la tête au mur.

Néanmoins, réfléchissant qu'il valait mieux se jeter par la fenêtre de sa mansarde, il rentra chez lui pour accomplir cette funeste résolution; mais, sur le point de se lancer dans l'éternité du haut d'un

sixième étage, l'idée d'un autre mode de suicide lui traversa l'esprit. Il résolut d'attendre au lendemain pour aller se précipiter dans la Seine, une pierre au cou.

Le lendemain arrive.

Or, juste au moment où notre héros s'apprête à monter sur le parapet du pont Royal, il songe qu'il y a précisément, ce jour-là même, au Conservatoire, un concours de déclamation.

— Si je pouvais être reçu pensionnaire ! se dit-il. Allons, courage ! devenons un grand artiste, et vengeons-nous ainsi de la perfide. Je veux la faire expirer de honte et de dépit devant ma gloire !

Il prend le chemin de la rue Poissonnière.

Quelques-uns de ses amis du théâtre, se

trouvant là fort à propos, lui aplanissent les difficultés d'une inscription tardive. On l'admet au concours.

Hélas ! soit que les terribles émotions du soir précédent l'eussent bouleversé de fond en comble, soit que le pantalon jaune-d'œuf et l'habit barbeau causassent aux professeurs une distraction fatale à son talent, Bocage fut repoussé net et n'eut pas une seule voix pour lui.

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!...

Il acheva la sombre tirade en prenant le chemin du greffe, dont les bureaux étaient situés rue du Cherche-Midi.

Décidément il renonçait au suicide, illuminé sans doute par un rayon de son étoile qui lui montrait en perspective cette gloire

future, au-devant de laquelle il résolut de marcher quand même, pour confondre l'injustice des hommes et donner à mademoiselle Élisa le regret de sa perfidie.

Les marrons et le cidre absorbés par la grisette jetaient, depuis un mois, beaucoup de perturbation dans les finances de Bocage.

Il tourna par le pont Neuf, afin d'économiser les cinq centimes que réclamait l'invalide du pont des Arts.

Car notre héros, il faut lui rendre justice, a toujours été fort parcimonieux.

Se trouvant plus tard en face d'une riche subvention, comme directeur du second Théâtre-Français, il trouva moyen, par une multitude d'économies fort bien entendues sur les décors, sur les appointements de ses artistes, sur les frais de lumi-

naire et de pompiers, de mettre dans sa poche cette subvention presque tout entière et d'amasser de la sorte une quinzaine de mille livres de rente, avec lesquelles il se console aujourd'hui de l'impertinence de la nation, qui ne l'a pas nommé premier consul.

Nous reviendrons sur ces histoires.

Bocage se préparait donc à rentrer au bureau de la rue du Cherche-Midi, déplorant la nécessité de vivre de son abrutissant métier de scribe, quand tout à coup une affiche de Bobino frappe ses regards.

— Eh! qu'importe le premier échelon, s'écrie-t-il, quand on arrive au haut de l'échelle?

Au lieu de continuer sa route vers le greffe, il prend la rue du Vieux-Colom-

bier, tourne par la rue Cassette, et va frapper à la porte du théâtre du Luxembourg.

Le directeur était dans son cabinet, seul, adossé à la cheminée, la main droite dans l'ouverture de son habit, le front haut et l'œil orgueilleux, comme doit être, en accordant audience, tout personnage convaincu de la supériorité de sa situation.

— Qui êtes-vous, monsieur? que me voulez-vous? demanda-t-il à l'arrivant.

— Je désire m'engager dans la troupe dont vous avez la direction, répondit Bocage.

— Ah!... pour quels rôles?

— Pour l'emploi des jeunes premiers.

— Diable! Est-ce que vous portez à la scène le même costume qu'à la ville?

Son regard tombait ironiquement sur le

malencontreux pantalon du visiteur. Bocage fit un soubresaut d'orgueil outragé.

— Le talent d'un homme, dit-il, ne se juge pas à la couleur de ses habits.

— Pardon, mille pardons ! Chez un jeune premier, le goût dans la toilette est de rigueur. Nous avons ici Auguste, un garçon charmant, dont ces dames du faubourg Saint-Germain raffolent ; je vous proteste que l'idée ne lui est jamais venue de mettre un pantalon jaune.

— Avez-vous l'intention de m'insulter ? cria Bocage avec un accent de menace.

— Non ; mais je vous conseille de changer de tailleur, de parler moins haut, et de prendre la porte.

— Monsieur !

— Plus vite, mon cher, plus vite que

ça! fit le directeur, homme robuste, taillé en Hercule.

Ses larges mains, s'appuyant aux épaules de Bocage, le poussèrent brutalement dehors.

C'était, en vérité, trop de guignon. Pierre-Martinien rentra chez lui, brûlé de colère et de fièvre. Il fut, pendant quelques semaines, sérieusement malade, et quand la nature, plutôt que le médecin, l'eut remis sur pied, sa place au greffe du conseil de guerre était donnée à un autre.

Longtemps on prétendit qu'il s'était fait garçon épicier.

Rien de plus faux que cette assertion.

Jamais l'illustre Buridan de la *Tour de Nesle* n'eut rien de commun avec la cassonade. Ce fut un de ses frères, et non

lui, qui chercha dans les denrées coloniales une position que, du reste, il a conquise.

A l'heure où nous écrivons, cet honorable détaillant a fait fortune.

Son fils, Paul Bocage, continue l'épicerie en littérature, et M. Alexandre Dumas lui achète ligne à ligne, page à page, au poids et contre écus sonnants, la mélasse de son intelligence et le poivre de son esprit.

Revenons au grand acteur.

Chassé du théâtre Bobino, il ne juge pas convenable de s'adresser à d'autres directeurs de Paris.

Nous le voyons s'engager dans une troupe nomade.

Six années durant, il court la province

et y obtient de médiocres succès. Le public le trouve gauche, mal planté, disgracieux. On l'applaudit rarement, on le siffle quelquefois. « Mais, pour le vrai comédien, dit Grassot, les sifflets sont autant de coups d'éperons. Plus ils sont aigus, mieux il marche. »

En 1825, Bocage sollicite à l'Odéon ses débuts. Ils lui sont accordés.

L'Odéon, de tout temps, a été le refuge du malheur.

Admis à végéter dans les troisièmes rôles, notre comédien cherche vainement à donner de l'importance à des créations beaucoup trop nulles pour servir même de prétexte à ses efforts et ne pas imprimer à son jeu le cachet du ridicule et de l'exagération.

Voici ce que disait de lui, en 1827, une biographie dramatique :

« C'est le plus intrépide brûleur de planches de la capitale, la plus médiocre des médiocrités, le plus grand distributeur de gestes qui soit au monde. »

Bocage habitait alors rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 11.

Il était un des habitués fidèles du café du Luxembourg, aujourd'hui café Tabourey. Madame Aubé, propriétaire de cet établissement, prisait beaucoup les vertus et l'amabilité du jeune comédien.

Celui-ci rendait à la limonadière estime pour estime.

L'image de mademoiselle Élisa, la fleuriste, était complétement effacée de son cœur, et dans sa garde-robe il n'y avait

plus le moindre pantalon jaune-d'œuf.

Au café du Luxembourg se rassemblaient beaucoup d'artistes et de gens de lettres.

Dans le nombre, il faut citer Horace Raisson, qui se vanta, depuis, d'avoir été le collaborateur de Balzac; Rey-Dusseuil, Gustave Planche, les trois frères Hugo, Dovalle, Charles Rabou et son ami Régnier-Destourbets, qui mourut à vingt-cinq ans, après avoir fait un chef-d'œuvre pour la Porte-Saint-Martin.

Mais la physionomie la plus curieuse était sans contredit celle d'un ecclésiastique, aumônier d'un régiment de la garde, qui venait là tous les soirs, en redingote brune, en bottes à éperons, et la cravache à la main.

Phraseur intrépide, haussant le coude à merveille, l'abbé ne reculait ni devant les discussions ni devant une douzaine de petits verres.

Bocage, plus encyclopédiste que Diderot, plus incrédule que le baron d'Holbach et plus impie que l'auteur des *Lettres philosophiques*, le harcelait toujours sur quelque point religieux.

Un soir, il lui proposa de jouer la divinité du Christ en vingt points au billard.

— Monsieur Bocage, lui répondit l'aumônier, me prenez-vous, par hasard, pour un de vos confrères?

Le comédien resta bouche close.

Il aurait eu beau jeu pour la riposte s'il eût pu jeter l'œil dans l'avenir à trois ans

de distance. L'ecclésiastique à éperons était l'abbé Châtel.

Déjà le romantisme commençait à lever le drapeau de la révolte. Ses débuts furent signalés par des exagérations de tout genre, surtout au théâtre. Il se trouva, par le fait même, que les défauts du jeu de Bocage se métamorphosèrent en qualités. On remarqua chez ce brûleur de planches une expression de physionomie victorieuse, de magnifiques élans et beaucoup de cœur.

Applaudi dans l'*Homme du monde* [1], Bocage voit s'opérer dans son talent une sorte de transfiguration.

Le premier signe de bienveillance des

[1] Pièce de M. Ancelot.

spectateurs, en mettant son orgueil à l'aise, enleva de ses manières ce qu'on y trouvait de disgracieux, et le laissa développer toutes les ressources qu'il tenait de la nature et de l'étude. On se plut à lui reconnaître une grande sensibilité, beaucoup d'énergie et de passion.

Bocage, à la scène comme à la ville, sut aimer, frémir et pleurer. L'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Une direction du boulevard lui propose un engagement superbe. Il accepte, quitte les parages d'outre-Seine et transporte ses dieux lares rue de Lancry, n° 35.

Le rôle de Wilfrid, dans *Newgate*[1], et celui du sergent Hubert, dans *Napoléon*

[1] Drame joué à la Gaîté.

à Schœnbrunn[1], lui obtiennent d'énergiques bravos. Il est proclamé le premier acteur romantique du siècle.

Il en était aussi le républicain par excellence. Peste! n'oublions pas ce précieux détail de son histoire.

Bocage avait contribué, pour une part énorme, à la chute de la branche légitime; Bocage avait élevé de sa noble main les barricades de Juillet; Bocage avait fait le coup de feu contre la garde royale; Bocage voulait la République, et ce vieux la Fayette avait eu l'audace de la renvoyer aux calendes grecques... Jugez de l'indignation de Bocage!

En tous lieux, sans retenue, sans gêne

[1] Pièce d'Alexandre Dumas à la Porte-Saint-Martin. Bocage, à ce théâtre, débuta par le rôle du vieux curé dans l'*Incendiaire*.

et sans peur, il laissait éclater la tempête de sa rancune.

Un jour où l'émeute grondait sur le boulevard pour fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille, notre homme juge à propos de faire un appel aux armes dans un groupe d'individus, qui semblent prêter une oreille sympathique à son éloquence.

Mais, avant la fin du discours, quinze bras vigoureux empoignent l'orateur et l'emmènent au dépôt de la préfecture.

Son auditoire était exclusivement composé de sergents de ville en bourgeois.

Vous croyez peut-être que le prisonnier se repent de sa conduite? Pas le moins du monde. Il ne donne aucun signe d'affliction; son œil brille, sa figure est ra-

dieuse; il semble extrêmement satisfait d'être sous les verrous.

— Ah! Louis-Philippe! majesté d'enfer! s'écrie-t-il, tu as l'audace d'emprisonner le citoyen Bocage, là, tout simplement, comme s'il s'agissait du premier venu... Corbleu! tu ne sais guère à quoi tu t'exposes!

Il rédige sans plus de retard une protestation fulgurante, l'envoie au *National* et à la *Tribune*, puis se frotte les mains, persuadé que le gouvernement ne tiendra pas deux jours.

Sa lettre, — beaucoup de nos lecteurs doivent se le rappeler encore, — obtint dans tout Paris un succès de fou rire.

Harel n'eut qu'à la mettre sous l'œil du ministre, avec une légère oscillation

d'épaules et en se frappant le front, pour obtenir la mise en liberté immédiate du républicain captif.

On répétait *Antony*.

Cette pièce, insolemment immorale, ne tarda pas, en l'absence de toute censure, à montrer palpitants sous la rampe la débauche et l'adultère. Elle trouva de cyniques spectateurs pour l'applaudir, et, pour en accroître le triomphe, une presse plus cynique encore.

A la fin du cinquième acte, Dumas embrassa le bourreau d'Adèle Hervay avec une effusion tendre.

— Oh! mon ami, s'écria-t-il, que vous l'avez bien assassinée!

Nombre de journalistes élevèrent Bocage sur le pavois; ils le proclamèrent le

plus intelligent, le plus magnifique, le plus passionné de tous les amoureux de théâtre.

On déclara qu'il était impossible d'être beau sans ressembler à Bocage dans *Antony*.

Les salons furent encombrés soudain par une foule de jeunes hommes à la figure blême, aux sourcils épais, à la charpente osseuse, aux longs cheveux noirs, à l'œil voilé sous un lorgnon d'écaille.

C'étaient les séides du grand acteur Bocage.

Et, comme on avait le bonheur de vivre en l'an de grâce 1831, *le temps du long espoir et des vastes pensées*, disait le poëte; comme on ne faisait rien froidement, comme on poussait tout jusqu'à

l'enthousiasme, ces messieurs entreprirent de démontrer que Bocage était la plus noble et la plus exacte personnification de l'art.

— Quelle sottise! criaient d'autres critiques. Il n'articule seulement pas les mots. Ses gestes sont des contorsions, ses jeux de physionomie des grimaces; il est affecté, prétentieux, et, chose intolérable, il parle du nez [1]!

Ce dernier point d'accusation n'était que trop facile à établir.

Bocage doit son mauvais organe à un accident de jeunesse. Il se brisa, vers l'âge de douze ans, les parties cartilagineuses du nez, ce qui donne à sa voix

[1] On connaît le mot de Lireux : « Bocage est un rhume de cerveau de Frédérick Lemaître. »

des intonations séniles et blessantes pour l'oreille.

Le grand comédien connaît son malheur.

Parfois il le déplore dans le secret de la famille, — car le citoyen Bocage est marié, n'oublions pas de le dire.

Se livrant, un jour, à la plus douce jouissance que puisse éprouver le cœur d'un père, il faisait enrager sa fille, très-jeune encore, lui portant une praline aux lèvres et disant :

— Marie, ouvrez la bouche!

L'enfant s'empresse d'obéir; mais, retirant aussitôt l'objet de sa convoitise, Bocage ajoute pour lui former l'esprit et le cœur :

— Entre voir et avoir, ma chère...

Un silence. Au bout de sept à huit secondes, il montre de nouveau la praline.

— Marie, ouvrez la bouche!

— Oui, papa, dit la petite fille.

Pour la seconde fois, le bonbon fugitif trompe ses dents impatientes, et le père de murmurer sur un ton sentencieux :

— Entre la coupe et les lèvres, mon ange....

Nouveau silence.

— Marie, ouvrez la bouche!

— Oui, papa.

— Entre les yeux et la bouche, mon enfant...

— Il y a le nez, papa! s'écrie-t-elle.

— Hélas! oui, murmura le pauvre homme, lâchant la praline et poussant un soupir : qui le sait mieux que moi?

La critique la plus malveillante était néanmoins obligée de rendre justice à Bocage pour le soin prodigieux qu'il apportait à la composition de ses rôles. Il en saisissait les moindres détails, les plus délicates nuances. Personne mieux que lui ne donnait à un caractère du relief et de la couleur. Il exprimait avec beaucoup de force et de vérité la résignation, le désespoir, le dévouement et l'amour.

Didier de *Marion Delorme* et Buridan de la *Tour de Nesle* achèvent sa réputation au boulevard.

A partir de ces deux succès immenses, notre héros se croit le premier personnage du royaume. On est très-mal reçu quand on l'aborde autrement que l'éloge à la bouche et l'admiration dans le re-

gard. Il est toujours prêt à accueillir les plus extravagantes ovations, à prendre pour lui les hommages les plus invraisemblables.

Vers la fin de 1832, nous le trouvons en chaise de poste sur la grande route, à deux lieues de Lyon.

Harel, son directeur, lui a permis de montrer à la province un spécimen du beau talent que Paris admire.

Du fond de sa chaise, Bocage aperçoit une foule de campagnard alignés à droite et à gauche au bord de chaque berge. On tend les bras vers sa voiture, on agite des mouchoirs et des cris s'élèvent.

— Ah! fort bien! dit le voyageur, ils sont accourus à ma rencontre... Bonnes gens!... Adressons-leur une petite harangue.

Par son ordre, les chevaux s'arrêtent. Il voit aussitôt la foule se mettre à genoux, et ne trouve rien d'étrange à ces marques de vénération prodiguées à sa personne.

— Eh ! fichus bêtes ! crie le postillon, ce n'est pas monseigneur, c'est un comédien !

Les paysans se relèvent tout furieux, ramassent des cailloux et les lancent contre la chaise de poste. Ils l'avaient prise pour celle de l'archevêque, alors en tournée dans le diocèse et attendu sur la même route.

Déjà grand ennemi du clergé, Bocage, après cette aventure humiliante, le devint beaucoup plus encore.

Si jamais on l'élève au rang de premier consul, comme il s'en juge parfaitement digne, il est probable que la religion ca-

tholique cessera d'être la religion de l'État, ou que le Panthéon, tout au moins, sera restitué à M. de Voltaire.

Le citoyen Bocage vit dans l'attente de ces heureux jours.

A l'Odéon, jadis, il avait joué *Tartufe*. Pour humilier les dévots, qui s'agenouillent devant un archevêque et jettent des pierres à un grand artiste, il veut, à son retour de Lyon, reprendre ce rôle à la Porte-Saint-Martin.

Ses admirateurs crient au prodige. On affirme que la place de Bocage est à la Comédie-Française.

Beaucoup de sociétaires s'opposent à son admission ; mais on triomphe des obstacles, et Buridan fait son entrée triomphale dans la maison de Molière. Il débute par le rôle de Danville de l'*École des*

Vieillards, et bientôt il aborde celui d'Alceste du *Misanthrope*, qu'il joue avec une originalité parfaite, avec une âcreté saisissante.

Il avait, à cette époque, un démêlé judiciaire où de graves intérêts d'argent se trouvaient engagés.

Apercevant, un soir, dans une stalle d'orchestre, sa partie adverse, à laquelle il portait une véritable haine de Normand plaideur, il s'approche de la rampe, regarde son ennemi bien en face, lui montre le poing, et lui lance à la tête, avec un magnifique accent de colère et de mépris, cette tirade du *Misanthrope* :

Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

Nous devons dire que le personnage de

l'orchestre était d'une probité douteuse. Rompu aux manéges de la chicane, il menaçait le comédien de toutes les juridictions possibles.

Bocage eut le chagrin de quitter la scène française.

Peu conciliant de sa nature, il ne s'entendit point avec ses nouveaux camarades et regagna le boulevard [1]. Quatre rôles magnifiques, dans *Angèle*, — la *Vénitienne*, — *Pinto*, — le *Brigand et le Philosophe*, le consolèrent et lui valurent de justes applaudissements.

De 1835 à 1839, Bocage ne tient pas en place.

Il quitte la Porte-Saint-Martin pour

[1] Il s'arrêta quinze jours au théâtre Feydeau, qui avait eu la fantaisie de représenter *Teresa*, drame de M. Anicet Bourgeois, signé Alexandre Dumas. Bocage y remplit le rôle du colonel Delaunay.

jouer à l'Ambigu *Ango de Dieppe*, drame de Félix Pyat et d'Auguste Luchet. Puis il revient chez Harel se montrer dans *Don Juan de Marana*, dans *Antoine le pauvre* et dans les *Sept Infants de Lara*. Le Gymnase l'appelle; il court au Gymnase, et palpe les écus de Poirson, qui ne tarde pas à le voir s'enfuir pour regagner l'Ambigu. Bocage y joue *Christophe le Suédois*, puis retourne chez Harel, qui lui offre le rôle de *Jeannic le Breton*.

Le Juif Errant, devenu comédien, n'eût pas fourni les marques d'une instabilité plus grande.

Harel tombe.

Une seconde fois, Buridan frappe à la porte de la Comédie-Française, y donne une série de représentations, ne réussit pas encore à y fixer sa tente, et va s'en-

gager définitivement à l'Odéon, théâtre de ses premières luttes et de ses premiers triomphes.

La jeunesse des écoles avait gardé le souvenir de sa fougue incorrecte et de sa vigueur.

On l'accueillit à merveille dans Brute de *Lucrèce*, dans Créon d'*Antigone*, dans Philippe-Auguste d'*Agnès de Méranie*, et les étudiants lui pardonnèrent de laisser tomber le drapeau romantique pour arborer l'étendard de l'école du bon sens.

Au mois de juillet 1845, Lireux, ayant quarante-sept pièces à représenter par autorité de justice, et ne sachant plus où donner de la tête, se démit de son pachalik de l'Odéon.

Trente concurrents se disputèrent l'héritage.

Notre comédien fut le plus habile. On le nomma directeur, avec une subvention de soixante mille francs, qu'il fit porter, douze mois après, à la somme plus ronde de cent mille.

Sans avoir le secret de la magicienne antique, Bocage sut rajeunir le vieil Éson.

Sa carrière administrative fut intelligente, heureuse, et surtout économe.

Il est permis, dans une direction théâtrale, d'équilibrer les recettes et les dépenses de manière à garnir sa bourse; mais, d'autre part, il est bon que les artistes vivent, et la troupe de notre homme connut toutes les rigueurs du jeûne.

— Mes amis, je vous ouvre le chemin de la gloire, disait Bocage.

Quant au chemin du restaurant, ceci ne le concernait plus.

Il payait avec régularité les honoraires de vingt artistes; mais quels honoraires, miséricorde! Jeunes premiers, pères nobles, ingénues, grandes coquettes, maigrissaient à vue d'œil, et le fin directeur portait chez son notaire la subvention parfaitement intacte[1].

S'il était dans son droit, nous sommes dans le nôtre en affirmant qu'un bon républicain devait témoigner moins d'ardeur pour la richesse et suivre plus fidèlement les doctrines de la fraternité.

C'est à Bocage qu'on doit cette invention merveilleuse d'avoir transformé en muséum le foyer du théâtre.

[1] Cent francs par mois étaient le maximum accordé par M. Bocage à ses premiers acteurs. Quant aux actrices, il ne leur donnait rien. « — Je ne payerai que les laides! » dit-il, machiavéliquement, un soir, pour couper court à toutes réclamations. Aucune de ces dames ne demanda plus d'honoraires.

Un peu d'entente industrielle ne gâte rien.

Quelques maîtres illustres lui envoyèrent des tableaux, et Théophile Gautier lui promit une madone, qui n'eut jamais son dernier glacis. Un cadre somptueux présenta dix-huit mois, en majuscules énormes, le nom du feuilletoniste chevelu, dont cette annonce ne stimula point la paresse.

Gautier laissa le cadre vide, et perdit une occasion superbe d'accoler un de ses chefs-d'œuvre en peinture à ceux de Decamps et de Diaz.

En 1847, Bocage résigna ses fonctions administratives [1]. Son plus grand succès avait été la *Main droite et la main gau-*

[1] Il vendit son privilége cent mille francs à M. Vizentini.

che de Léon Gozlan. L'année suivante, il essaya de nouveau d'emporter la position de sociétaire à la Comédie-Française. Il y créa la *Vieillesse de Richelieu;* mais le sentiment trop exagéré de sa valeur suscita des querelles et des contradictions qui l'obligèrent une troisième fois à faire retraite.

La Révolution de février venait de jeter bas Louis-Philippe et son trône.

Bocage, dans la soirée du 24, avait eu le dessein de monter à cheval et de se montrer au peuple. On eut beaucoup de peine à l'en dissuader.

— Pure jalousie! pensa-t-il. Tous ces hommes du *National* ne m'empêcheront point de consacrer ma vaste intelligence au service de la République.

Il va trouver Lamartine, et lui dit :

— Croyez-vous qu'il soit de mon devoir de me présenter, pour la Constituante, aux suffrages de mes concitoyens ?

— Parbleu ! répond le chantre d'*Elvire*.

Notre héros prend le chemin de fer et va poser noblement sa candidature dans la Seine-Inférieure [1]. Il n'obtient pas deux cents votes.

[1] Il avait essayé de la poser d'abord à Paris, et Lamartine eut la faiblesse de lui servir de compère. Voici l'affiche que chacun, à cette époque, a pu lire dans les carrefours :

LE CITOYEN BOCAGE

ARTISTE DRAMATIQUE

AU CITOYEN LAMARTINE,

MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

« Cher et illustre citoyen,

« Mon nom est réellement porté sur les listes électorales. Des clubs, des assemblées préparatoires, me

Indigné de cet échec, il secoue aux portes de Rouen, son ingrate patrie, la poudre de ses bottes, laisse reposer jus-

demandent, selon l'usage, une profession de foi. Vous savez que je suis prêt à donner ma vie pour la République; cela ne suffit pas pour entrer à l'Assemblée nationale. J'ai beaucoup lu, beaucoup vu, mais je n'ai pas assez approfondi les grandes questions qui vont être agitées. Vous le savez aussi, jusqu'à dix-huit ans j'ai été ouvrier tisserand à Rouen, ma ville natale. A cet âge seulement je suis sorti des ateliers, et, pour ma nouvelle profession, pour l'art si difficile du théâtre, j'ai, selon mes forces, étudié le cœur humain. Ce livre-là prenait tout mon temps.

« Vous me connaissez peut-être mieux que je ne me connais moi-même. Croyez-vous que mon énergie, mon simple bon sens, une probité bien éprouvée, une volonté ferme d'appliquer maintenant toutes mes facultés, toutes mes heures, à l'étude de la science politique et sociale, puissent être utiles, au sein de la Constituante, à cette République que j'ai tánt désirée? Votre décision sera ma règle. Si vous dites OUI, fort de cette approbation, j'ACCEPTERAI celle du pays; sinon je continuerai à suivre la République dans le silence de mon obscurité.

« Respect et dévouement.

« BOCAGE. »

qu'à nouvel ordre l'espoir des dignités républicaines que lui promet son étoile, et

RÉPONSE DU CITOYEN LAMARTINE.

« Sans l'ombre d'hésitation, mon cher Bocage, je vous réponds : Oui, il faut accepter. La France a besoin de tous les cœurs, la République de toutes les intelligences, le peuple de tous les dévouements et de tous les patriotismes. A tant de titres, je souhaite que le pays vous envoie, et vous trouverez un ami pour vous accueillir.

« LAMARTINE. »

AUX CITOYENS ÉLECTEURS

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

« Citoyens,

« J'accepte la candidature qui m'a été offerte, et j'ose vous demander vos suffrages. Je répondrai à toutes les interpellations que vous me ferez l'honneur de m'adresser; je vous dirai ma vie privée et publique; je vous donnerai toutes les preuves (vous devez toujours les exiger), et vous jugerez si le passé peut répondre de l'avenir.

« Salut et fraternité.

« BOCAGE. »

« 49 *bis*, rue de Madame. »

retourne à la direction de l'Odéon, comme Dioclétien à ses laitues.

Ce fut alors qu'il écrivit à Frédérick Lemaître :

« Cher ami,

« Je voudrais avoir un trône à vous offrir; je n'ai que la scène du second Théâtre-Français : venez, vous y serez roi.

« Bocage. »

Frédérick lui envoya cette réponse narquoise :

« Citoyen,

« Il est vrai que je compte dans ma carrière dramatique deux ou trois rôles qui m'ont valu quelques applaudissements; mais celui de tous que je préfère, en raison même de son succès, vous me l'enlevez ! Vous savez bien que je suis lié avec MM. Cogniard frères.

« Salut et fraternité,

« Frédérick Lemaître. »

Le rôle auquel faisait allusion Frédérick était celui de Ruy Blas, que Bocage avait joué, l'année précédente, à la Porte-Saint-Martin.

Repoussé avec perte par le Kean français, notre directeur mit à l'étude *François le Champi*, pièce de la citoyenne Sand, où le socialisme, parlant tour à tour le langage de Théocrite et de saint Vincent de Paul, amenait cette conclusion triomphante :

« Se dissout et tombe en ruines dans la société tout ce qui n'est pas meunier, menuisier, domestique, adultérin ou bâtard. »

Le succès du *Champi* fit presque oublier les fameux bulletins que la citoyenne susdite avait rédigés pour le Provisoire. Madame Sand publia son drame, avec une

préface à son *ami* Bocage. Tous les interprètes de l'œuvre y étaient proclamés comédiens éminents, jusqu'à mademoiselle Volnays; mais l'éloge de l'*ami* Bocage atteignait aux extrêmes limites du style pompeux. On lui faisait tous les honneurs du mouvement romantique. C'était bien lui, c'était lui seul qui avait amené l'art théâtral dans les voies nouvelles.

Et cependant madame Sand ne voulait pas se moquer de son *ami*.

Bocage, après cent vingt représentations successives, imagina des plans magnifiques pour perpétuer l'état prospère de sa caisse. A l'en croire, le théâtre de la rive gauche devait être organisé comme un théâtre de province et jouer tous les genres.

Il engage Clarence et Deshayes pour le

mélodrame, Achard pour l'opéra-comique et le vaudeville, avec mademoiselle Désirée, madame Jules Séveste, et une douzaine de danseuses pour les ballets.

Au nombre de ces dernières se trouvait mademoiselle Ferdinand, sujet rare, qui excellait à lever un de ses pieds bien au-dessus de sa tête.

Mais les fantaisies musicales et chorégraphiques de M. Bocage ne se trouvent point être du goût d'Alexandre Mauzin, commissaire de la République près du second Théâtre-Français.

Le soir de la représentation de la *Farnezina*[1], le directeur le voit arriver tout ému.

[1] Petite comédie de Méry, ornée d'un hors-d'œuvre de chant et de danse.

— Citoyen Bocage, crie Mauzin, ce que vous faites n'a pas d'exemple !

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous? demande notre héros, s'appliquant le lorgnon sur l'œil droit.

— Je viens vous rappeler à votre mandat.

— Vous plaisantez, sans doute?

— Un commissaire du gouvernement ne plaisante jamais. Il faut supprimer vos baladins et vos chanteurs. Cela est indigne du théâtre national de l'Odéon.

— Mais à l'Opéra, mon cher, on chante et on danse. A la Comédie-Française on dansait et on chantait autrefois. Si vous l'ignorez, tant pis pour vous. Moi, Bocage, homme d'initiative et d'élan, je suis les traditions. Donnez-moi six cent mille francs comme à l'Opéra... vous verrez !

— Citoyen, je ferai mon rapport, dit solennellement le commissaire en quittant le cabinet directorial.

Il tint parole.

Bocage, sommé de mettre un terme à ses innovations, prit la chose en mauvaise part. Dans un but de vengeance et pour châtier le ministère, il eut l'inspiration malheureuse de faire jouer une pièce politique, toute remplie d'allusions contre les hommes du jour.

Elle était intitulée *Une Nuit blanche, fantaisie noire.*

On nomme comme auteurs MM. Boquillon père et fils.

Les étudiants, tapageurs et républicains, saluent avec transport la *Nuit blanche,* qui est interdite et amène la

disgrâce administrative de M. le directeur [1].

Bocage va donner quelques représentations en province.

Au mois de janvier, la Porte-Saint-Martin le rappelle et lui offre un rôle confectionné tout exprès dans les nuances de son beau talent. Nous parlons du rôle de *Claudie*.

Succès pyramidal, et nouvelle préface

[1] Bocage avait commis quelques autres méfaits, entre autres celui d'exciter les étudiants, chaque soir, à chanter la *Marseillaise*. Il savait déjà que son renvoi était décidé lorsqu'une estafette lui apporte une lettre par laquelle on l'engage à passer au cabinet du ministre pour affaire concernant la direction. Le grand républicain prend une plume et répond : « M. Bocage a l'honneur de prévenir M. le ministre qu'il est visible à l'Odéon tous les jours, de deux heures et demie à quatre heures. » Le ministre répond à son tour et sans désemparer : « M. le ministre de l'intérieur a l'honneur de prévenir M. Bocage qu'il lui retire le privilége de l'Odéon. »

de madame Sand. On y remarque ces lignes touchantes :

« Moi-même j'ai pleuré en vous voyant et en vous écoutant. Je ne savais plus de qui était la pièce; je ne voyais et je n'entendais que votre douleur et votre piété; et, comme le cœur saisi et rempli d'émotion ne trouve guère de paroles, ici comme là-bas, je ne sais que vous dire : Merci! C'est beau, c'est bien, c'est bon! »

Le triomphe obtenu dans le rôle du père Remy n'empêcha point notre comédien de disparaître, quatre années durant, de la scène parisienne[1].

[1] Depuis 1854, on ne l'a vu reparaître que trois fois : au Vaudeville d'abord, où le *Marbrier* ne conjura point la chute de l'administration Thibaudeau; à l'Ambigu, où il reprit, sans beaucoup de réussite, quelques-uns de ses vieux rôles, et à la Porte-Saint-Martin, où Marc Fournier, jadis son plus violent ennemi (voir les collections de feu le *Corsaire*), lui confia

Ce fut pendant cet intervalle que les journaux annoncèrent la fugue étrange de mademoiselle Marie Bocage.

Ayant des idées antireligieuses parfaitement arrêtées, et ne supportant pas à cet égard le moindre reproche ni la moindre contradiction, l'illustre acteur avait jugé convenable de ne point délivrer son enfant de la tache originelle. La jeune fille approchait de sa quinzième année, et le sacrement de l'eucharistie semblait à monsieur son père aussi superflu que celui du baptême.

Or la conscience de Marie n'était point rassurée. Les convictions de Buridan ne

la triple besogne de représenter, dans le drame intitulé *Paris*, Merlin, Abeilard et Molière. Le citoyen Bocage se fait aujourd'hui professeur de déclamation et s'intéresse vivement aux jeunes personnes qui suivent ses cours.

pénétraient en aucune sorte dans son âme.

Une parente dévote, après avoir donné secrètement une éducation pieuse à sa jeune cousine, lui conseilla d'échapper par la fuite au despotisme paternel, afin qu'elle pût demander à l'Église les deux sacrements qui lui manquaient.

La néophyte reçut l'eau sainte, fit sa première communion, et rentra chez son père, après cinq jours d'absence.

Il est probable que l'acteur démocrate et voltairien ne se consolera jamais d'avoir une fille catholique, apostolique et romaine.

Ah ! c'est un personnage très-ancré dans ses principes, chers lecteurs, que celui dont nous écrivons l'histoire ! Sur toutes choses il a des doctrines carrément établies, et

dont il ne souffre pas que personne conteste l'infaillibilité.

La commission chargée de préparer au conseil d'État la loi sur les théâtres invite, un jour, le citoyen Bocage à lui donner quelques éclaircissements, en sa qualité d'homme spécial sur la matière.

— Mon avis, dit-il, est qu'on expédie au plus vite dans les bourgs et dans les hameaux les plus reculés de France de bons acteurs, avec des théâtres portatifs. C'est l'unique moyen de moraliser les populations.

— A ce compte-là, monsieur Bocage, dit un conseiller, le *Roman comique* serait votre Évangile?

— Oui, monsieur, répondit-il gravement.

— Que pensez-vous de la censure? lui demande un autre commissaire.

— La censure, messieurs... absurde chose! Elle n'empêche rien. Tenez, moi qui vous parle, je désirais, en 1831, faire de l'opposition au gouvernement. Une pièce de Lemercier, *Pinto*, me semble favorable à mes projets. Il y a dans cette pièce une conspiration; Pinto veut détrôner un roi d'Espagne. Arrive une scène où on lui remet un papier; il s'écrie, en le lisant : « A bas Philippe! » La censure ne biffe point ce passage, et je le prononce de manière à électriser toute la salle. On suspend la pièce, le ministre demande des coupures... Allons donc! Je remplace par des gestes la phrase supprimée; je glisse des allusions, et voilà de nouveau le parterre en incandescence. Non, messieurs,

croyez-moi, point de censure! Elle est incapable de lutter contre un acteur de génie. »

Les conseillers d'État trouvèrent M. Bocage très-modeste, et lui surent gré des vives lumières qu'il apportait dans la question.

Cette confiance absolue de notre homme en lui-même lui attira plus d'un désagrément de la part du public.

Un soir, à l'Ambigu, M. Bocage avait oublié d'étudier son rôle et bredouillait de manière à rendre le dialogue inintelligible. Tout à coup un miaulement effroyable part des régions supérieures de la salle.

— Faut-il cesser de jouer? demande l'artiste, d'un ton superbe, aux spectateurs livrés à une hilarité bruyante.

— C'n'est pas moi, m'sieu Bocage, cria la voix railleuse d'un titi... C'est lui, c'est Polyte!

— Alors, je continue, fit Bocage, le front rasséréné.

Le jour de la première représentation des *Sept Infants de Lara*, il jouait avec tant de nonchalance et de sans-gêne le personnage de Gonzalo-Gonzalès, qu'il ne prenait même pas la peine d'ouvrir la bouche pour débiter son rôle.

— Plus haut! crie impérieusement une voix du parterre.

Bocage fronce le sourcil comme Jupiter Olympien, jette un coup d'œil rempli de menace à l'interrupteur, et continue de bredouiller.

— Plus haut! reprend la voix sur le même ton.

Bocage fait un geste de colère, s'approche de la rampe, et dit :

— L'auteur de cette impertinence voudra bien déclarer si elle s'adresse au citoyen ou à l'artiste.

— Elle s'adresse au cabotin qui ne sait pas son rôle ! cria, du point le plus culminant du paradis, un autre spectateur, beaucoup plus mal élevé.

Le parterre eut le mauvais goût de rire de l'apostrophe.

De semblables humiliations ne guérirent point M. Bocage de son orgueil. Pendant sa phase directoriale, cet orgueil prit de nouveaux et de plus gigantesques accroissements.

A une illumination de la Saint-Philippe, aux Tuileries, notre héros se trouve un peu serré dans la foule et gourmande

cinq ou six ouvriers, au voisinage et à la presse desquels il attribue la gêne de ses mouvements. Ceux-ci l'envoient paître sans plus de façon.

—Qu'est-ce à dire?... A qui donc croyez-vous parler? leur crie-t-il. Sachez que je suis Bocage!

— Connais pas, riposte un des prolétaires.

Et tous d'éclater avec impertinence au nez de M. le directeur, qui s'attendait aux plus humbles excuses.

Un autre jour, il rencontre Gérard de Nerval, qui avait la vue basse, et qui le coudoie sans le reconnaître.

Bocage entre à l'Odéon dans un état de colère effrayant, la figure blême, les lèvres convulsives.

— A-t-on jamais vu! s'écrie-t-il en plein

foyer, Gérard qui passe auprès de moi sans se découvrir !... Parce que la *Revue des Deux Mondes* insère de sa prose... Faquin !... Comme si le dernier des artistes dramatiques n'était pas au-dessus du premier des hommes de lettres !

Ces paroles du grand acteur sont reproduites ici textuellement. Il y avait là trente ou quarante témoins qui peuvent certifier l'exactitude de la citation.

Mais, direz-vous, c'est de la folie ! Pas le moins du monde.

Sans trouble du cerveau, sans aucune lésion organique, sans être malade, bien naturellement et bien franchement Bocage se croit le plus grand homme de son siècle.

FIN.

Dans un article *Variétés*, publié par les *Débats* le 25 avril, M. Jules Janin vomit contre les biographes un véritable déluge de fiel. Nous aurons l'honneur de répondre au *prince des critiques* en tête de notre prochain volume. Il est bon de mettre nos lecteurs en garde contre les perfides insinuations d'un homme qui ne nous pardonnera jamais d'accorder à d'autres le mérite qu'il n'a pas.

Cher Maître !... sur l'ordonnance
de la [illegible], je retiens demain
Vendredi, chez moi - tous le jour-
les autant [illegible] [illegible] [illegible] -
désireraient avoir votre avis, les
[illegible] petits chefs d'aune en Sacs,
si vous êtes disposé
à leur faire ce plaisir, ayez
l'obligeance de m'écrire un oui
le matin et le soir vous
subirez cette [illegible],
bien à vous

Borage
19bis - rue Madame

[illegible] sommes un [illegible] attendre que [illegible]

EUGÈNE DELACROIX

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





EUGÈNE DELACROIX.

Publié par G. HAVARD

Imp de Mangeon, 67 r. St Jacq Paris.

LES CONTEMPORAINS

EUGÈNE DELACROIX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Précédé d'une lettre à M. Jules Janin.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

A JULES JANIN.

Monsieur,

Vous avez publié dans le journal des *Débats* un nouvel article où vous traînez les biographes dans tous les égouts de votre style, et où vous exhalez contre eux une rage voisine de l'hydrophobie.

Vous parlez d'un de ces abominables scélérats, d'un homme *sans foi ni loi, sans feu ni lieu*, d'un gredin sans vergogne, qui, dites-vous, est l'*image exacte* et le *portrait fidèle* de tous ces Cartouche de la phrase qui *s'attaquent aux plus honnêtes gens pour en tirer une rançon ou pour les diffamer*.

Puis vous terminez l'histoire par ce paragraphe sinistre :

« A la fin, n'en pouvant plus de pâles
« couleurs, de honte et de mépris, par la
« pluie et par le vent d'hiver, à un bout
« de corde qu'il avait volé, il se pendit à
« la poutre de son grenier. Huit jours
« après, on entendit ce cadavre tomber en
« purulence, et, par prudence plutôt que

« par pitié, on lui fit présent d'un mor-
« ceau de linceul. »

Ah ! bonté divine, monsieur Janin ! quelle peinture ! C'est à faire dresser les cheveux, c'est à glacer d'épouvante quiconque, à l'avenir, tracera la première ligne d'une biographie.

Jugez de mes réflexions, à moi qui ai eu le malheur de publier la vôtre.

Il est évident que je n'ai *volé aucun bout de corde*, qu'on ne m'a trouvé *pendu à la poutre d'aucun grenier* et que personne jusqu'ici ne m'a *fait présent d'un morceau de linceul*; mais, pour tout le reste, on affirme que vous avez eu l'intention d'établir un léger parallèle..... Je ne le crois pas, monsieur Janin, je ne le

crois pas!... Il est impossible que l'orgueil blessé d'un critique descende à ce comble de sottise et d'ignominie.

Cependant, pour le repos de ma conscience, ouvrons le volume qui vous est consacré.

J'y trouve les assertions suivantes :

« Que les lauriers classiques n'eurent
« jamais l'honneur de ceindre votre front;
« — que vous aimez les sauces à la lyon-
« naise ; — que vous avez eu pour un
« barbet l'affection la plus sincère ; — que
« les feuilletons de Geoffroy obtenaient et
« obtiennent encore toutes vos sympa-
« thies ; — que vous vous êtes fait critique
« par désespoir d'être autre chose ; — que
« votre plume est ignorante, passionnée,

« capricieuse, injuste ; — que vous *érein-*
« *tez* systématiquement ceux qui ne ca-
« ressent pas votre gros amour-propre
« bourgeois et ventru ; — que vous avez
« enlaidi et rapetissé tout ce qui est beau,
« tout ce qui est grand, témoin Balzac et
« notre grand poëte en exil ; — que votre
« *Ane mort* est un livre ignoble ; — que
« la *Religieuse de Toulouse* et les *Gaie-*
« *tés champêtres* sont de franches coqui-
« neries littéraires ; — que l'épisode des
« *Deux Filles de Séjan*, dans *Barnave,*
« appartient à Félix Pyat ; — que vous
« avez été médiocre dans tous les genres ;
« — que vous écrivez intrépidement tou-
« tes les balourdises qui viennent sous
« votre plume, comme par exemple, « que
« le Rhône coule à Marseille, » et que « le

« homard est le *cardinal* des mers ; » — « enfin que l'histoire de votre mariage, « racontée par vous-même, est d'une haute « inconvenance. »

Voilà bien tout, monsieur Janin.

Et, s'il vous plaît, que pouvais-je dire? N'est-ce point là votre histoire, bien avérée, bien authentique, imprimée cent fois, à toutes les époques, et connue de la France entière?

Oh! oui, monsieur Janin, vous n'avez pas tort, on rencontre trop souvent dans les carrefours de la presse parisienne de ces *bandits de la parole* et de ces *brigands de la plume*, critiques ou biographes, qui *insultent et calomnient à outrance*, et qui flétrissent les *bonnes re-*

nommées ou les gloires honnêtes. Ces misérables, on doit les démasquer à tout prix ; c'est un acte méritoire de poursuivre cette *race abjecte*, de châtier ces *Thersite*; d'écraser sans miséricorde ces *bêtes puantes* et de les *achever à coups de pied.*

Depuis deux ans, monsieur Janin, ceci rentre dans la mission que je m'impose.

Il y a même, ainsi que vous l'affirmez, certains de ces *infâmes* qui se placent en embuscade, comme le bandit de Lesage, et vous rançonnent, l'escopette au poing.

Ni vous ni moi, Dieu merci ! ne ressemblons à ces *mendiants de grande route.*

Pour mon compte, je sais une chose, monsieur Janin, c'est que la seule force de ma publication consiste dans son honnêteté. Depuis longtemps mes pauvres

volumes seraient emportés dans les tempêtes qu'ils soulèvent, si leur auteur, comme la femme de César, n'était pas au-dessus du soupçon.

Le jour où les *drôles sans valeur et sans vergogne* que je cingle de ma lanière pourraient me reprocher un seul acte contre l'honneur, soyez sûr, monsieur Janin, qu'ils le proclameraient au grand jour, sans recourir à de lâches insinuations et sans cacher leur rancune sous la forme du logogriphe.

Quand on accuse, on accuse hautement, sans réticences; on déchire les voiles, on nomme les coupables; on les force à s'asseoir sur la sellette, et le public juge.

Celui qui procède autrement, monsieur Janin, celui-là seul est une *lingua*

dolosa, une langue rusée et perfide, un cœur fourbe, un personnage *digne de la corde,* comme vous dites si bien.

Votre article n'est pas adroit, mon pauvre critique.

On pourrait croire que les *Débats*, un journal grave, qui doit observer au moins les lois du décorum, même en supposant qu'il ignore celles de l'honnêteté politique et littéraire, ouvre ses colonnes à cette folle diatribe tout exprès pour se faire l'organe de vos vengeances.

Vous semblez insinuer qu'un biographe seul, M. Sylvestre, auteur ainsi que nous d'une notice sur Eugène Delacroix, est honnête et recommandable[1], tandis que les au-

[1] Au moment où nous mettons sous presse, voici ce que raconte un journal :

tres, *sortis des plus viles extrémités de la littérature*, et poussés par la *nécessité de vivre*, par la *faim*, par un *violent désir de renommée*, ne méritent ni considération ni créance...

Allons donc, monsieur Janin, vous ne pensez pas un mot de tout cela, du moins pour ce qui me concerne.

Mieux que personne vous savez que

« Dernièrement, M. Sylvestre fut trouver Horace Vernet, et, après lui avoir dit qu'il se proposait de faire sa biographie, il le pria de lui communiquer toutes les notes, documents et renseignements qu'il aurait en sa possession, attendu qu'il voulait traiter le sujet *ex professo*. Horace Vernet accéda à la demande du biographe et lui confia, entre autres documents précieux, une série de lettres manuscrites qu'il avait écrites en Russie, lui recommandant toutefois de n'y puiser que des renseignements, et de vouloir bien, si l'envie lui prenait d'en extraire quelques passages, les soumettre préalablement à son approbation.

« Cela bien convenu, que fait M. Sylvestre? Il s'en

j'ai toujours vécu de ma plume, sans connaître ni la faim ni la vie de bohème.

A l'heure périlleuse des débuts, j'étais aidé par ma famille. Si je me suis fait momentanément biographe, c'est par conscience, et non par nécessité. Que voulez-vous? le siècle est si coupable, la littérature est si perverse; il y a tant de mau-

va tout droit aux bureaux de la *Presse*, et offre à M. de Girardin, moyennant la somme de 500 francs, le droit de publier les lettres d'Horace Vernet dans le feuilleton de son journal. M. de Girardin accepte, donne 400 francs au lieu de 500 francs, et les lettres intimes de l'auteur de la *Smala* sont imprimées telles quelles dans la *Presse*, où vous avez pu les lire ces jours derniers.

« Aujourd'hui, Horace Vernet intente à M. Théophile Sylvestre un procès en... comment dit-on au Palais?... en abus de confiance. Nous verrons la décision des juges.

« Signé : BALECH DE LAGARDE. »

Nous laissons à M. Jauin le soin des commentaires.

vaise foi, tant d'impudeur, tant de charlatanisme!

L'amour du lucre, la spéculation, n'entrent pour rien dans mon œuvre, et, quand il vous plaira d'en avoir la preuve, interrogez mes amis, dont plusieurs ont l'air d'être des vôtres, parce qu'ils ont peur de vos griffes et du feuilleton des *Débats*.

Tout le monde n'a pas le courage de vous dire crûment de bonnes et franches vérités, monsieur Janin.

Que parlez-vous d'*estropiés de la comédie et du mélodrame, du roman et du journal?* Ce n'est pas moi que vous désignez par cette qualification pittoresque. Après avoir fait jouer, en 1846, à la Comédie-Française, un drame en cinq actes qui a obtenu quelque succès, et dont vous

avez été forcé de rendre compte sans trop d'injustice, il m'a fallu renoncer au théâtre pour écrire trente volumes de romans, exigibles par traité. Ces romans se sont vendus un peu mieux que les vôtres; mais le public a si mauvais goût! Passons.

Je voulais seulement vous démontrer que l'auteur des *Confessions de Marion Delorme*, de *Masaniello*, de la *Fille de Cromwell*, des *Mémoires de Ninon de Lenclos* (tous livres commandés, hélas! et dont je n'ai choisi ni le sujet ni le titre), est bien moins un estropié du roman que l'auteur de l'*Ane mort* et de la *Religieuse de Toulouse*.

D'autre part, je ne suis pas plus que vous un estropié du théâtre. J'ai les cinq actes de *Madame de Tencin* à vous offrir,

et vous me présentez, en revanche, trente lignes de votre composition dans la *Tour de Nesle*. Partant, quittes.

Vous le voyez, je suis bon prince, et j'y mets des formes.

Ah! monsieur Janin, croyez-moi, n'essayez jamais d'en imposer au public et de lui donner méchante opinion de mes œuvres, de ma personne et de mon caractère; n'essayez jamais de m'appeler *diffamateur de profession, calomniateur à tout entreprendre*. Je rends justice aux gloires véritables, principalement à celles que vous avez voulu salir. Lisez les biographies du baron Taylor, — de Méry, — de Gérard de Nerval, — de Samson, — de Béranger, — de Meyerbeer, — de madame de Girardin, — de François Arago, — de Rose Chéri, —

d'Alexandre Dumas fils, — de Lacordaire, — de Raspail, —de Balzac, — d'Alfred de Vigny,—de Berryer,—de Victor Hugo et de vingt autres : vous reconnaîtrez, monsieur Janin, que je rends justice au talent, à l'honnêteté, au vrai mérite.

Je n'ai, certes, pas fait le voyage de Jersey pour attendre l'auteur des *Orientales* au coin d'une falaise, braquer sur lui l'escopette et le contraindre à signer la lettre suivante.

Lisez, je vous prie.

« Marine Terrace, 17 janvier.

« Je reçois aujourd'hui même, monsieur et « cher et honorable confrère, les pages si « élevées et si cordiales que vous avez bien « voulu me consacrer. Je les ai lues avec

« émotion et attendrissement. Nous autres « proscrits, nous avons l'oreille ouverte à « toutes les voix de la patrie ; jugez comme « elles nous vont à l'âme quand elles pronon- « cent notre nom ! Mon nom, vous faites plus « que le prononcer, vous l'enchâssez dans « votre prose excellente et solide, vous en fai- « tes le piédestal et le bas-relief de cette « statue future et mystérieuse que tous les « hommes de lutte et de conviction rêvent « dans je ne sais quel orgueil que donne l'é- « preuve. C'est une sorte d'à-compte que votre « noble esprit paye à mes travaux et à mes « souffrances au nom de l'avenir.

« Toute ma famille se joint à moi pour vous « remercier. Il y a dans votre écrit un beau « talent et un beau courage. Je vous rends « grâces de ce vaillant et généreux témoi- « gnage ; je relirai plus d'une fois vos pages. « Il est bon d'avoir de ces rayons-là dans « l'âme quand on passe sa vie face à face avec « l'Océan et le devoir, ces deux immensités.

« Quand vous verrez mon cher Louis Bou-

« langer, partagez avec lui le tendre et pro-
« fond serrement de main que je vous en-
« voie.

« VICTOR HUGO. »

La publicité du journal qui accueille vos articles, monsieur Janin, donne à tous les biographes honnêtes, et particulièrement à votre serviteur, le droit de légitime défense.

Quand vous parlerez d'un homme de lettres ignoble qui écrit des *pages souillées de honte et de haine, d'envie et de mensonge, de délation et de mendicité*, n'oubliez pas d'établir une exception en ma faveur, d'abord, avant de vous occuper de M. Sylvestre. Il faut empêcher la confusion et les dangereux commentaires.

Vous comprenez, mon pauvre mon-

sieur Janin, qu'il m'est impossible de bien traiter tout le monde.

A chacun selon ses œuvres.

Consolez-vous de n'avoir pas reçu de moi des éloges auxquels mes lecteurs n'auraient pu croire, — et que le ciel vous pardonne votre style creux, les allures sournoises de votre critique, vos antipathies déloyales et vos sauts de carpe littéraires.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

EUGÈNE DELACROIX

En septembre 1792, le département de la Marne élut au nombre de ses députés à la Convention nationale un citoyen qui s'était fait remarquer par son dévouement à la République une et indivisible, par ses déclamations contre les prêtres, et par tout ce qu'on appelait alors du patriotisme.

Il se nommait Charles Delacroix-Constant.

On l'avait vu, — chose admirable ! — organiser en un clin d'œil les phalanges de volontaires prêtes à rejoindre Dumouriez dans l'Argonne. Bien plus, il avait tenu positivement à équiper à ses frais la moitié d'un bataillon, son âge ne lui permettant pas de marcher lui-même à la défense du territoire.

Il n'était pas loin d'atteindre son douzième lustre.

Delacroix Constant prit place au milieu des hommes de la plaine. Jusqu'au 9 thermidor, il ne parut qu'une seule fois à la tribune, et ce fut à l'occasion du procès de Louis XVI.

Rejetant l'appel au peuple, il vota la mort sans sursis.

Nature peureuse, caractère nul fourvoyé dans cette mêlée ardente, il grossit le nombre des personnages qui amenèrent autant de maux par leur faiblesse que d'autres par leurs crimes, gens trop communs à cette époque déplorable, et que l'histoire accuse avec raison d'avoir sacrifié tour à tour le roi aux Girondins, et la Gironde à la Montagne.

Pour faire oublier le sang qu'ils avaient laissé répandre, les conventionnels de la plaine, ou les « crapauds du marais, » comme les nommait Danton, devinrent, à la chute de Robespierre, les principaux moteurs de la réaction thermidorienne.

Le député de la Marne fut envoyé en mission dans les Ardennes.

Il s'associa aux tendances de son parti, jusqu'au jour où il observa que la direction du mouvement réactionnaire échappait aux républicains modérés pour passer aux mains des aristocrates et des royalistes.

On le vit reprendre alors sa vieille rigueur démocratique.

Delacroix-Constant s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des biens confisqués aux victimes de la hache révolutionnaire, et renouvela ses anciennes diatribes contre le petit nombre de ministres de l'Évangile qui n'avaient point été décapités.

Élu au conseil des Cinq-Cents, il fut,

quelques mois après, honoré du portefeuille des relations extérieures.

Il le conserva jusqu'au milieu de l'année 1797.

Son successeur fut l'ex-archevêque d'Autun, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. L'ambassade de Hollande fut offerte à Delacroix comme fiche de consolation.

Cependant les temps étaient venus.

Après s'être levée du côté de l'Égypte, l'étoile de Bonaparte illuminait la France de ses rayons glorieux, et lui annonçait une ère nouvelle, l'ère de la gloire et de la force incarnées dans un seul.

Comme ces femmes impures, que d'irrésistibles passions déshonorent, que la

débauche flétrit avant l'âge, et qui, vieilles à vingt ans, hideuses à voir, sont insultées, couvertes d'opprobre par leurs amants eux-mêmes, la liberté, en expiation de ses excès, n'était plus pour la grande nation qu'une mégère en décrépitude, un impuissant fantôme.

Le pied du héros des Pyramides la fit rouler dans l'abîme.

Notre conventionnel abjura ses doctrines farouches. Il suivit l'exemple de la France, et salua le jeune capitaine qui se faisait son maître.

Bonaparte aimait les conversions, faible assez ordinaire aux despotes.

Si Marat eût échappé au couteau de Charlotte Corday, et se fût rallié à l'aigle

vainqueur, nous aurions vu peut-être l'Ami du peuple grand chambellan ou prince archichancelier de l'Empire.

Le duc d'Otrante et bien d'autres justifient l'hypothèse.

Delacroix-Constant fut nommé à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Il l'échangea plus tard contre celle du chef-lieu de la Gironde, et ce noble proconsul mourut en 1805, à Bordeaux, sous l'habit brodé du fonctionnaire impérial.

Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, notre grand peintre, est son fils [1].

Il est né à Charenton-Saint-Maurice,

[1] Quand il vint au monde, son père avait cinquante-huit ans, et son frère aîné suivait déjà la carrière des armes. Eugène avait, en outre, une sœur presque nubile.

près Paris, le 7 floréal an VI (26 avril 1798).

Sa première enfance fut en proie à nombre d'événements sinistres, dont le moindre, si le génie des arts n'avait eu sur lui des desseins mystérieux, aurait suffi pour le renvoyer dans les limbes.

A Marseille, où le premier consul venait d'envoyer M. Delacroix père et sa famille, une bonne, infiniment trop sensible aux amours du chevalier Faublas, oublia d'éteindre, un soir, la bougie complice de sa passion pour la lecture, et qui brûlait entre elle et le berceau d'Eugène.

Des flammèches tombèrent, mirent le feu au matelas du petit, puis à la couche de sa gardienne.

Réveillée en sursaut par l'incendie, qui lui grillait les bras et le visage, la domestique put l'éteindre et sauver le malheureux enfant.

Comme elle, celui-ci en fut quitte pour d'assez fortes brûlures.

Madame Delacroix congédia l'imprudente personne, à laquelle il lui était impossible de rendre sa confiance. Afin d'éviter le retour de semblables accidents, elle la remplaça par une grosse fille du terroir, Marseillaise illettrée et parfaitement inculte.

Or le destin se plut à tromper ce sage et prévoyant calcul d'une mère.

Si la Phocéenne était incapable, et pour cause, de s'intéresser aux amours écrites,

elle était, en revanche, de première force pour la mise en action du sentiment.

Les marins du port, ces hommes rudes, au front bronzé par la mer et le soleil, avaient surtout les sympathies de la nouvelle bonne.

Un matelot, qui revenait du Levant, toucha son cœur.

Elle se laissa prendre au pittoresque langage de ce Lovelace en vareuse, dont les poches étaient garnies d'or comme celles d'un prince.

— Mille boulets ramés! s'écria-t-il un soir, je veux, mignonne, vous faire les honneurs de mon chez moi!

Son chez lui, c'était le beau navire qui se balançait là-bas dans le port.

Il s'était entendu avec le maître coq pour régaler sa mie d'une collation fine et du meilleur goût. Le rhum de la Jamaïque devait y dominer essentiellement.

Rien à craindre du capitaine, rien à craindre du second.

L'un et l'autre étaient absents du bord. On y trouverait seulement quatre ou cinq camarades, garçons bien élevés et respectueux avec les dames.

Comment refuser cette invitation séduisante? La bonne accepte, et, tandis que Madame la croit sur le Cours à promener Eugène, elle vogue sur l'élément perfide avec l'innocent rejeton confié à ses soins.

Déjà le canot touche au navire, et l'ascension s'opère.

Tout à coup un cri d'épouvante se fait entendre : l'enfant vient d'échapper des bras de sa bonne. Il tombe, on le voit disparaître sous les vagues.

Les matelots se précipitent et plongent. C'est l'amoureux qui parvient à repêcher le fils de monsieur le préfet. La poitrine d'Eugène est gonflée d'eau de mer; il a perdu connaissance.

On arrive néanmoins à lui faire rendre le liquide absorbé.

Ce nouvel accident n'eut d'autre résultat qu'une fièvre de quelques jours et le renvoi de la grosse Marseillaise, incorrigible sirène qui alla sécher ses larmes près du triton libérateur.

Arraché à l'incendie et sauvé des flots,

Eugène, pendant les quelques mois qui vinrent ensuite, eut à subir trois autres épreuves, aussi terribles que celles du feu et de l'eau.

D'abord il s'empoisonna, pour avoir avalé cinq ou six gouttes d'oxyde de cuivre destiné au lavage de cartes géographiques.

Toute une semaine il fut entre la vie et la mort.

Un autre jour, alléché par le fruit de la vigne, notre jeune gourmand faillit s'étrangler, non pas avec un pepin, à l'exemple du sage antique, mais avec une grappe entière, qu'il voulut inconsidérément faire passer par son œsophage.

L'histoire la plus effrayante est celle de sa pendaison. Cette histoire, comme les autres, est d'une authenticité parfaite.

Eugène s'est suicidé à l'âge de deux ans et demi.

Bégayant à peine, il avait déjà le goût le plus vif pour les images. On le voyait tracer, du matin au soir, sur des bouts de papier blanc, d'informes copies de toutes les estampes qui lui tombaient sous la main.

Sa vocation de peintre s'annonçait de bonne heure.

Or son frère aîné, capitaine de hussards, lui avait fait cadeau d'une gravure représentant un supplicié qui se tordait au

bras d'une potence, et tirait la langue avec une effroyable grimace.

Doué d'un esprit d'analyse au-dessus de son âge, Eugène étudia l'action figurée, s'en rendit admirablement compte, et saisit avec une intuition parfaite l'ingénieux mécanisme de la corde, qui s'enroulait au cou du personnage suspendu à la potence, après avoir été fixée d'abord à la charpente horizontale du lugubre instrument.

Cela bien compris, et mû par cet admirable instinct d'imitation qui est l'apanage des petits humains et des singes, il songe à réaliser lui-même le plaisant exercice qui donne une si drôle de mine au supplicié de l'estampe.

En conséquence, il coupe les courroies

de la sabretache de son frère, les noue ensemble, et, sans prévenir personne, monte au grenier de l'hôtel de la préfecture.

Là, s'aidant de vieilles chaises hors de service, il attache le fatal ruban de cuir à une solive du toit et passe l'autre bout en cravate autour de sa gorge.

Rien, jusque-là, de plus simple.

Il ne s'agissait, pour en finir, que d'écarter la chaise.

De ses jambes enfantines il l'agite, la recule, la renverse par un dernier effort, et, comme disent les Anglais, se lance dans l'éternité.

Mais, en ce moment même, sa mère, inquiète d'une aussi longue disparition, le cherchait d'un bout à l'autre de l'hôtel.

Dieu la conduisit au seuil du grenier.

Courir à son enfant chéri, dénouer la courroie, le presser à demi folle contre son cœur, tout s'exécuta beaucoup plus vite que nous ne pouvons le peindre.

Eugène avait la face cramoisie.

Deux minutes plus tard, et l'auteur de *Boissy d'Anglas* n'eût jamais crayonné le moindre chef-d'œuvre.

A Bordeaux, où on le conduisit ensuite jusqu'à l'âge de sept ans, il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est une étrange prédiction qui lui fut faite, et qui reçut mot à mot son accomplissement.

Nous laisserons ici le grand peintre raconter lui-même.

Il a rédigé des mémoires; le passage qui

va suivre en est un extrait. Les journaux, à diverses époques, ont obtenu l'autorisation de publier quelques chapitres de sa vie. Nous les avons sous les yeux, et nous reproduirons ce qu'ils peuvent avoir de piquant.

« C'est un fou, dit M. Delacroix, qui a tiré mon horoscope.

« Une bonne me menait par la main à la promenade, lorsqu'il nous arrête. Elle cherche à l'éviter; mais le fou la retient, m'examine attentivement trait par trait, à diverses reprises, et dit :

« — *Cet enfant deviendra un homme célèbre; mais sa vie sera des plus laborieuses, des plus tourmentées, et toujours livrée à la contradiction.* »

« J'ai eu de très-bonne heure, continue-t-il, un grand goût pour le dessin et pour la musique. Un vieux musicien, organiste de la cathédrale de Bordeaux, donnait des leçons à ma sœur. Pendant que je faisais des gambades, ce brave homme, qui d'ailleurs avait beaucoup de mérite et qui avait été l'ami de Mozart, remarquait que j'accompagnais le chant avec des basses et des agréments de ma façon dont il admirait la justesse. Il tourmenta ma mère pour qu'elle fît de moi un musicien. »

Madame Delacroix, après la mort de son mari, regagna la capitale.

Envoyé au lycée Napoléon, Eugène obtint de beaux succès dans ses classes. Il avait un tempérament bizarre : on le

trouvait tour à tour distrait et réfléchi, calme et fougueux.

Sur les bancs de la troisième, il eut l'inappréciable avantage de se lier avec un gros joufflu de condisciple, au nez retroussé, au menton déjà perdu dans une cravate énorme, paresseux, vantard, plus suspect de gourmandise que de science, qui devait devenir interne aux hôpitaux, et subséquemment pharmacien, docteur, autocrate de théâtre, industriel et membre du comité des gens de lettres. Tout chemin mène à Rome.

Nos lecteurs ont deviné le célèbre Louis Véron.

Jamais il n'appelle Delacroix autrement que « mon ami. »

Disons-le tout bas entre parenthèse, l'artiste, misanthrope renforcé sous les plus gracieux dehors de l'homme du monde, et puritain de mœurs comme de langage, se montre excessivement peu flatté de ces prétentions *camaradesques* de l'homme à la pâte Regnault.

Nous racontions qu'Eugène Delacroix était fort dans ses classes et quittait rarement le banc d'honneur. Parmi ses maîtres, il y en avait un surtout qui ne tarissait point en éloges.

C'était son professeur de dessin.

De fait, il y avait une si grande différence entre les académies d'Eugène et les informes essais de ses condisciples, que le brave homme, renonçant à montrer à son

élève ce que ce dernier savait mieux que lui, le priait parfois de le suppléer dans ses modestes fonctions.

— Votre place n'est plus ici, lui disait-il, mais dans l'atelier de David.

— Croyez-vous? répondait Eugène, au comble du ravissement.

— Oui, certes. Vous irez plus loin que David, si vous suivez la carrière des arts.

Un dimanche, notre lycéen, sans prendre le temps d'aller embrasser sa mère, courut au Musée impérial. Il était neuf heures du matin quand il entra dans les galeries; il en sortit le dernier, à quatre heures du soir, la tête en feu, l'esprit bouleversé.

A la vue de cette prodigieuse multitude

de chefs-d'œuvre que le Louvre possédait alors, il avait eu la révélation de son avenir.

Comme le Corrége devant une toile de Raphaël, il s'était dit :

— Moi aussi je suis peintre !

L'année suivante, il entrait, non dans l'atelier de David, — l'artiste régicide venait d'être envoyé en exil par la Restauration, — mais dans l'atelier du baron Guérin, professeur à l'école des Beaux-Arts[1].

Eugène achevait sa dix-huitième année.

Certes, il ne pouvait choisir un peintre dont le genre et la méthode fussent

[1] Ary Scheffer était, chez le baron Guérin, le camarade d'Eugène Delacroix.

plus antipathiques à ses conceptions et à ses sentiments innés.

Aussi la plus grande froideur régna-t-elle constamment entre le maître et l'élève.

Ne pouvant soumettre à ses doctrines ni convertir à sa manière cette nature opiniâtre et indépendante, Guérin affecta de traiter Eugène comme un écolier amateur.

— Laissez-le, disait-il en haussant les épaules. Il perd son temps ici; mais il est riche : mieux vaut qu'il fasse des croûtes que des dettes.

Jamais il ne lui adressa la moindre parole d'encouragement.

Son parti pris allait jusqu'à ne vouloir

point reconnaître le zèle infatigable du jeune homme, sa persévérance et son assiduité quand même au travail.

Six ans plus tard, avant de terminer son prèmier tableau, le *Dante et Virgile*, Delacroix se rendit chez le rigide professeur et le pria de venir voir cette œuvre.

Guérin le reçut avec sa mine la plus renfrognée.

— Pourquoi faire? demanda-t-il sur un ton rogue.

— Je désire m'éclairer de vos conseils, répondit humblement le jeune peintre.

— Soit, j'irai, fit le baron.

Quelques jours après, il se rendit à l'atelier d'Eugène, rue de la Planche, au fond du faubourg Saint-Germain.

— Miséricorde!... Ah ciel!... *Qué qu' c'est qu' ça?* cria-t-il tout d'abord en lorgnant le tableau.

— C'est le voyage du Dante aux enfers, répondit Delacroix avec déférence. Ici vous pouvez reconnaître le vieux Gibelin; Virgile l'accompagne, et voici l'infernal nocher. Ces hommes qui se tordent dans les convulsions du désespoir, ce sont les damnés.

— Je ne les trouve pas assez roussis, murmura dédaigneusement Guérin du bout des lèvres.

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune homme.

— Ce que je veux dire... Ne le devinez-vous pas? Votre tableau est absurde.

La composition en est détestable, la musculature exagérée, impossible... Ah! vous voulez jouer au Michel-Ange! On se casse les reins à ce jeu-là, mon cher.

— Ainsi vous croyez que mon tableau...

— Sera refusé, parbleu! refusé d'emblée, je vous l'affirme! C'est désagréable; mais à qui la faute? Vous n'avez jamais tenu compte de mes avertissements : vous étiez plus obstiné qu'une mule... Serviteur, monsieur, serviteur!

Et le baron Guérin s'en alla courroucé.

Delacroix resta dans la consternation.

Pourtant, malgré le fâcheux pronostic de son ancien maître, il envoya sa toile au Louvre.

Ceci se passait en 1822.

Le *Dante et Virgile* obtint un succès d'enthousiasme. Son auteur s'était endormi, la veille, parfaitement inconnu ; le lendemain, il se réveilla célèbre. On vit dans ce tableau toute une révolution en perspective, et ce fut là peut-être une des principales causes des louanges accordées au peintre. Le mérite de la composition ne venait qu'en second ordre.

Selon nous, Eugène Delacroix n'a pas rendu cette grande figure du Dante comme elle nous apparaît au travers des âges, avec son auréole d'éclatante poésie, avec son cachet de profondeur sublime. Le personnage est tout ce qu'on veut, mais ce n'est point l'auteur de la *Divina Commedia*.

Peu de jours après l'ouverture du Salon, Delacroix rencontra Guérin à la porte de l'Institut.

— Ah ! ah ! cria le vieux peintre, vous êtes tout gonflé, tout ballonné ! Cela se voit à votre regard et à votre démarche. Savez-vous ce que prouve ce grand triomphe dont vous êtes si fier ? Eh bien, cela prouve uniquement...

— Que vous auriez refusé mon tableau si vous eussiez fait partie du jury, cher maître ; je n'en doute pas, interrompit Delacroix : vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance !

— Ta ! ta ! fit le baron, je n'ai jamais eu de bienveillance pour les hérétiques. Le jour viendra, je l'espère, où nous brû-

lerons vos pinceaux en place de Grève.

— On y a brûlé quelquefois, cher maître, d'excellentes choses.

— Mais, cria Guérin furieux, décidément vous êtes donc un révolutionnaire!

Sa figure était pourpre.

Eugène cessa la discussion pour ne point le mener jusqu'à l'apoplexie.

Avant d'aller plus loin dans cette notice biographique, notre devoir est de démentir un bruit calomnieux que des jaloux et des méchants ont fait courir à propos de la première toile de M. Delacroix.

On a prétendu que son ami Géricault, l'immortel auteur du *Naufrage de la Méduse,* alors dans toute la maturité de

son magnifique talent, avait travaillé au tableau de *Dante et Virgile.*

« Tout ce qu'il y a de bien dans cette composition est de Géricault, disaient ces acharnés détracteurs, les défauts seuls appartiennent en propre à Delacroix. »

Lâche mensonge que l'artiste, fier et digne avant tout, n'a jamais daigné relever ni combattre.

Il a continué, depuis la mort de son ami, de présenter au public d'innombrables toiles, où son talent se développe et prend des proportions nouvelles. C'était la seule réponse à faire aux ennemis de sa gloire.

Du reste, les éloges de Prudhon, de Gros et de Gérard, dédommagèrent ample-

ment Delacroix de la méchanceté des critiques et de l'injustice de son premier maître.

— Ce jeune homme est très-fort, disait Gérard ; mais il court sur les toits.

Gros ne mit aucune restriction à la louange.

— *Macte animo, generose puer !* Courage, vaillant champion ! cria-t-il en pressant la main d'Eugène. Votre œuvre est magnifique ; c'est du Rubens châtié.

Puis il ajouta :

— Voyons, que puis-je faire pour vous ? Disposez de mon influence ; venez étudier avec moi et gagner le prix de Rome dans mon école.

Notre héros déclina ces avances.

Il sentait que son génie l'emportait vers une autre route.

— Que je puisse voir seulement, lui répondit-il, vos grands tableaux de l'Empire.

« Ces tableaux, ajoute Delacroix, racontant lui-même l'anecdote, étaient dans l'ombre de son atelier. Ils ne pouvaient être exposés au grand jour, à cause de l'époque et des sujets. Je restai quatre heures seul avec lui, au milieu de ses préparations et de ses esquisses. Il me donna les marques de la plus grande confiance, et Gros était un homme très-inquiet et très-soupçonneux. »

L'auteur de *Sapho à Leucade*[1] ne

[1] Ce tableau, avec la *Bataille d'Aboukir*, — *Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, — le

tarda pas à comprendre qu'il avait en Delacroix un rival terrible.

Chaque jour le nom du jeune artiste grandissait, tandis que le sien, presque indifférent déjà aux générations présentes, menaçait de s'éteindre dans l'oubli.

« Quand ses élèves, peut-être pour le flatter, critiquaient mes tableaux, ajoute encore Delacroix, il les arrêtait, non pas en prenant le parti du peintre, mais en leur disant que j'étais un jeune homme parfaitement honnête et bien élevé. »

Tout le monde connaît la triste fin du

Champ de bataille d'Eylau, — *Bonaparte au pont d'Arcole* et la *Bataille de Nazareth*, constitue l'œuvre principale du baron Gros.

baron Gros : la douleur de voir sa renommée décroître le conduisit au suicide.

Jamais artiste, à ses débuts, ne souleva plus d'opposition que Delacroix.

Sa peinture, hardie jusqu'à l'insolence, folle, échevelée, renversait toutes les règles prescrites et détrônait le genre grec par l'audace du dessin, par l'intrépidité de la couleur.

Contre lui le journalisme se mettait en rage.

Un seul homme, déjà grand ami des révolutions en tout genre, prit sa défense dans le *Constitutionnel*, dont, à cette époque, il était l'humble rédacteur.

Nous parlons de M. Thiers.

S'exprimant au sujet de la toile qui représente le Dante et Virgile, et portant aux nues la fermeté de pinceau de l'artiste, son imagination brillante, son goût sévère, sa richesse de couleur, il terminait par un parallèle bizarre et par le plus singulier de tous les mélanges de noms.

« En résumé, disait-il, MM. Drolling, Dubufe, Cogniet, Destouches et Delacroix forment une génération nouvelle qui soutient l'honneur de l'école et marche avec le siècle vers le but que l'avenir lui présente. »

M. Thiers ne connaissait pas Eugène Delacroix.

Sa prédilection, en conséquence, était tout artistique et pleinement désintéressée.

Le peintre et son Aristarque ne se rencontrèrent qu'à dix-huit mois de là, chez le baron Gérard, à Auteuil. M. Thiers venait de publier un second article, dans le sens de l'autre, et plus élogieux encore, à l'occasion du *Massacre de Scio*.

De la part du peintre, cette entrevue ne se passa point sans quelque embarras.

Il fut obligé de s'accuser de négligence envers cet ami inconnu, le seul qui, dans toute la presse, eût eu le courage de le soutenir.

— A nos âges, monsieur, répondit Thiers avec autant d'esprit que de bon goût, on ne se fait pas de visites. On travaille, chacun de son côté, dans l'atelier, dans le cabinet; on échange ses pensées

avant que de se voir, et, quand la fortune met en présence l'artiste et l'écrivain, il n'est pas besoin de les présenter l'un à l'autre; ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis.

Les arts, plus heureux que la politique, ont vu M. Thiers fidèle à un principe et à une affection.

Bien évidemment le *Massacre de Scio* est l'œuvre capitale d'Eugène Delacroix.

Tous nos lecteurs ont vu cette toile admirable, soit au Musée du Luxembourg, soit à l'Exposition universelle.

Chassées de leurs villages par l'incendie qui fume encore dans le lointain, des familles errantes se jettent dans la campagne et sont poursuivies par des égorgeurs turcs

ou albanais. Hommes, femmes, enfants, vieillards, immobilisés par l'effroi, regardent venir à eux la mort ou l'esclavage. Un cavalier féroce traîne, attachée à la queue de son cheval, une jeune Grecque, dont le frère, ou l'amant peut-être, se précipite avec toute l'énergie du désespoir sur le ravisseur, qui tire à demi son cimeterre et va lui fendre le crâne.

Par la science des poses, par l'habileté du dessin, mais surtout par la magie de la couleur, ce tableau rappelle les grands maîtres du seizième siècle ; il mérite une place à côté des plus belles toiles du Véronèse.

Arrêté devant l'aïeule accroupie, Girodet signalait à Delacroix un œil *expressif*

jusqu'au sublime, disait-il, mais placé un peu bas dans le visage.

— Dieu me préserve d'y retoucher ! s'écria le peintre. Je corrigerais le dessin, mais retrouverais-je l'inspiration ?

Pendant ces premières années de sa vie d'artiste, Eugène Delacroix, de huit heures du matin, en hiver, et de cinq heures en été, travaillait sans repos ni trêve jusqu'au moment où la chute du jour le contraignait à quitter l'album ou la toile.

En 1826, il exposa le doge *Marino Faliero,* décapité sur l'escalier des Géants, à Venise ; la *Grèce sur les ruines de Missolonghi,* et plusieurs tableaux de petite dimension, le tout au profit des Grecs.

La générosité d'un pareil acte est voi-

sine de l'héroïsme, car, à cette époque, il ne jouissait point encore de son patrimoine.

Il avait, rue des Maçons-Sorbonne, un atelier sombre, humide, ouvert à tous les souffles de la bise, et ne ressemblant en aucune sorte à celui d'aujourd'hui, « dont l'atmosphère est tellement chaude, dit le biographe exclusivement estimé de M. Janin, que des couleuvres y vivraient heureuses. »

Trois fois la semaine, il se rendait à l'amphithéâtre de dissection de Clamart, afin d'y étudier l'anatomie sur le cadavre même.

Tout le monde le prenait pour un carabin.

Delacroix s'est exercé du crayon plus encore peut-être que du pinceau. Le nombre de dessins qu'il a chez lui est incalculable. Il montre vingt cartons d'études ou de copies faites d'après l'antique et les grands maîtres.

Une fois le soleil couché, la métamorphose la plus complète avait lieu chez notre studieux artiste.

Il endossait le frac noir, se gantait de blanc et faisait son apparition dans les cercles d'un monde choisi, tantôt chez le baron Gérard, tantôt chez madame Virginie Ancelot, tantôt chez Cuvier, au Jardin des Plantes.

La société qu'il rencontrait dans ces divers salons était à peu près la même.

Prosper Mérimée, le sceptique, ami intime d'Eugène, y représentait la littérature, avec Henri Beyle et mademoiselle Delphine Gay. Victor Jacquemont, ce triste martyr que sa passion des recherches et des découvertes devait bientôt envoyer périr au fond de l'Inde[1], y représentait la science. Quant à l'art dramatique, il n'y comptait que deux noms, mais quels noms! mademoiselle Mars et Talma.

Ces assemblées charmantes se prolongeaient souvent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Le lendemain, néanmoins, à l'apparition du jour, Delacroix reprenait la palette

[1] Il mourut à l'âge de trente et un ans.

et les pinceaux. Il travaillait avec un redoublement d'ardeur, sans que la fatigue des joies mondaines altérât en rien son tempérament, si délicat aujourd'hui et si impressionnable.

On était alors en pleine fièvre romantique.

De chaleureux apôtres prêchaient à tout venant les dogmes de la religion nouvelle.

Ils cherchaient à recruter n'importe où des prosélytes; ils enrôlaient sous leur bannière quiconque se montrait novateur.

Ainsi, voyant dans les beaux-arts un peintre audacieux substituer l'étude des passions à la froide étude de la ligne, ils le déclarèrent disciple du romantisme,

tout naturellement et sans le consulter.

Delacroix, à les entendre, s'inspirait de la *préface de Cromwell*, et prenait le mot d'ordre du chef suprême de l'école.

Soit que l'artiste manquât de logique et ne se comprît pas lui-même, soit qu'il crût humiliant pour son orgueil de laisser marier son pinceau à la plume d'un grand poëte, soit par simple esprit de contradiction, il se déclara classique en littérature, et classique forcené, répudiant tout principe solidaire avec l'école adverse.

Il s'explique même assez brutalement à cet égard.

« On m'a, dit-il, enrégimenté, bon gré,

mal gré, dans la coterie romantique, ce qui a pu ajouter les sottises de quelques-uns aux sottises que j'ai pu faire. »

L'auteur de *Marino Faliero* semble attribuer toutes les persécutions dont il fut alors victime à cette alliance compromettante, où, quoi qu'il en eût, on persistait à l'engager.

Comme il raconte fort bien lui-même, nous lui donnerons de nouveau la parole.

« Sous la Restauration, les Salons de peinture n'étaient point annuels. Pour un homme militant et ardent, c'était un grand malheur dans l'âge de la séve et de l'audace. A la fin de l'un de ces Salons, en 1827 (on renouvelait alors les tableaux à

mesure que l'exposition se prolongeait), j'exposai un tableau de *Sardanapale*[1]. S'il m'est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce fut mon Waterloo.

« J'avais eu quelques succès à ce Salon, qui dura presque six mois. Cette œuvre nouvelle, qui arriva la dernière, souleva l'indignation feinte ou réelle de mes amis ou de mes ennemis. Je devenais l'abomination de la peinture. Il fallait me refuser l'eau et le sel.

« M. Sosthènes de la Rochefoucauld,

[1] « La couleur du *Sardanapale*, dit le critique Thoré, était fraîche et abondante comme celle de Rubens. » M. Delacroix avait précédemment donné le *Christ au jardin des Oliviers*, qui décore l'église Saint-Paul, et le *Justinien* de la salle du conseil d'État. Nous avons revu ces deux toiles à l'Exposition universelle, ainsi que le *Marino Faliero*.

alors chargé des beaux-arts, me fait venir. Je rêve déjà quelques grandes commandes, quelques vastes tableaux à exécuter. M. Sosthènes fut poli, empressé, aimable; il s'y prit avec douceur et comme il put, pour me faire entendre que je ne pouvais pas avoir raison contre tout le monde, et que, si je voulais avoir part aux faveurs du gouvernement, il fallait changer de manière.

« — Je ne pourrais, lui répondis-je, m'empêcher d'être de mon opinion, quand la terre et les étoiles seraient d'une opinion toute contraire. »

« Et, comme il s'apprêtait à m'attaquer par le raisonnement, je lui fis un grand salut et je sortis de son cabinet.

« J'étais enchanté de moi-même.

« A partir de ce moment, mon *Sardanapale* me parut une œuvre supérieure, plus remarquable que je ne l'avais pensé. »

Voilà de l'orgueil qui ne se cache pas, à la bonne heure!

On retrouve dans ces dernières lignes Eugène Delacroix tout entier. La contradiction ne parvient jamais à lui faire opérer un mouvement rétrograde, et l'entêtement chez lui atteint des proportions héroïques. Son génie indomptable a pris pour devise :

Etiam si omnes, ego non.

Une rupture complète avec les Mécènes officiels fut le résultat de cette intrépidité farouche. Les États seuls, à l'époque présente, sont assez riches pour rémunérer

les talents de premier ordre, et deviennent les dispensateurs suprêmes des grands travaux.

Eugène Delacroix dut se résigner, jusqu'à la Révolution de juillet, à travailler uniquement pour la gloire.

Cette conduite est honorable et témoigne de l'élévation de son caractère.

L'artiste, se croyant dans le vrai, ne transigea sous aucun prétexte. Dix mille livres de rente, composant sa fortune patrimoniale, lui permirent d'attendre des jours meilleurs. Il n'abandonna point la grande peinture[1], et vécut avec une stricte économie.

[1] On reporte à cette époque la publication de deux séries lithographiques, la première reprodui-

Rien n'est coûteux comme les beaux-arts.

Avec six francs par an de papier, de plumes et d'encre, le poëte, le romancier, l'historien, peuvent écrire des chefs-d'œuvre; mais les frais du peintre et du sculpteur sont immenses.

La chute de la branche aînée mit un terme à la proscription d'Eugène Delacroix.

Nous le voyons reparaître au Salon de 1831 avec six tableaux, dont l'un, repré-

sant, ou plutôt traduisant librement une collection de médailles, de pierres gravées et de bas-reliefs antiques appartenant à M. le duc de Blacas; la seconde, composée de dessins sur *Faust*. Bien qu'on attribue à Gœthe (mais que n'attribue-t-on pas à Gœthe?) un mot très-flatteur sur cette œuvre, elle nous semble médiocre, et Delacroix est aussi loin de la vérité que Lagrénée ou Vincent dans leurs académies.

sentant deux tigres de grandeur naturelle, n'est certes point au-dessous des chasses de Rubens.

Sa fameuse *Liberté sur la barricade*, exposée de nouveau à l'allée des Veuves, ne nous a pas produit l'effet que nous en attendions. C'est franc de dessin, mais d'une couleur grise et froide.

Le soleil de Juillet n'a prêté à l'artiste aucun de ses rayons.

D'ailleurs, cette femme aux seins nus, à côté d'un combattant en redingote, offre une poésie de circonstance aujourd'hui très-douteuse.

Un autre tableau de la même année représente le cardinal de Richelieu disant la messe dans sa chapelle du Palais-Royal.

Cette toile a été brûlée dans les regrettables scènes de dévastation qui déshonorent le souvenir du 24 février 1848. On reprochait à l'auteur de n'avoir pas bien senti la grande figure du cardinal-ministre, et ce reproche était juste.

Eugène Delacroix compose beaucoup trop vite, le plus souvent sans attendre l'inspiration.

— Pourquoi cette ardeur fébrile au travail? lui répètent chaque jour les personnes qui s'intéressent à sa gloire; à quoi bon produire sans cesse et sans relâche?

— Notre œuvre est exposée à tant de risques, répond le peintre, qu'il faut la multiplier le plus possible, afin de diminuer les chances de l'oubli.

Rien ne serait plus logique, si l'on produisait toujours des merveilles.

Après l'exposition de 1831, Eugène Delacroix partit pour le Maroc. C'est le seul voyage important qu'il ait fait dans le cours de sa carrière artistique. Il n'a jamais voulu voir l'Italie, afin de ne rien perdre de son originalité, dit-il encore.

Autre paradoxe !

Nos plus grands peintres n'ont rien perdu de leur cachet spécial pour s'être formés à l'école de Raphaël et de Michel-Ange.

Delacroix fut attaché à la légation que le roi Louis-Philippe envoyait au sultan Abd-er-Rhaman. L'influence de son ami Thiers lui obtint cette faveur.

Il garde un souvenir enthousiaste de sa visite aux contrées africaines.

« Ces longues courses à cheval, dit-il, ces rivières passées à la nage, car il n'y a ni ponts ni bateaux pour ne pas favoriser l'évasion des voleurs, toutes ces émotions de la vie d'aventures me remuaient profondément. Les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire. C'est en eux que j'ai vraiment retrouvé la beauté antique.

« Je faisais mes croquis au vol et avec beaucoup de difficultés, à cause de l'opinion des musulmans sur les images ; j'arrivai néanmoins à faire poser de temps à autre hommes et femmes pour quelques

pièces de monnaie. Le modèle avait ordinairement une rare intelligence de mes moindres intentions ; mais, le croquis fait, il le prenait, le tournait et le retournait en tous sens, avec la curiosité du singe qui cherche à lire un papier, et le remettait en place, riant de pitié pour moi, qui pouvais ainsi m'attacher à une occupation si puérile.

« Autre plaisir que j'avais encore : l'étude des chevaux arabes.

« Ils ont sous le ciel natal un caractère particulier de fierté, d'énergie, qu'ils perdent en changeant de climat ; il leur arrive assez souvent de se débarrasser violemment de leur cavalier, afin de se livrer entre eux de sanglantes batailles

qui durent des heures entières. Ils se prennent à belles dents comme des tigres, et rien ne peut les séparer. Les souffles rauques et enflammés qui sortent de leurs naseaux écarlates, comme la respiration des locomotives, leurs crins épars ou empâtés de sang, leurs jalousies féroces, leurs rancunes mortelles, tout en eux, attitude et caractère, s'élève jusqu'à la poésie. »

Par cette citation et par celles que nous avons déjà faites, on peut voir qu'Eugène Delacroix n'est pas seulement un grand maître dans son art.

Il a, comme dit Alfred de Musset, un joli brin de plume à son pinceau.

Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'ont pas oublié ses remarqua-

bles études sur Poussin et sur Michel-Ange.

Son style abonde en périodes. Il arrive souvent à produire de beaux effets ; mais il vise trop à être académique et pèche par la diffusion.

La *Revue des Deux Mondes* n'est pas le seul recueil littéraire qu'Eugène Delacroix ait honoré de ses articles ; il en a donné quelques-uns au *Plutarque français.*

Mais laissons l'écrivain pour revenir au peintre.

En 1833, M. Delacroix n'expose que des portraits et deux aquarelles faites au Maroc. L'année suivante, il envoie au Salon des œuvres plus importantes, la *Ba-*

taille de Nancy, — les *Femmes d'Alger*, — le *Portrait en pied de Rabelais*, etc. En 1835, il nous donne le *Christ en croix* et le *Prisonnier de Chillon*.

Cette dernière toile a plus de réputation que de valeur réelle. Est-ce de l'histoire peinte ? est-ce du drame? Le pinceau de l'artiste a-t-il interprété dignement la poésie large, émouvante, accentuée, de l'auteur du *Pèlerinage de Child-Harold?* Non. C'est une scène presque triviale, où l'inspiration lui fait complétement défaut. Les traits du prisonnier sont ignobles ; son œil est éraillé ; la serpillière qui entoure ses flancs et ses jambes ressemble au tablier d'un maçon.

Le *Christ en croix* est meilleur. Cepen-

dant le visage de l'Homme-Dieu est loin d'offrir cette résignation sublime dans la mort qu'a toujours su lui donner la peinture italienne. Il y a ici un patient, une douleur physique très-profonde; mais la sanctification de cette douleur, mais l'héroïsme du sacrifice, mais l'expression de la bonté céleste perçant sous l'angoisse suprême, rien de tout cela ne nous apparaît sur la toile de M. Delacroix.

Il sollicita, vers cette époque, la commande de quelques tableaux pour le Musée de Versailles. On lui donna, comme à tout le monde, trois cadres à remplir[1].

Mais, en 1837, M. Thiers lui obtint la

[1] La *Bataille de Taillebourg* est le meilleur de ces tableaux, et le plus connu.

décoration du salon du Roi à la Chambre des députés.

Louis-Philippe se fit bien un peu tirer l'oreille avant d'accéder au désir du ministre. Il ne comprenait rien à cette peinture, pleine de hardiesse et bouillante de fièvre, qui dédaigna toujours de se faire comprendre du vulgaire. Pour la centième fois il répéta son mot connu :

« — Vraiment, j'aime mieux Abel de Pujol. Il compose bien, et il n'est pas cher. »

Les peintures de l'ancien salon du Roi sont du genre allégorique.

Elles couvrent les quatre murs et le plafond, déroulant toute la vaste épopée

des choses humaines, guerre, agriculture, industrie, justice. Leur succès fut grand et légitime. Eugène Delacroix y a modéré sa fougue; son coloris y atteint une finesse qu'on ne retrouve pas dans ses autres compositions.

Deux ans plus tard, M. de Lamartine, se trouvant avec l'artiste dans un cercle du faubourg Saint-Germain, lui adressa quelques mots de félicitation *bien sentis* sur ces belles peintures monumentales qu'il avait l'occasion de voir tous les jours.

Notre peintre s'incline, enchanté d'abord des éloges du grand poëte, et l'auteur des ***Méditations*** poursuit ses compliments mélodieux.

Tout à coup le visage olivâtre d'Eugène

passe au rouge foncé. Sa lèvre se contracte par un amer sourire.

— Je suis très-sensible, monsieur, répond-il, à ce que vous dites d'obligeant pour moi; mais ne confondez-vous pas mon œuvre avec celle qui décore la *salle des Conférences?* Elle est de mon confrère M. Heim, membre de l'Institut.

L'histoire ne dit pas comment Lamartine se tira de cette situation critique.

Au nombre des amitiés illustres dont s'honore Eugène Delacroix, il faut compter celle de madame George Sand. Leur liaison remonte aux débuts de l'auteur d'*Indiana*. C'est lui qui a fait d'elle ce magnifique portrait devenu populaire, gravé, lithographié, modelé de cent fa-

çons, et vendu à des milliers d'épreuves.

Madame Sand y est représentée sous le costume masculin, presque de profil, avec une cravate négligemment nouée autour du cou.

Son admiration pour le talent de M. Delacroix est extrême. Elle lui a consacré dans ses *Mémoires* des pages enthousiastes.

Tout en n'aimant pas les femmes, au sens propre qu'on attache à ce mot, l'éminent artiste a toujours recherché la société des bas-bleus que l'esprit et le talent distinguent.

Une autre de ses amies est la belle et spirituelle madame Louise Colet.

De 1838 à 1853, Eugène Delacroix, porté aux nues par certains critiques[1], obstinément nié par d'autres[2], ayant, année commune, au Salon, dix toiles refusées pour une admise, continua cette vie de travail infatigable et de lutte intrépide à laquelle toute autre organisation que la sienne eût infailliblement succombé.

Sa petite fortune est la sauvegarde de son indépendance. Il l'emploie au service exclusif de sa noble passion pour l'art.

[1] Le républicain Thoré lui prodigua l'encens le plus pur. Tous les ans, au 1er janvier, M. Delacroix lui envoyait un tableau, pour reconnaître les bons offices de sa plume.

[2] Surtout par le terrible Delescluze, qui écrivait effrontément : « Ce gaillard-là peint si bien les animaux : pourquoi ne fait-il pas le même honneur à la figure humaine ? »

Au lieu de s'enrichir, il s'appauvrit chaque jour.

Un de ses confrères, qui ne le jalouse pas et qui lui rend justice, nous disait :

— Savez-vous pourquoi Delacroix tient si fort à faire partie de l'académie des Beaux-Arts? En voici la raison : ses yeux deviennent très-faibles; il redoute pour sa vieillesse le plus grand malheur qui puisse arriver à un peintre, la perte de la vue, et le traitement de quinze cents francs attaché au titre de membre de l'Institut le rassurerait sur l'avenir.

Outre les tableaux que nous avons cités, M. Delacroix exposa successivement à l'appréciation du public la *Médée furieuse*,

peinture violente et pleine de génie, — les *Convulsionnaires de Tanger*, qu'il faut voir à très-longue distance pour y démêler quelque chose, — *Hamlet et les fossoyeurs*, belle composition dont on peut critiquer la touche un peu lourde, — la *Justice de Trajan*, — la *Prise de Constantinople par les croisés*, — *Une Noce juive dans le Maroc*, — la *Magdeleine dans le désert*, — la *Sibylle*, — les *Adieux de Roméo et de Juliette*, — les *Dernières Paroles de Marc-Aurèle*, — le *Christ au tombeau*, — la *Mort de Valentin*, — le *Giaour*, etc.

Tous ces tableaux ont reparu à l'Exposition universelle.

Beaucoup d'autres peuvent être cités

dans l'œuvre immense du peintre. Mentionnons seulement le *Caïd marocain*, — la *Dernière Scène de Don Juan*, — *Cléopâtre*, — *Muiay Abd-er-Rhaman, entouré de sa garde*, — *Rebecca, enlevée par les ordres du templier Boisguilbert*, — *Marguerite à l'église*, — la *Descente de croix*, propriété de l'église Saint-Louis, au Marais, — le *Tasse en prison*, — l'*Éducation de la Vierge*, — le *Roi Jean à la bataille de Poitiers*, — les *Deux Foscari*, — la *Chasse aux Lions*, — *Boissy d'Anglas*, épisode effrayant de 93, rendu avec une sublime expression d'horreur, — *Lady Macbeth*, — le *Bon Samaritain*, — la *Résurrection de Lazare*, — *Othello et Desdemona*, — le *Martyre de saint Étienne*, — le *Lion dévorant une*

chèvre, — la *Famille arabe* et les *Pèlerins d'Emmaüs*[1].

Chargé de la décoration de la bibliothèque du Luxembourg, en 1845, et de celle de la bibliothèque des Députés, en 1847, Eugène Delacroix peignit au Louvre, deux ans plus tard, le plafond de la galerie d'Apollon, et enfin, en 1853, le salon de la Paix, à l'Hôtel de Ville.

Depuis lors, il exécute, à l'église Saint-Sulpice, les travaux de la Chapelle de la Vierge.

La commission municipale de Paris le compte au nombre de ses membres les

[1] Nous ne parlons pas d'une foule de portraits, dont les principaux sont ceux de MM. de Mornay et Démidoff.

plus dévoués et les plus actifs. Aussi le cicerone qui montre aux étrangers le plafond du salon de la Paix ne manque pas d'ajouter, avec emphase, comme péroraison à son thème élogieux :

« — Ces peintures sont de M. Eugène Delacroix, membre de la commission municipale ! »

Au physique, l'illustre peintre est un homme de petite taille, robuste et plein de verdeur.

Malgré ses cinquante-huit ans, il n'a pas un cheveu gris.

Le développement du bas de son visage indique une grande audace, une inflexible ténacité. Son œil petit et clignotant lance de vifs éclairs ; on voit s'y

refléter l'esprit, l'intelligence, la finesse, la verve.

Tout, dans sa personne, dénote une hauteur dédaigneuse, à demi voilée par des manières parfaites et par une bienséance exquise.

Delacroix hante les sociétés d'élite.

Il ne se lie avec aucun de ses confrères, que, du reste, il dépasse de cent coudées par la profondeur de ses connaissances. On retrouve en lui la forte organisation du Poussin.

Jamais il n'a voulu s'engager dans les nœuds de l'hymen.

Rien n'égale son horreur pour le ménage et pour la turbulence des enfants.

Travailleur frénétique, il ferme sa porte à tout le monde. Il est aussi impossible de pénétrer dans son atelier que dans un cloître de Carmélites.

On ne lui connaît point d'élèves.

Sa gouvernante est obligée de l'arracher à ses pinceaux pour lui faire prendre, deux fois par jour, un peu de nourriture.

Esprit railleur, mordant, sans pitié pour les sots, il les déconcerte par son regard magnétique et les persifle avec un aplomb vainqueur, témoin ce financier d'Allemagne, en passage à Paris, et qui voulait avoir son portrait de la main du grand peintre.

— Combien me prendrez-vous? dit à Delacroix ce Turcaret d'outre-Rhin.

— Dix mille francs, répond l'artiste.

— Ah! *der Teufel*, quelle somme! J'en donne cinq mille, et c'est bien suffisant pour tirer mes traits.

— Y songez-vous? dit le peintre : j'aurais à peine de quoi vous tirer les oreilles!

FIN.

POST-SCRIPTUM

18 mai 1856.

Aujourd'hui même, dans le journal le *Siècle*, six mois après la publication de sa biographie, M. Alphonse Karr nous consacre deux colonnes, où il s'applique agréablement à nous tourner en ridicule. On sait que M. Karr est passé maître dans la moquerie et dans la charge. Nous lui ferons l'honneur d'une prochaine réponse.

Mon cher Musset,

avez vous encore la possi-
-bilité de me faire recom-
-mander à Paër pour l'élection
prochaine à l'institut. Si cela
ne vous engage pas trop, ni ne
vous dérange, je vous deman-
-derai le même service que
l'année dernière : mais surtout
ne vous gênez pas, si vos rapports
ne sont plus les mêmes

au plaisir de vous voir

Mille amitiés bien sincères

Eug Delacroix

Le 27.

PIERRE LEROUX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





PIERRE LEROUX

Publié par G. HAVARD

Imp. de Mangeon 67 r. St. Jacq. Paris

LES CONTEMPORAINS

PIERRE LEROUX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

PIERRE LEROUX

En examinant le portrait du personnage que nous allons peindre, chers lecteurs, ne vous sentez-vous point émus ?

Quelle tête admirable de bonhomie! quel regard plein de sérénité candide!

Le calendrier démocratique et social ne compte pas les saints en grand nombre.

Pierre Leroux est le seul peut-être qui soit véritablement digne de l'auréole.

O grand apôtre du socialisme, nous nous inclinons devant ta face honnête!

A coup sûr, tes doctrines sont absurdes ; mais ton âme est loyale, mais ton cœur est généreux et plein de sentiments tendres. Dans tes œuvres illogiques règne la bonne foi la plus entière.

« Solon, dis-tu, voulait que, lors des discordes civiles, chaque citoyen se prononçât ouvertement pour un parti. »

Et tu ajoutes :

« S'il faut suivre la loi de Solon dans la discorde actuelle du genre humain, j'écris pour les esclaves contre les maîtres, pour les faibles contre les forts, pour

les pauvres contre les riches, pour tout ce qui souffre sur la terre contre tout ce qui, profitant de l'inégalité présente, abuse des dons du Créateur[1]. »

Excellent homme! digne et compatissante nature!

L'essai d'application de tes doctrines a failli jeter la société dans un gouffre, et tu serais resté, les mains jointes, au bord de l'abîme, à déplorer tardivement ton erreur.

Depuis Solon, le Christ est venu, mon pauvre philosophe. Il faut tâcher quelquefois de s'en souvenir.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit vingt fois ailleurs.

[1] *De l'Égalité*, page 10 de la préface.

Ton histoire est une nouvelle preuve que les plus nobles intelligences s'égarent, dès qu'elles repoussent le flambeau céleste pour tourner exclusivement leurs yeux vers ce globe de boue, et y chercher le diamant introuvable qu'on appelle bonheur.

Le père de la *triade* est né à Paris, en 1797, sur le quai des Grands-Augustins, dans la maison actuellement occupée par le libraire Didier.

Ses parents, pauvres et laborieux villageois, originaires des environs de Paris, eurent trois autres enfants dont nous aurons à parler dans le cours de ce volume.

Renonçant, après la naissance de leur fils aîné, au séjour de la capitale, nous les voyons s'établir au village des Mureaux,

où ils possèdent une maisonnette et quelques arpents de sol cultivable.

Pierre, jusqu'à l'âge de huit ans, gambade sur la verte pelouse des prairies et à l'ombre des bois.

On ne songe même pas à lui apprendre ses lettres, quand un voisin de son père s'amuse à lui lire, un soir d'automne, au coin de l'âtre, les *Aventures des quatre fils Aymon*.

L'enfant, émerveillé de ce roman de chevalerie, en demande avec instance une seconde lecture.

— Apprends ta croix de par Dieu, mon petit homme, répond le voisin; quand tu sauras lire, je te prêterai le volume, et tu le recommenceras dix fois, si bon te semble.

Excité par cette agréable perspective, Pierre étudie l'alphabet, et lit couramment en moins de huit jours.

On crie au miracle.

Un ami de la maison, personnage fort instruit, se charge de diriger notre héros dans ses premières études. L'admirateur des quatre fils Aymon fait des progrès merveilleux.

Ses parents, décidés à tous les sacrifices pour achever son éducation, reviennent à Paris et l'envoient au collége Charlemagne.

A cette époque, les troubles révolutionnaires avaient éteint le principe religieux dans bien des cœurs. La famille du jeune élève n'était point chrétienne.

Pierre, à l'âge de douze ans, tranchait déjà de l'esprit fort et se permettait de condamner les points les plus sérieux du dogme évangélique.

On l'emmène un dimanche à l'église Saint-Louis, au Marais, où il entend un prédicateur parler de l'enfer.

La peinture des supplices éternels le révolte. Il se lève, tout courroucé, au milieu du sermon, et quitte le temple en criant :

— Ce n'est pas vrai ! non, ce n'est pas vrai !

Peu de jours après, il tombe malade. Dans son délire, il éclate en diatribes furibondes contre la damnation et contre ceux qui la prêchent.

Guéri d'une fièvre maligne, Pierre retourne à Charlemagne. Il obtient, au bout de l'année scolaire, un prix au grand concours.

Ses frères sont nés.

Les ressources de la maison s'épuisent; il n'y a plus possibilité de payer pension au collége : la ville de Paris accorde au jeune élève une bourse complète au lycée de Rennes. Pierre va terminer ses études dans la vieille capitale de l'Armorique.

Studieux et docile, notre héros gagne l'affection de ses maîtres.

En même temps ses condisciples l'idolâtrent pour sa bonté de caractère et son obligeance.

Doué d'une magnifique facilité de travail, il a toujours terminé ses devoirs bien avant les autres, et consacre le temps qui lui reste à venir en aide aux élèves paresseux ou faibles.

Pendant les récréations, on se groupe autour de lui pour entendre des résumés d'histoire ou de petits discours philosophiques, dans lesquels il donne déjà la preuve d'une originalité d'esprit fort suspecte de paradoxe.

On le considère comme l'oracle du lycée.

Quelques-uns des grands externes, ayant en leur possession les œuvres matérialistes du dix-huitième siècle, puisent dans cette lecture des principes odieux,

qu'ils ne se décident toutefois à professer ouvertement qu'après avoir consulté Pierre Leroux.

Celui-ci, lisant à son tour le *Système de la nature* et le *Bon Sens du curé Meslier*, se déclare pour la doctrine de l'athéisme et encourage ses camarades à la suivre.

Plus tard, il renia ce système désespérant.

Il daigna, comme M. de Robespierre, proclamer l'existence de l'Être suprême dans un livre qui a pour titre : *De Dieu, ou de la Vie universelle.*

Véritablement, c'est une concession dont la Divinité doit être fort reconnaissante à ces messieurs.

Le professeur de logique de Pierre Leroux agitant, par intervalles, certaines questions philosophico-religieuses, notre héros l'embarrassait par des objections aussi étranges qu'inattendues.

— Certes, dit un jour le maître à l'élève, le christianisme aura maille à partir avec vous, jeune homme. Vous lui ferez beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

Après s'être destiné quelque temps à la carrière de l'instruction, Pierre Leroux y renonça et concourut pour entrer à l'école Polytechnique.

Ses examens furent heureux. On le reçut un des premiers.

Mais, son père étant mort, sur les entrefaites, et sa mère restant veuve avec

quatre enfants, il ne put songer à profiter de son admission [1]. Chef de la famille et comprenant ses devoirs, il s'empressa de chercher une place qui pût l'aider à nourrir les siens.

Or une place est difficile à trouver, surtout quand on la cherche.

La pauvreté de sa mère devenait extrême, et ses frères étaient beaucoup trop jeunes encore pour gagner leur vie par le travail.

Enfin notre héros obtient un emploi de commis chez un agent de change. Il tou-

[1] Pourtant il n'abandonna pas tout à fait ses études. Il cultiva les sciences philosophiques, lut les écrits des stoïciens et se lia d'amitié avec Geoffroy Saint-Hilaire, dont il suivait les cours au Jardin des Plantes.

che dix-huit cents francs d'honoraires. On fait l'éloge de son aptitude ; mais le spectacle de l'agio lui soulève le cœur.

Son patron le voit partir.

De tous côtés on lui offre des places analogues à celle qu'il abandonne, et avec plus d'avantages comme finances ; il les repousse, déclarant qu'il veut être ouvrier, puisqu'il ne trouve à exercer aucune carrière à la fois libérale et honnête.

Ceci nous semble une assez curieuse assertion.

Bien évidemment notre héros tenait à mettre, dès cette époque, la société dans ses torts.

Prenez-les tous l'un après l'autre ; étu-

diez leurs débuts; sondez le caractère des personnages les plus honorables de la bande, le caractère de Proudhon, de Raspail et celui de l'homme auquel nous consacrons ce volume : ils tournent contre la société les armes qu'ils en ont reçues, et la rendent responsable de ses bienfaits.

Il est certain qu'avant la Révolution de 93 et l'émancipation des classes inférieures Proudhon serait resté tonnelier, Raspail aubergiste, et Pierre Leroux cultivateur.

Pour eux, les portes de l'intelligence se sont ouvertes. L'éducation leur a tendu sa mamelle féconde.

Que demandaient-ils de plus?

Une fortune acquise à l'instant même, sans travail et sans effort.

Oh! ne le niez point: tout le secret de votre conduite est là. Vous sentant des ailes, vous avez voulu gagner au plus vite les hautes régions.

Les obstacles vous ont irrités.

Trop nobles de cœur et trop probes pour demander le succès au vice et à l'intrigue, vous n'avez pas eu le bon esprit de le demander à la patience et au courage. Vous avez répudié le christianisme et ses maximes pour accepter un autre évangile, indigne de vous, celui qui prêche exclusivement les jouissances matérielles, et qui donne carrière aux instincts du ventre.

Il y a des riches et des pauvres... Voyez l'infamie! En avant le socialisme! aux armes!

Et voilà l'énigme expliquée.

La France s'est vue à deux doigts de sa perte, parce que MM. Leroux, Proudhon, Raspail et consorts, émancipés par nos institutions libres, et n'ayant pas la foi religieuse, unique sauvegarde des réformes et du progrès, ont donné pour base à leur apostolat de mensonge l'aigreur et les passions avides.

Ainsi notre héros, comme nous le disions tout à l'heure, tenait à mettre la société dans ses torts.

Nous le voyons entrer chez un entrepreneur en bâtiments, où il s'engage pour servir les maçons, jouant un rôle à peu

près analogue à celui que joua plus tard ce professeur de l'Université qui se prit à décrotter des bottes sur le pont Neuf, à la plus grande humiliation du ministre Guizot.

Un maître imprimeur, cousin de Pierre Leroux, M. Erhan, lui fait abandonner la maçonnerie et lui donne un emploi dans ses ateliers.

Il gagne alors de quoi soutenir honorablement sa famille.

Ses jeunes frères, Achille, Jules et Charles Leroux, dirigés par lui, deviennent typographes.

Achille, cinq ans après, abandonna l'imprimerie pour se livrer à l'agriculture. Longtemps il s'occupa de culti-

ver des champignons dans les carrières voisines de Paris. Tous les matins, il venait vendre lui-même ses produits à la Halle. Sur la fin du règne de Louis-Philippe, il obtint des concessions de terrain en Algérie. Probablement il y prêcha trop haut les doctrines socialistes, car, après décembre, il fut enlevé par l'autorité militaire et transporté six mois à Lambessa.

Jules, compositeur comme son frère aîné, s'occupa beaucoup de politique et un peu de littérature. On a de lui quelques opuscules, dont voici les titres : — *De la nécessité de fonder une association pour rendre les ouvriers propriétaires de leurs instruments de travail* (1833); — le *Prolétaire et le Bourgeois* (1840); — *Thomas le Rageur*, comédie-vaude-

ville (1842); — *Qu'est-ce que la République?* (1848). Il a écrit, en outre, beaucoup d'articles dans le *Globe* et dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Une brochure révolutionnaire, adressée aux électeurs de la Creuse, est cause de son exil.

Charles se fit imprimeur, c'est-à-dire ouvrier pressier. Il est aujourd'hui à Jersey avec Pierre et Jules.

Nous revenons au héros de cette histoire.

En 1816, Pierre Leroux entre à l'imprimerie Panckoucke en qualité de prote. On le charge exclusivement de la correction des ouvrages classiques.

L'année suivante, il perd sa mère.

Ses idées philosophiques prenaient déjà depuis longtemps l'extension d'un sys-

tème. Il faisait partout de la propagande, à l'atelier, aux champs, à la ville. L'œuf du socialisme était pondu par notre homme; il ne s'agissait que de le couver et de le faire éclore.

Comme la plupart des libéraux sous la Restauration, Pierre Leroux était nuancé de bonapartisme.

Il épousa, vers 1821, une simple ouvrière qui lui donna cinq enfants. Cette première femme est morte, et l'apôtre a convolé, depuis, à un second mariage.

Le besoin de philosopher n'est pas la passion exclusive de Pierre Leroux. Il a dans sa nature le génie des combinaisons mécaniques et celui des entreprises industrielles.

Voulant simplifier le travail des compositeurs d'imprimerie, il inventa pour eux le pianotype, machine ainsi appelée parce qu'elle possède comme le piano un clavier, sur lequel il suffit de poser le doigt pour faire arriver tour à tour chaque lettre à sa place dans un instrument où elles s'alignent.

Très-habile à façonner le bois et les métaux, notre philosophe commence, avec l'aide de ses frères, la construction de cette machine.

Mais il est obligé de renoncer à son projet, faute d'argent [1].

[1] Vingt ans plus tard, des capitalistes lui vinrent en aide, et le pianotype fonctionna, mais sans donner de résultats satisfaisants. D'autres, après Pierre Leroux,

Alors il s'ingénie à trouver pour la fonte des caractères un procédé aussi expéditif que celui dont il vient de faire la découverte pour accélérer le travail de la composition.

Jusque-là, on n'avait obtenu que cent cinquante lettres au moyen du procédé polyamatype. Grâce à une combinaison nouvelle, Pierre Leroux arrrive à un chiffre quatre fois plus considérable.

Il intéresse à son invention le duc de Luynes, le seul homme du siècle qui sache encore agir en grand seigneur.

Le duc lui donne quarante mille francs

ne furent pas plus heureux. L'imprimerie de Paul Dupont fit l'essai d'une de ces machines, et dut renoncer à s'en servir.

pour procéder à des expériences décisives. Mais, soit que la somme ne fût pas suffisante, soit que l'inventeur eût mal jeté ses plans, la fonte de caractères ne réussit pas, et tout fut perdu.

Même dans ses projets les mieux combinés, Pierre Leroux a été constamment malheureux.

Cette chance funeste l'a suivi partout.

Ses tentatives comme écrivain n'ont pas été plus fécondes que ses tentatives industrielles.

Admirés de quelques lecteurs d'élite, ses livres ne sont jamais devenus populaires. Il est resté pauvre après comme avant leur publication.

Dégoûté de l'industrialisme, il songe à créer un journal.

Sachant que l'imprimerie Cellot, dans laquelle il exerce les fonctions de prote, est à vendre, il la fait acheter par un de ses anciens camarades de collége, M. de Lachevardière.

Tous les deux s'adjoignent un troisième condisciple de Charlemagne, M. Dubois (de la Loire-Inférieure). Lachevardière avance des fonds, et le premier numéro du *Globe* s'imprime.

Arrivent aussitôt, comme rédacteurs, Guizot, Villemain, Rémusat et Cousin.

Cette phalange doctrinaire se grossit de Léon de Malleville, de Duvergier de Hauranne et de Duchâtel.

Notre héros, qui avait l'intention de donner au *Globe* une tendance républicaine, est débordé de prime abord. En vain il glisse çà et là des articles sur la liberté d'association, sur la philosophie du droit, sur l'état de l'industrie et sur les systèmes financiers, la nuance doctrinaire triomphe et le socialisme est battu.

« Pierre Leroux, a dit quelque part M. de Rémusat, peut traiter, comme Leibnitz, toutes sortes de sujets. »

Voilà, certes, un bel éloge, et qui rappelle agréablement le *De omni re scibili et de quibusdam aliis*. Mais le tort de Pierre Leroux a été peut-être d'embrasser trop de matières et d'entamer trop de discussions sans jamais conclure. Il donne

ainsi une marge énorme aux fauteurs de trouble, qui le tiennent en laisse avec ses doctrines indécises, et parviennent à le conduire où il n'aurait jamais été de lui-même.

Quelques articles fort remarquables sur Napoléon, publiés dans le *Globe*, excitèrent la curiosité du prince de Talleyrand.

— Quel est l'auteur de ces articles? demanda le vieux diplomate.

On lui cita Pierre Leroux.

— Allez prier cet écrivain de passer à mon hôtel, dit le prince. Je désire le voir et le connaître.

Mais le rigide philosophe s'imagina qu'on voulait le corrompre, ce qui, du reste, n'était pas impossible. Il refusa de

se présenter chez l'ancien ministre, et témoigna hautement son aversion pour celui qu'il appelait le fourbe par excellence et le traître à toutes les causes.

Talleyrand ne se découragea point; il vint lui même rendre visite à l'auteur des articles.

Celui-ci fut inflexible et ferma sa porte.

Il est certain qu'un homme agissant de cette manière est un honnête homme, quels que soient, d'ailleurs, ses torts en logique.

Lors de la création du *Globe*, il ne s'était attribué, comme prote, que de modestes appointements, et le succès du journal fut loin de l'enrichir. Son but, avant de s'occuper de sa fortune, était de livrer bataille aux hommes de la doc-

trine et de semer des entraves sur le chemin de leur ambition.

— Quand viendra notre ministère, monsieur Leroux? dit un soir Guizot, lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Dites votre ministère, répondit le prote. Je ne serai jamais ministre; mais les personnages de votre trempe, monsieur, le deviennent toujours.

Guizot reçut le coup de boutoir et ne trouva rien à riposter.

Le 25 juillet 1830 arrive.

C'était le jour de la publication des ordonnances.

Pierre Leroux résiste aux conseils de l'homme de Gand, de Cousin, de Villemain et de toute la phalange doctrinaire.

Il brave les menaces ministérielles, fait paraître le *Globe*, et se rend, le 26, avec la députation de la presse, chez le grand patriote Dupin.

Fort mécontent du peuple et des journaux, ce dernier déclare qu'on ne doit point espérer son concours.

— Messieurs, dit-il, les ordonnances sont parfaitement valides... J'ai bien l'honneur de vous saluer!

Pierre Leroux signe, le 27, la protestation forgée dans les bureaux du *National*. Il l'imprime à la première colonne du *Globe*, et, le 28, un mandat d'arrêt est lancé contre lui.

Regardant comme une lâche action de

se cacher ou de fuir, il arrive comme d'habitude à l'imprimerie du journal.

Tout à coup des agents s'y précipitent.

On veut s'emparer de sa personne; mais les compositeurs rossent la police, la jettent dans la rue, prennent ensuite les armes et vont faire le coup de feu.

Leroux est à leur tête.

Après la victoire, il se rend à l'Hôtel de Ville en toute hâte, afin d'obtenir de la Fayette qu'il proclame la République. Le vieux général hésite, ou plutôt semble hésiter, car l'escamotage au profit de l'orléanisme était déjà convenu.

Messire Odilon Barrot survient.

La Fayette cause avec lui, sort au bout

de quelques minutes, comme pour le reconduire, et notre héros attend vainement trois grandes heures le retour de ses espérances républicaines.

Elles étaient au Palais-Royal, en train de se marier à Louis-Philippe, avec lequel les malheureuses devaient faire si triste ménage.

Le lendemain, M. de Rémusat dit à Pierre Leroux :

— Vous avez été parfaitement joué, mon cher. Ceci se tramait de longue date. Et puis, entre nous, votre République est une franche utopie!

Tous les rédacteurs du *Globe* devinrent ministres, députés, ambassadeurs, préfets ou conseillers d'État.

Pierre Leroux adressa des félicitations ironiques à cette nichée de fonctionnaires, et conclut alliance avec les saint-simoniens, dont la religion bizarre lui semblait sympathique aux intérêts de l'humanité souffrante.

Saint-Simon, jadis, lui avait expliqué sa doctrine.

Il s'arrangea pour que le *Globe* fût vendu aux disciples de ce grand réformateur, et le voilà bel et bien affilié à la secte.

On l'envoie en Belgique avec trois ou quatre membres de la nouvelle Église, afin d'y exercer la prédication. Chemin faisant, un des apôtres révèle à notre candide

humanitaire quelques points secrets du dogme.

Pierre Leroux, indigné, quitte la bande, regagne Paris, et somme Bazard et Enfantin de lui donner des explications.

Ces messieurs désavouent les propos du frère indiscret.

Notre apôtre se rassure. Il s'abandonne pleinement à la fièvre de la propagande, prêche matin et soir, nuit et jour, le long des rues, au milieu des promenades, dans les cafés, dans les salons, dans les mansardes, partout.

Deux fois la semaine, assisté de son frère Jules, il appelle le public à de solennelles conférences, ouvertes place Sorbonne.

Bref, il part, en compagnie de Jean Reynaud, pour catéchiser les régions méridionales.

Tour à tour Lyon et Grenoble reçoivent le pain de la doctrine. Mais, sur les entrefaites, on apprend que les turpitudes et les abominations, niées d'abord par les apôtres en chef, viennent d'obtenir une sanction formelle et se prêchent ouvertement à Paris.

Leroux et Jean Reynaud se décident à une rupture éclatante.

« Vous êtes encore trop imbus des préjugés du christianisme, leur écrit le père Enfantin, pour comprendre le saint-simonisme et pour vivre dans sa communion. »

Ces paroles sentencieuses du grand prêtre de la doctrine furent impuissantes sur l'esprit chaste de notre héros.

Dans presque tous ses ouvrages, il s'est élevé, depuis, fort énergiquement contre les impuretés saint-simoniennes et fouriéristes.

On l'a vu se constituer l'inexorable adversaire du monstrueux système de promiscuité féminine adopté par ces deux sectes. Comme Proudhon, jamais il n'a compromis les bonnes mœurs dans le naufrage de sa logique.

Après sa rupture avec Enfantin, nous le voyons reprendre la plume.

Il travaille à la *Revue des Deux Mondes*, qui s'était faite, en 1830, sinon démocra-

tique, du moins excessivement libérale.

Un jour il apporte à Buloz un article sur Dieu.

— Eh! miséricorde! que voulez-vous que j'en fasse? dit l'entrepreneur littéraire. Dieu! ça n'a point d'actualité, mon cher monsieur Leroux. Trouvez autre chose.

La *Revue des Deux Mondes* cesse tout à coup d'être libérale. Elle se déclare la très-humble servante de la monarchie de Juillet.

Pierre Leroux, au premier signe de revirement, retire ses articles des mains de Buloz, les offre à M. Carnot [1], acquéreur

[1] Le même qui, nommé ministre sous la République, se vit si complétement écrasé par le souvenir de son père.

de la *Revue encyclopédique*, et collabore très-activement à cette publication.

Il y amène, comme rédacteur, son ami Jean Reynaud.

Tous les deux sont si pauvres, que, le jour où ils commencent leur premier article, il ne possèdent pas quinze sous pour leur déjeuner commun.

Notre philosophe, dans le journal de M. Carnot, jette la base de sa doctrine de l'*Humanité*. Plus tard, en 1833, il continue son exposé de principes dans l'*Encyclopédie nouvelle*, éditée par le libraire Gosselin.

Cette œuvre n'eut qu'un succès d'estime.

Fort bien accueillie des gens de lettres et des savants, elle trouva le public froid, et cessa de vivre, faute de souscripteurs. Pour vendre le tirage, on fit un raccord entre les quatre premières lettres de l'alphabet et le Z, en consacrant un ou deux articles à chacune des lettres qui n'avaient point été traitées. Les principaux mots développés par Pierre Leroux sont : *Calvin*, — *Égalité*, — *Abstraction*, — *Bayle*, — *Bentham*, — *Bonheur*, — *Saint Bonaventure*, — *Confession*, — *Confirmation*, — *Canonisation*, — *Catéchisme*, — *Cartes*, — *Voltaire*, — *Dieu*, — *Culte*, — *Concile*, etc.

Une dissidence relative à divers points de philosophie, notamment à la question de la vie future, s'étant enlevée entre lui

et Jean Reynaud, il se retira pour ne point rompre l'unité de doctrine.

Son départ ne fut pas étranger à la non-réussite de l'œuvre.

Pierre Leroux prenait un rang glorieux parmi les philosophes; mais sa bourse n'en était pas plus ronde, et maintes fois ses disciples furent obligés de lui prêter cinquante centimes pour acheter du tabac.

La misère fut le partage de toute son existence.

Un soldat ventru du *bataillon sacré* de Victor Cousin, ne pouvant pardonner à Leroux sa force de stoïcisme, écrivit, en guise de réfutation, « que le creux de ses théories était adéquat au creux de son gousset. »

Cette plaisanterie charmante fut lancée à propos du livre qui a pour titre *Réfutation de l'éclectisme*, où Pierre Leroux attaque avec énergie son ancien collaborateur du *Globe* et ses adhérents.

Quelques années plus tard, il remit Cousin sur la sellette, à propos de la mutilation d'un ouvrage posthume de Théodore Jouffroy.

Nous donnerons là-dessus quelques détails dans la notice que nous réservons au père de la philosophie éclectique, système commode qui permit à son auteur de devenir ministre de Louis-Philippe, après avoir fait l'éloge de Marat.

O comédiens! nous vous démasquerons tous.

George Sand et Louis Viardot proposèrent à notre héros, en 1841, de fonder avec leur concours la *Revue indépendante*, publication pour laquelle le docteur Ferdinand François, riche ami du socialisme, dépensa soixante mille francs, sans avoir la joie de conquérir des prosélytes au système.

La *Revue indépendante* mourut de consomption.

Pierre Leroux, en mémoire de la défunte, publia sa brochure intitulée *De la Ploutocratie*, où il démontre que la fortune de la France, pays de trente-six millions d'âmes, se trouve entre les mains d'un million d'individus.

Il ne conseille pas aux trente-cinq mil-

lions restants de réclamer le partage; mais les frères et amis se chargeraient volontiers de conclure pour l'auteur, si jamais on leur en offrait l'occasion.

Comme écrivain, Pierre Leroux a un style ténébreux, dont nous devons donner un spécimen.

« *L'amour*, dit-il, *est l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, réuni à l'objection du moi et du non moi; car le moi et le non moi, c'est lui.* »

Qu'en dites-vous, chers lecteurs?

Des lignes aussi bizarres et aussi abstraites méritent, vous en conviendrez, d'être lues uniquement par l'homme qui

les compose, et c'est là précisément ce qui arrive à notre héros.

Nous lui pardonnons ses ouvrages, puisque la lecture en est impossible.

Mais, d'autre part, nous lui ferons un crime d'avoir inspiré certains volumes de madame George Sand.

Car madame George Sand a du style, un style puissant, hélas! qui donnerait, s'il était possible, une auréole au diable. Madame George Sand excite à merveille les passions politiques ou autres; madame George Sand se fait lire et pénètre dans les masses.

Pierre Leroux le savait si bien, qu'il s'empressa de dicter à sa noble amie le plan de *Consuelo*.

Les doctrines humanitaires, habillées de jolies phrases et présentées au public par l'auteur d'*Indiana*, reçurent bon accueil.

Notre philosophe, encouragé, dicta de nouveaux plans à l'illustre bas bleu.

Spiridion, — le *Péché de M. Antoine*, — le *Compagnon du tour de France* et bien d'autres œufs littéraires ont été fécondés par ce coq socialiste.

— Il faut pourtant apprendre à écrire d'une manière intelligible, lui dit un jour la mère de *Lélia*. Exercez-vous à vaincre les difficultés de la langue, en traduisant quelque œuvre remarquable, le *Werther* de Gœthe, par exemple.

Pierre Leroux suivit ce conseil.

On affirme, ce qui est inadmissible, qu'il traduisit *Werther* sans connaître un mot d'allemand. Nous croyons plutôt qu'il se fit préparer le mot à mot de Gœthe, et qu'à l'aide de son illustre amie il changea ce mot à mot en beau style, car la traduction a réellement du mérite.

Outre madame Sand, Pierre Leroux avait bon nombre de disciples enthousiastes qui se chargeaient d'expliquer ses théories.

De 1842 à 1846, il y eut de chaudes conférences dans les mansardes parisiennes, et l'on essaya bientôt une première application du système humanitaire.

La petite ville de Boussac, dans la Creuse, fut choisie pour cette expérience.

M. Duchâtel, alors ministre, accorde à Pierre Leroux, son ex-collègue au *Globe*, un brevet d'imprimeur. Deux journaux, l'*Éclaireur* et la *Revue sociale*, destinés à répandre le bulletin de la doctrine qu'on expérimente, sont rédigés à Boussac même par Pierre et Jules Leroux, madame Pauline Rolland, Grégoire Champleix et Luc Desages.

Outre ces journaux, on imprime une foule de brochures socialistes.

Tout le département de la Creuse en est inondé.

Ceux des membres de l'association que ne réclame pas le service de l'imprimerie s'occupent aux travaux de la campagne, et cherchent à faire produire au sol une

plus grande quantité de céréales que celle obtenue jusque-là par la culture ordinaire.

Si le socialisme n'eût pas fait d'autres tentatives, chacun aurait battu des mains, et la couronne civique serait aujourd'hui sur le front de Pierre Leroux.

Mais la propagande agitait des questions plus graves que la question des céréales.

On arborait de menaçants étendards. La guerre du pauvre contre le riche était prêchée sur tous les tons et dans toutes les formes, mais principalement dans la forme anticatholique.

Voici les titres des principaux ouvrages de Pierre Leroux, sortis des presses de Boussac : *D'une Religion nationale, ou du Culte*; — *De l'Égalité*; —

le *Carrosse de M. Aguado, ou si ce sont les riches qui payent les pauvres; — De Dieu, ou de la Vie considérée dans les êtres particuliers et dans l'Être universel* (nous avons déjà précédemment cité cet ouvrage); *De la Doctrine de la perfectibilité et du progrès continu; — Trilogie sur l'institution du dimanche*, etc.

Limoges fut témoin d'une grande manifestation humanitaire et d'un banquet monstre qui fit répéter ses toasts aux échos de la France. On citait la communauté de Boussac comme donnant le plus bel exemple de concorde, de fraternité, de mœurs pures.

Pierre Leroux avait changé, disait-on, tous ses typographes en petits saints.

Il ne s'agissait plus que de les revêtir, ainsi que les anciens néophytes, d'une robe blanche, symbole de la candeur, et d'employer leur zèle à une autre rénovation du monde.

Sur les entrefaites commencent les grandes manœuvres dirigées par Odilon Barrot en faveur de la réforme électorale.

Pierre Leroux croit son règne arrivé. Le moment lui semble propice pour lancer à Paris tous les limiers de sa propagande.

Bientôt il arrive à leur tête, sous le costume pittoresque des paysans de la Creuse.

L'éditeur Furne et l'ami Jean Reynaud lui reprochent d'ameuter les passants, avec son feutre à bords immenses et ses

longs cheveux bouclés. Ils le décident, non sans peine, à prendre le chapeau bourgeois et à rogner sa chevelure.

Cela fait, notre Christ tondu sème le socialisme en pleine capitale, et se dispose à exploiter la révolution prochaine au profit de sa doctrine.

On lui laisse toute sa liberté d'action.

Le gouvernement ne paraît concevoir aucune inquiétude, et, chose étrange, les hommes du *National* seuls jettent le lacet dans ses jambes d'apôtre. Ils ne lui cachent pas que ses principes leur semblent séditieux, et que, le cas échéant, ils se montreront moins débonnaires que Louis-Philippe.

Pierre Leroux s'épouvante.

Il désire de toute son âme que le roi citoyen reste sur le trône, persuadé que les libéraux du *National*, dans leur triomphe, l'enverront à la guillotine sans le moindre scrupule.

Entendant, le soir du 22 février, les premières clameurs de l'émeute, il quitte Paris avec précipitation pour retourner dans la Creuse, décidé à y mourir, si M. Marrast le juge convenable.

La troupe fidèle de ses disciples le rassure.

Quand le télégraphe apporte les nouvelles du 24, notre philosophe a repris assez de courage pour saisir au fond de sa province les rênes du mouvement et faire proclamer la République à Boussac.

On le nomme d'emblée maire de la ville.

Ceci devenait tout à la fois glorieux et rassurant. M. Marrast y mettra sans doute quelque mesure : le moyen de guillotiner le premier magistrat d'un chef-lieu d'arrondissement, sans exciter ni réclamations ni scandale!

Pierre Leroux quitte ses administrés et re tre à Paris avec confiance. Il est accu illi à merveille par les ultra républic ains.

Barbès, le grand Barbès, président du club de la Révolution, lui donne publiquement l'accolade.

Les hommes du *National* n'osent pas envoyer notre philosophe à la guillo-

tine; mais ils profitent du 15 mai pour l'envoyer sous les verrous. Par malheur il est impossible de produire la moindre charge contre lui.

Caussidière, préfet de police, le fait rendre à la liberté.

Presque aussitôt sa candidature est mise en avant dans le Midi.

Messieurs du *National* dépêchent au plus vite le citoyen Trélat pour remuer Limoges et y combattre les prétentions du socialisme.

Quelques milliers de voix sont enlevés à Pierre Leroux.

Il n'a pas l'honneur d'être nommé représentant limousin; mais l'élection de Paris le dédommage, et il arrive à la

Chambre avec cent dix mille votes, en même temps que Louis Bonaparte et Proudhon.

Son premier discours, veuf de toute profession de foi humanitaire, invite le pouvoir à coloniser l'Algérie.

On l'écoute religieusement.

Chacun s'étonne de trouver à l'un des ogres du socialisme un cachet de bonhomie si précieux, et de l'entendre proposer des choses si douces, si convenables, si dégagées de perturbation.

Ses collègues se disent à l'oreille :

— Mais il est fort bien, ce garçon-là ! D'honneur, il ne paraît pas méchant du tout.

Le 15 juin, autre discours.

Cette fois, la Chambre aperçoit un bout de l'oreille socialiste, et l'orateur est interrompu par d'assez violents murmures. Ses disciples, le lendemain, lui font frapper une médaille, sur la face de laquelle on lit :

République démocratique et sociale.

PIERRE LEROUX.

Et, sur le revers :

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 15 juin.

« *Depuis trois mois qu'avez-vous fait? Rien. Comme Malthus, vous aussi, vous semblez admettre que, si un pauvre naît*

là où un riche n'a pas besoin de ses services, ce pauvre doit se retirer du banquet de la vie. »

La Chambre pouvait répondre, à l'aide du bon sens naturel et des notions religieuses, infiniment plus respectables que la doctrine sociale :

Non, messieurs, non ! Toutes les carrières sont ouvertes pour le pauvre, s'il possède, avec l'intelligence, l'esprit de conduite et l'esprit de labeur. Nous vous défendons de citer un homme véritablement malheureux, sans qu'il le soit devenu par sa faute, après avoir obéi aux passions mauvaises, ou cédé aux instincts vicieux.

Ceci est une règle absolue.

Vous n'y trouverez, messieurs, d'autres exceptions que vous-mêmes, et, à côté de vous, quelques individus déclassés, qu'une ambition sans excuse jette forcément dans la misère.

Toutes les autres souffrances d'ici-bas ont leur remède dans la résignation, qui les préserve de l'aigreur, et dans la charité chrétienne, qui leur tend la main.

Foin de votre socialisme, quand nous avons l'Évangile !

M. Pierre Leroux publia, vers cette époque, son fameux livre de l'*Humanité*, qu'il espérait bien, définitivement et sans retour, mettre à la place de l'œuvre du Christ.

Or cette espérance échoua.

Le monde est si encroûté de vieilles erreurs et de préjugés gothiques !

Il paraît que l'Évangile doit nous rester longtemps encore, puisque la philosophie de Pierre Leroux, doublée de l'admirable talent de madame Sand, n'a pu réussir à le déchirer.

Pauvre sottise humaine, si tu savais comme tu nous fais rire !

La Chambre s'égaya bien autant que nous, lorsque le philosophe humanitaire vint lui proposer d'inscrire le principe de la *triade* dans le préambule de la Constitution.

Il reproduisit plusieurs fois son amendement intempestif, au milieu de huées olympiennes.

Enfin, va-t-on nous dire, qu'est-ce que la *triade?*

Nous accordons ici la parole au démocrate Thoré, jadis rédacteur de la *Vraie République;* il s'est donné la peine d'expliquer sérieusement cette partie de la doctrine.

« Pierre Leroux a remarqué, dit ce judicieux écrivain, que la loi de trinité, qui est le fond de sa philosophie, — sensation, sentiment, connaissance, — liberté, fraternité, égalité, — industriels, artistes, savants, — était aussi le principe constitutif, non-seulement de la famille, — père, mère, enfant, — mais encore de toute fonction particulière; que toute fonction se divise en trois sortes de travaux

solidaires, mais pourtant distincts, et qu'elle s'exerce par trois hommes.

« Dans l'imprimerie, par exemple, il y a le compositeur, le correcteur, le pressier, qui contribuent indivisément au même résultat.

« Dans l'art, il y a l'architecte, le peintre, le sculpteur.

« Cette loi lui semble générale, et il en a fait l'expérience dans tous les arts et dans tous les métiers.

« Il faut donc trois hommes pour exercer une même fonction, et qui apportent dans le travail commun trois aptitudes principales, diverses, mais concordantes. Chaque homme assurément est à la fois

industriel, savant, artiste, mais il s'applique plus particulièrement à un certain ordre de fonctions.

« Or, par une merveilleuse précaution de la nature, il est remarquable aussi que les amitiés, les compagnonnages, s'établissent ordinairement entre trois hommes. Deux amis n'ont pas la chance de vivre longtemps en harmonie. Il leur faut réciproquement un lien, comme il faut un enfant au père et à la mère, » etc., etc...

Quelle triomphante et magnifique théorie !

Nous pourrions objecter à M. Thoré le démocrate, comme aussi à notre cher philosophe, que certaines fonctions, celle de

déraisonner, par exemple, peuvent être exercées à merveille par un seul et même individu.

Mais nous sommes trop poli pour insister sur un point semblable.

Toutes ces niaiseries, comme on le devine, se débitaient pour favoriser l'avénement du fameux système d'association, que les sectes socialistes voulaient imposer alors, non comme *utilité*, ce que le bon sens ne condamne point, mais comme *nécessité*.

La sagesse conseillait à Pierre Leroux d'appliquer d'abord la *triade* à ses livres.

Deux cerveaux bien choisis, fraternisant avec le sien, l'auraient soutenu dans

son argumentation. Ses écarts de logique n'eussent point été si burlesques.

Voyant tout par les yeux de son principe et l'appliquant au premier objet venu, il demande que le drapeau national soit *blanc*, *or*, *azur* et *pourpre*.

Mais voilà quatre couleurs! direz-vous.

Sans doute. Permettez-lui de s'expliquer.

« Le rayon de lumière est un et triple à la fois, comme la société, comme l'État. L'unité du rayon est le blanc; sa triplicité produit les trois couleurs or, azur et pourpre. Toute la symbolique prouve que l'homme, par un sentiment instinctif, a

reporté constamment les trois couleurs primitives aux trois facultés indivises qui constituent sa nature, de cette façon : la couleur d'or à la connaissance, l'azur au sentiment, le pourpre à l'activité. »

O sublime raisonneur !

Si les femmes savantes de Molière avaient connu ce joli passage !

Il était impossible que l'Assemblée écoutât bénévolement les sornettes philosophiques de M. Pierre Leroux. Celui-ci, tout à fait dépourvu de science oratoire, se perdait dans son discours comme dans un labyrinthe, ne retrouvait plus le fil conducteur et pataugeait au milieu des ornières de la digression.

— Concluez! lui criait-on de droite et de gauche.

Or Pierre Leroux, nous l'avons dit, ne concluait jamais. Il s'emberlucoquait de ses phrases obscures et marchait dans ses ténèbres avec un aplomb vainqueur, appuyant chaque période de cette invariable locution :

« — C'est évident! »

La Chambre prit le parti de se moquer de l'apôtre en tout et partout.

Un soir, elle s'amusa comme une bienheureuse de la parade grotesque d'un député d'Elbeuf, qui s'était mis à contrefaire le chef socialiste, à reproduire ses gestes, son intonation, sa pose, et à scan-

der sur tous les tons le fameux « C'est évident! »

M. Marrast se tenait les côtés [1], et les centres se pâmaient.

Un autre jour, dans une de ses harangues, notre philosophe s'efforce d'établir une distinction entre la véritable et la fausse propriété.

Sa démonstration paraît confuse, et le crayon de la caricature se charge de la rendre plus nette.

Il représente Pierre Leroux enlevant, de la main droite, un jeune garçon par les cheveux. Ces cheveux adhèrent parfaite-

[1] Il occupait alors le fauteuil de la présidence.

ment à l'occiput : — propriété véritable ! Mais, de la main gauche, l'Hercule socialiste a voulu également enlever un vieux bonhomme, dont la perruque lui reste entre les doigts : — fausse propriété !

Cette guerre du ridicule faite à Pierre Leroux dépassa les bornes.

On accusa le chef socialiste d'être le personnage le plus malpropre de France et de Navarre. Cela est faux. Il y a dans sa mise un manque d'élégance peut-être, joint à quelque laisser aller; mais il peigne fort bien ses cheveux et brosse fort bien ses habits.

Réélu à l'Assemblée législative, Pierre est de tous les banquets démocratiques et sociaux.

Il porte à l'ancienne Montagne des toasts solennels.

Nous avons vu, de nos propres yeux vu, le saint apôtre présider, dans la plaine de Montrouge, le banquet des bergers.

O la noble fête républicaine!

Agapes des premiers jours du christianisme, où êtes-vous? Il est difficile de bien vous juger, à la distance où nous vous apercevons dans les siècles; mais, à coup sûr, vous n'avez jamais eu le cachet pittoresque et canaille des festins socialistes.

Ivres de vin bleu, gorgés de veau froid, les hôtes de Montrouge couvrirent d'applaudissements frénétiques un long discours que prononça l'apôtre.

Jamais il ne se montra plus tendre dans ses divagations : il parlait à des cœurs simples.

Pour lui ce fut un beau triomphe et un beau jour. Le banquet avait lieu dans une immense étable, autour de laquelle circulait une foule curieuse.

Tous les convives étaient des bergers ou des vachères.

Une de ces dames, électrisée par l'éloquence de Pierre Leroux, s'élança vers lui en criant :

— Il faut que je vous embrasse !

L'exemple fut contagieux. Un autre convive féminin demanda l'accolade à son

tour; puis un troisième, puis dix, puis quarante.

On ne compta plus.

Ce fut un déluge de baisers. Le pudibond philosophe tendit les joues à deux ou trois cents vachères.

Quelques mois plus tard, nous le voyons assister au banquet des dames socialistes, en l'honneur desquelles il a renouvelé, dit-on, le mot hardi d'Olympe de Gouges :

« — Vous avez le droit, citoyennes, de monter à la tribune, puisque vous montez à l'échafaud ! »

L'émancipation politique et sociale de la

femme est le dada favori de Pierre Leroux. Madame Sand n'a pas contribué médiocrement à le lui faire enfourcher.

Cette utopie fantasque semble au premier abord dériver de la doctrine de Saint-Simon; mais elle en diffère essentiellement, car celui qui la prêche n'entend affranchir la femme *électeur* ni de la fidélité conjugale, ni de la chasteté, ni du dévouement maternel.

Jamais il n'a voulu détruire la famille et le mariage.

On se rappelle qu'il est l'auteur du fameux amendement qui déclarait inéligibles les individus condamnés pour adultère. Nombre de députés bien pensants, mais qui n'étaient point d'irréprochables époux, se trouvèrent pris au piége.

A propos de son système d'émancipation du beau sexe, notre homme fut tancé vertement par ce bourru de Proudhon, qui ne balança point à le qualifier d'*insigne charlatan*.

Le doux philosophe prit la plume et répondit :

« Mon cher Proudhon, vous êtes l'enfant terrible du socialisme. »

Du reste, malgré sa boutade, l'auteur de *La propriété, c'est le vol,* conserve pour Pierre Leroux beaucoup d'estime. Quelques injures de plus ou de moins chez Proudhon ne tirent pas à conséquence.

L'année dernière, il dit à un ami du philosophe, qui revenait de Jersey :

— Je voudrais serrer la main à Leroux comme je vous la serre. Pourquoi ne consent-il point à revenir parmi nous, puisque l'Empereur l'y a fait inviter? Véritablement il nous manque. Ma personne, à moi, n'inspire aucune sympathie, tandis que Leroux est aimé de tout le monde.

Effectivement il est impossible de ne pas éprouver une sorte d'indulgence affectueuse pour cette bonne et franche nature, tombée dans le traquenard du paradoxe par la faute des circonstances et de son éducation.

L'attachement des adeptes de Pierre Leroux va jusqu'à l'idolâtrie. Jamais ils ne l'appellent autrement que *notre père Pierre.*

Et voilà, sans contredit, le plus grand malheur de la situation.

Car les masses inintelligentes et démoralisées par notre sotte bourgeoisie voltairienne, les ouvriers qui joignent à la sincérité du cœur l'ignorance de l'esprit, tous ceux enfin que l'exemple qui part d'en haut vient corrompre, et que vous apprenez à rire des croyances de nos pères, cherchent naturellement une religion pour remplacer celle qu'ils ont perdue.

Voyant un honnête homme égaré comme eux et prêchant l'erreur, ils ne supposent pas qu'il se trompe. Ils vont à lui en toute conscience et en toute droiture.

Puis, une fois leur conviction faite, ils n'en démordent pas.

Si vous prononcez devant eux le nom du Christ, ils vous répondent : *Pierre Leroux*.

Heureusement la Providence est là pour réparer la sottise des hommes. Du principe même du mal, elle fait découler presque toujours un remède victorieux.

Pour vous en convaincre d'une manière absolue, récapitulons.

Le héros de cette histoire débute par l'athéisme.

Bientôt, néanmoins, sa conscience le ramène à Dieu et à la nécessité d'une foi

religieuse. Il cherche, il trébuche de théories en théories, et se rapproche graduellement du christianisme, point immuable et sacré, qu'on retrouve toujours après avoir parcouru le cercle des tâtonnements philosophiques.

A l'heure qu'il est, si Pierre Leroux n'est point encore orthodoxe, on peut dire qu'il est essentiellement chrétien.

Nous ne saurions trop insister sur ce point.

Pour lui, comme pour ses disciples, il ne reste plus qu'un pas à faire, et l'on sera tout surpris de voir cet épouvantable fantôme du socialisme se fondre dans l'Évangile.

Après les événements de décembre, madame la comtesse d'Agout (Daniel Stern) cacha notre philosophe, au logement duquel on faisait une perquisition rigoureuse. Pierre Leroux, âgé de cinquante-cinq ans, n'était pas curieux d'expérimenter les douceurs d'un cachot politique.

Les messieurs Pereire, ex-saint-simoniens, lui obtiennent un sauf-conduit. Madame la comtesse d'Agout lui donne trois cents francs, et il part pour Londres avec toute sa famille.

Bientôt il s'y trouve exposé à la plus terrible détresse.

Il rejoint à Jersey ses frères Jules et Charles, employés l'un et l'autre dans un

atelier typographique. Mais les ressources partagées ne peuvent suffire à la nourriture commune.

La famille de Pierre Leroux à Jersey se compose de trente et une personnes.

On dit que les savants n'engendrent pas; Pierre fait mentir l'axiome. Il a eu neuf enfants de son double hymen. Ses frères, mariés eux-mêmes, ont une nombreuse progéniture.

Notre philosophe ouvrit à Jersey un cours de phrénologie, avec entrée payante.

Il débuta par un magnifique portrait de saint Augustin, capable de convaincre ceux qui douteraient encore de la franchise de son retour et de sa prédilection

sincère pour les hommes comme pour les choses de la religion.

Ce morceau d'éloquence chrétienne est imprimé; chacun peut le lire.

Pascal et Bossuet ne le désavoueraient pas.

Malheureusement Pierre Leroux, qui très-souvent manque de lucidité pour ses compatriotes, fut beaucoup moins clair encore pour des Anglais. Après s'être montrés assidus pendant quelques semaines, ceux-ci ne vinrent plus à son cours.

Sachant l'état de misère de la pauvre famille, Jean Reynaud s'empressa d'organiser une souscription à Paris.

Quelques milliers de francs, expédiés au philosophe, arrivèrent à propos pour l'aider à résoudre son problème du *circulus*.

Ici nous le laisserons lui-même vous donner des éclaircissements.

« Oserai-je, dit-il, montrer jusqu'à quel point le principe des économistes sur la rareté de la subsistance, comparée à la multiplication humaine, est réfuté par la nature? Pourquoi ne le ferais-je pas? pourquoi la délicatesse de notre langue m'empêcherait-elle de répondre, au nom de la nature, à celui qui a osé écrire : « Un homme qui naît dans ce monde déjà « occupé, si les riches n'ont pas besoin

« de son travail, est de trop sur la terre ? »

« La nature a établi un *circulus* entre la production et la consommation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons rien ; nous opérons des changements. Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau et des fumiers, nous produisons des matières alimentaires pour nous nourrir ; et, en nous nourrissant, nous les convertissons en gaz et en fumiers qui en produisent d'autres.

« C'est là ce que nous appelons consommer. La consommation est le but de la production, mais elle en est aussi la cause.

« Que la religion, si méprisée des

économistes, est belle, et que leur science est petite! La religion, qui enseigne à l'homme sa spiritualité et lui assigne la vie éternelle, ne craint pourtant pas de lui dire qu'il est poussière, cendre, terre; qu'il en est sorti et qu'il y rentrera.

« Les savants de nos jours ne sont pas même capables de tirer quelque conclusion élevée de leur science matérialiste.

« Consultez-les, ils vous diront que l'engrais excrémentiel de l'homme est le plus fécondant qui existe, et que la quantité de cet engrais provenant du genre humain suffirait à la fécondation des terres qui contribuent à la nourriture en céréales de ce genre humain tout entier,

chaque homme en fournissant assez pour la reproduction de la quantité de froment nécessaire à sa propre alimentation[1].

« Ils ont reconnu ce rapport; ils devaient en conclure le droit de chaque homme à la subsistance.

« Mais il y a si peu de lien aujourd'hu entre toutes les sciences, que, tandis que les agronomes découvrent cette vérité, les économistes l'ignorent ou n'en concluent rien, plus occupés qu'ils sont de la prospérité des capitaux que des droits de l'homme. »

« [1] Voyez les ouvrages de Thaër et de Wogth, les cours de l'école de Grignon, les analyses des chimistes, et celles, entre autres, de MM. Payen et Boussingault. »

Ainsi voilà le *circulus* de Pierre Leroux expliqué, ou à peu près.

Il veut associer les hommes, en les groupant. Mais cela ne suffit pas ; il faut trouver moyen de les nourrir pas l'association.

Donc, il se préoccupe, depuis son arrivée à Jersey, de l'emploi d'une sorte de guano, qui rendrait fertile le sol le plus ingrat.

N'ayant pas un pouce de terre à sa disposition, le vieux socialiste eut la constance de répandre cet engrais sur la berge des chemins.

Au bout de sept à huit jours, il allait constater le résultat.

Un gazon magnifique et luxuriant croissait partout.

Les propriétaires de l'île, qui font un grand commerce de fleurs et de fruits pour Londres, adoptent les procédés de Pierre Leroux, s'en trouvent à merveille, et lui témoignent de temps à autre leur reconnaissance par un banquet.

Toute la famille est aujourd'hui dans une ferme de la baie de Saumarez, près Saint-Hélier.

Grâce à la souscription de Jean Reynaud, le philosophe a pu louer cette ferme et y continuer ses expériences sur une grande échelle.

A partir du moment où sa doctrine so-

ciale se réduit à chercher la richesse pour tous dans l'agriculture, nous souhaitons de grand cœur qu'il obtienne un plein succès.

De pareilles idées n'arment point la guerre civile.

Pierre Leroux, nous le répétons, est le plus excellent homme de la terre, une sainte et candide nature, un cœur d'or.

— Il ne donnerait pas un soufflet à une mouche, a dit Proudhon.

Ses mœurs sont pures; il mène au milieu des siens une vie patriarcale, et sa plus grande peine est de vivre hors de France.

Il eût certainement accepté l'invitation que lui a faite l'Empereur, s'il ne craignait pas les reproches et la colère du parti brutal auquel il a le malheur d'appartenir. Ses frères et ses gendres ayant, à diverses reprises, parlé d'une émigration au Canada, Pierre Leroux n'y donna point son consentement.

— Je veux, dit-il, mourir dans la vieille Europe, et sentir encore, à travers la mer, le souffle de la patrie.

FIN.

ÉPILOGUE

Notre réponse à M. Alphonse Karr devait paraître en tête de ce volume. Comme elle est un peu longue et que la place nous manque, nous la réservons pour le volume prochain.

Le signal de l'attaque est universellement donné contre nous.

Cela devient grave. Nos ennemis se rangent en bataille et nous décochent leurs flèches de Parthes.

Allez, messieurs, allez! nous sommes à l'abri sous le bouclier de la conscience. Vous pouvez calomnier à loisir. Le public ne vous croit pas, et jamais la préoccupation de répondre ne nous écartera du chemin que nous avons promis de suivre.

Pourquoi voulez-vous que nous ramassions le javelot lancé par de misérables enfants perdus des lettres, dont la jalousie abjecte et les ignobles instincts se trahissent à chaque ligne?

Leurs articles déshonorent les feuilles qui les insèrent, voilà tout.

Soyez tranquilles, messieurs, la presse honnête nous défendra quelque jour. Elle sait que nous flétrissons l'immoralité littéraire, et que, depuis le commencement de cette œuvre, nous n'hésitons jamais à aller prendre le talent inconnu pour le montrer au grand soleil.

Nous remercions *Figaro* d'avoir reproduit notre réponse à Jules Janin.

Si bon lui semble, il pourra reproduire également celle qui s'imprime à l'adresse de M. Karr.

Lorsque les chefs nous attaquent, nous rendons coup pour coup, blessure pour blessure; car leurs armes sont de fine trempe, et le public, si

nous n'y prenions garde, s'aviserait peut-être de les croire vainqueurs.

Mais, pour les goujats de l'armée, fi donc! Toutes leurs plumes réunies ne nous effleurent même pas l'épiderme.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 4 juin 1856.

Monsieur Garnier

Monsieur,

La Séance de l'assemblée étant indiquée aujourd'hui même pour 1 heure, il me sera impossible d'être à notre rendez-vous.

J'aurai l'honneur de me rendre chez vous demain à 10 heures, de façon à ne vous causer aucun dérangement. Je verrai Mr. Sauvé pour le prévenir

Votre Serviteur

O. [illegible]

Jeudi 3 août

Imp. Lith. de V. Janson, rue Dauphine, 18

MME ANAÏS SÉGALAS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey sc.

ANAÏS SÉGALAS

Publié par G HAVARD

Imp de Mangeon, 67. r. St Jacq Paris

LES CONTEMPORAINS

MADAME
ANAÏS SÉGALAS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Précédé d'une lettre à M. Alphonse Karr.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

A M. ALPHONSE KARR.

Paris, 29 mai 1856.

MONSIEUR,

Il y a sept mois environ, j'écrivais, à la page 45 du volume qui vous est consacré :

« Alphonse Karr est, après Janin, le littérateur le plus agressif des temps mo-

dernes, et, — chose bizarre! — ils ont l'un et l'autre un caractère extrêmement chatouilleux et susceptible. Ces illustres spadassins de la plume, qui ont fait saigner tant d'amours-propres, s'irritent outre mesure quand on blesse le leur. »

Vous avez jugé à propos, monsieur, de donner aux abonnés du *Siècle* confirmation pure et simple de ces lignes.

Eh quoi! c'est l'auteur des *Guêpes*, de cette œuvre hargneuse, que son titre même explique, et dont le sens est *aiguillon, dard, piqûre*, c'est lui qui prend la mouche et crie pour un coup d'épingle!

Raisonnons vite, et raisonnons bien.

Vous déclarez que votre biographie est faite *sans aucune exactitude et sans aucun soin*. Juge dans votre propre cause,

vous dites que ce petit livre, qui a la prétention de raconter votre histoire, est *une compilation d'ana pris au hasard dans les vieux Matthieu Lansberg, et d'anecdotes ayant déjà servi à Roquelaure et à Cadet-Roussel.*

Pardon, monsieur Karr, pardon! je vous proteste qu'elles n'ont servi qu'à vous.

Roquelaure n'a jamais eu de chien de Terre-Neuve appelé Freyschütz, magnifique réclame à quatre pattes que vous faisiez conduire en laisse dans les rues et sur le boulevard par ce bon Cuir-d'Ébène, un nègre bien intelligent, monsieur!

Tout Paris, cette ville des badauds, s'est entretenu pendant six mois de Frey-

schütz, de Cuir-d'Ébène et d'Alphonse Karr.

Pour Cadet-Roussel, interrogez la chronique, il n'avait ni chien ni nègre. Je n'ai pas dit de vous :

Alphonse Karr a trois cheveux
Deux pour la face, un pour la queue.

Je n'ai pas ajouté non plus, pour comble d'irrévérence :

Et, lorsqu'il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse.

D'autre part, vous êtes également forcé d'en convenir, Roquelaure ne s'est fait, à aucune époque, batelier sur la Marne ; il n'a sauvé aucun cuirassier de la noyade. Cadet-Roussel n'eut point, que je sache, la passion du jardinage ; il ne s'occupa ja-

mais à résoudre le problème des roses bleues. Roquelaure ne s'habillait pas comme vous d'une robe de chambre écarlate, et Cadet-Roussel, le pauvre homme! ne portait à la ville ni culotte de daim collante, ni bottes à l'écuyère, ni habit de cheval à gros boutons d'argent. Roquelaure a-t-il été patron de barque à Étretat? Cadet-Roussel a-t-il baptisé la moindre chaloupe du nom de Lisa Boisgontier?

Rien de semblable n'a eu lieu dans leur épopée burlesque.

Ce premier reproche est donc injuste. Il tombe à faux. Voilà ce que je voulais prouver d'abord.

Quant à l'inexactitude et au manque de soin qui, selon vous, caractérisent ledit

volume, permettez-moi de vous dire que c'est une insinuation vague et sans fondement. Vous auriez consolidé cette insinuation par des preuves, si la chose eût été possible. Une fois décidé à me lancer aux trousses deux colonnes du *Siècle*, vous pouviez en ajouter une troisième qui m'eût convaincu d'absurdité sur toute la ligne.

Alors, j'aurais eu bouche close.

Notez que cette troisième colonne vous eût été payée au taux de *vingt-cinq centimes* la ligne. Quelle superbe occasion vous avez perdue là de relever mes erreurs !

Votre silence, aux yeux des gens qui raisonnent, prouve que vous n'avez à m'opposer aucune réfutation sérieuse.

J'ai rendu justice à votre talent d'écrivain, j'ai cité de vous des faits honorables.

A côté de l'éloge, comme ombre au tableau, j'ai glissé quelques mots de critique : j'ai dit que vous étiez un *poseur* éternel, et que votre plus grand plaisir, en tout temps et en tous lieux, avait été d'occuper le public de votre personne.

Est-ce là, s'il vous plaît, le motif de votre colère?

Car vous êtes en colère, monsieur! La preuve, c'est que vous n'avez pas eu le moindre esprit dans votre premier article. Votre réponse à ma lettre laconique est beaucoup moins spirituelle encore.

Où était, je vous le demande, la nécessité de vous suivre sur le terrain du *Siècle*, pas à pas et phrase à phrase? Ma

réplique, par le fait même de l'immense publicité du journal, aurait eu beaucoup de retentissement; mais je n'y tiens en aucune sorte, je vous le jure. Tant de méchantes langues m'accusent déjà de faire de la réclame!

D'autre part, j'ai mon volume à écrire tous les quinze jours, monsieur.

Plus j'avance, plus les renseignements deviennent difficiles, et, ne vous en déplaise, j'apporte à les rassembler beaucoup d'*exactitude* et beaucoup de *soin*.

Vous m'attaquez à votre loisir et à vos heures; mais le public réclame l'exécution de mes promesses.

Au sieur Janin comme à vous, comme à tous ceux qui ont du retentissement dans les lettres, et qui m'insultent d'assez haut

pour qu'on les écoute, il est nécessaire de répondre; mais je le fais à bâtons rompus, quand rien ne me presse et quand rien n'en souffre.

Dois-je renoncer à mon travail et jeter les hauts cris, parce que vous jugez convenable de répéter pour la mille et unième fois ce fameux *As-tu déjeuné, Jacquot?* plaisanterie neuve et charmante, que je vous sais gré de reproduire, pour la justification même de mon pseudonyme?

Dois-je m'irriter à outrance parce que vous appelez votre biographie une *bête de petite brochure?*

Cette opinion, monsieur, vous est toute personnelle, j'aime à le croire.

Dans le cas où elle ne serait pas sincère, on comprend que vous vous efforciez de

lui donner cours. Mais le public annule ou sanctionne les sentences que nous portons sur nos œuvres. Ma *bêtise* ou votre *esprit*, si *bêtise* ou *esprit* il y a, sont uniquement justiciables de son tribunal. N'influençons point le juge.

Vous imprimez dans le *Siècle* les lignes suivantes :

« Moins patient ou moins confiant en lui-même, au lieu de rester dans la carrière avec les écrivains contemporains, il s'est assis sur les talus qui entourent l'hippodrome et jette des pierres aux concurrents qui passent. Cela amuse quelques curieux, quelques envieux, qui l'encouragent par des gros sous. »

Ah çà, vous perdez la tête, mon pauvre monsieur Karr!

Ce textuel et curieux passage est l'histoire exacte de l'auteur des *Guêpes*. A quoi songez-vous de lâcher des phrases aussi compromettantes? Vous crachez en l'air, comme on dit vulgairement, et...

Fi donc ! essuyez-vous !

Pendant dix années entières, dix années consécutives, sans but moral, sans nécessité, sans excuse, manquant de patience, manquant surtout de courage, et pour gagner des *gros sous*, vous vous êtes assis sur les *talus* en question, et vous avez *jeté des pierres* non-seulement à vos collègues du style, mais à tout le monde. Vous exploitiez la *piqûre*, vous demandiez fortune au *dard*, vous empochiez le bénéfice de l'*aiguillon*.

Daignez rappeler vos souvenirs, mon-

sieur. Quel était votre éditeur? vous-même.

Les libraires, vous le saviez, absorbent presque tous les gains d'une entreprise de ce genre, et vous avez loué une boutique où les *Guêpes* se débitaient sous votre surveillance directe.

Je n'ai pas de boutique, moi, monsieur.

C'est un éditeur qui publie mes volumes. Je gagne à faire l'histoire contemporaine, sans méchanceté gratuite et réfléchie, avec honneur, vérité, conscience, beaucoup moins que vous n'avez gagné jadis rue Vivienne. Je n'ai point acheté de maison de campagne à Étretat, je vous le jure, et je n'en achèterai jamais.

Le véritable motif de votre colère contre moi, le voici.

Je vous ai reproché d'avoir, il y a dix ans, imprimé dans la *Patrie* un gros mensonge[1], le matin même du jour où mon procès avec Alexandre Dumas s'appelait à la sixième chambre. Vous pouviez exercer sur l'esprit des juges une impression funeste; vous pouviez me faire condamner à deux ans de prison, comme ce pauvre Félix Pyat venait de l'être pour avoir écrit une malheureuse brochure, — sentence cruelle qui a jeté l'aigreur dans son âme, et qui a contribué peut-être à lui faire prendre le chemin de l'abîme!

Votre article paru, je vous ai cherché, monsieur, non pour vous provoquer en duel, ainsi que vous avez l'air de l'insi-

[1] Voir la biographie d'Alphonse Karr, p. 72, 73 et 74.

nuer dans ce récit fantasmagorique, où la *peau d'ours* et l'*armoire* jouent un si noble rôle.

Je ne suis ni querelleur ni spadassin; je ne menace personne de ma *canne* ou de mon *épée*, comme vous faisiez à chaque instant dans les *Guêpes*.

C'est peut-être une raison de plus de me défendre mieux qu'un autre lorsqu'on m'attaque.

Les âmes les plus courageuses, croyez-le bien, ne logent pas dans le corps de ces bravaches à la voix d'ogre qui se posent en mangeurs d'hommes et ne croquent que des asperges.

Non, monsieur, non, je n'avais pas alors et je n'ai pas aujourd'hui le moindre désir de vous tuer. Je voulais seulement faire

appel à votre conscience honnête, je voulais obtenir une rétractation. Vous avez jugé convenable de fatiguer mes démarches et mes instances, en tenant votre porte close et en laissant mes lettres sans réponse : j'ai donc naturellement raconté ce fait dans votre biographie.

Rien n'était plus juste, ce me semble.

Il fallait accepter le reproche que je vous adressais, garder le silence et ne pas me jeter vos *Bourdonnements* à la tête, pour conclure ainsi :

« Du reste, il est impossible à M. de Mirecourt de faire quelque chose qui ne soit pas parfaitement égal à M. Karr. »

Mais alors, pitoyable logicien que vous êtes ! puisque ma *bête de petite brochure* vous était si indifférente, il ne fallait pas, six

mois après sa publication, quand personne peut-être n'y songeait plus, réveiller l'attention publique par deux colonnes du *Siècle*, et gratifier ainsi mon éditeur d'un surcroît de vente.

Ah! monsieur Karr, voilà ce qu'on peut appeler une franche maladresse! Je croyais que ce gros Janin seul en était capable. Les rieurs ne seront ni de son côté ni du vôtre.

Daignez recevoir mes salutations empressées.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Post-scriptum. — Au moment où je corrige ma dernière épreuve, croiriez-vous,

monsieur, que Janin recommence encore, et que les *Débats* persistent à lui tenir l'étrier quand il enfourche, pour me courir sus, la rosse efflanquée de son style?

Décidément, ce malheureux critique a perdu l'esprit.

Il assure que j'ai fait de son portrait une charge abominable, quelque chose de *difforme* et d'*immonde*, aux *yeux hébétés*, aux *joues inertes.*

Qu'en dites-vous? Allez donc un peu lui présenter un miroir!

On m'annonce que vous suivrez son exemple, et que je suis menacé de nouveaux *Bourdonnements.* Je n'en crois rien. Le *Siècle* a plus de retenue que les *Débats*, et, Dieu merci, vous n'êtes pas en-

core tombé, comme l'auteur de l'*Ane mort*, dans la paralysie intellectuelle et dans le crétinisme de la phrase.

E. de M.

Paris, le 17 juin 1856.

Mme ANAÏS SÉGALAS

Parcourez, entre deux et cinq heures du soir, la ligne d'asphalte qui va du Théâtre-Lyrique au Gymnase, vous êtes sûr d'avoir l'agrément d'une foule de rencontres littéraires ou artistiques.

Là vous trouvez en promenade notre vieux Béranger, le jonc traditionnel à la main, l'œil vif, le pas ferme, la bouche

souriante, vêtu de son ample redingote bourgeoise, coiffé de son feutre à larges bords, et ruminant au soleil quelque refrain nouveau.

Dennery, le dramaturge, sort d'une répétition de l'Ambigu.

Plus loin, Castor et Pollux, — nous voulons dire Anicet Bourgeois et Michel Masson, — achèvent, bras dessus, bras dessous, le plan d'un drame, et saluent Paul de Kock à sa fenêtre du boulevard Saint-Martin.

Voici l'un des frères Lionnet. Un passant candide l'aborde et lui dit :

— Pardon, monsieur... Est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler ?

Tournez la tête : voilà Dumanoir; il

revient du Gymnase. Auguste Maquet le coudoie. Cet illustre auteur de romans signés Alexandre Dumas porte le front haut et se rengorge. Il va sur le boulevard du Temple rendre visite à son père d'abord, puis à certain directeur des alentours : comme avec le ciel, il est avec les maris des accommodements.

Ce n'est pas tout.

Saluez madame Naptal-Arnaud, charmante femme, conduisant par la main deux petits anges, qu'elle nomme ses filles.

Inclinez-vous devant madame Guyon, dont les grands yeux noirs ont tant de puissance, et devant mademoiselle Laurentine, la blonde pensionnaire de M. Montigny.

Livrez passage à Laferrière, avec sa toilette irréprochable et son éternelle jeunesse.

Faites place à Francisque, chargé de livres poudreux et de vénérables brochures ; à Paulin Ménier, que l'on distingue à la ville par l'affectation de sa tenue bohémienne, au théâtre par son originalité pleine de verve.

Peste ! c'est lui, c'est le grand Bocage, avec son lorgnon !

Ne saluez pas, prosternez-vous.

Il regarde avec dédain cet aristocrate de Frédérick Lemaître, courant en calèche découverte sur la chaussée.

Marchez toujours. Voici les frères Cogniard. Ils ont pris l'absinthe, et leur dîner les attend rue de Lancry. Ferdinand Du-

gué, l'auteur du *Paradis perdu*, les accompagne. Ces messieurs se croisent avec Mélingue, notre sublime Benvenuto, qui leur jette un bonsoir amical.

Benvenuto flâne, en attendant l'omnibus qui doit le reconduire à sa maison de Belleville.

Tout à coup il s'arrête, ôte respectueusement son chapeau tyrolien et présente ses hommages à madame Anaïs Ségalas, qui, elle aussi, traverse à cette heure le boulevard artistique, tenant en laisse un superbe chien de chasse, et achevant dans sa tête une strophe commencée, le matin, dans son boudoir.

Admirez l'art des transitions, chers lecteurs : votre promenade est finie, et nous sommes en plein dans notre sujet.

L'héroïne de ce volume peut regagner tranquillement son hôtel de la rue de Crussol ; nous entamons l'histoire de sa vie et la critique de ses œuvres.

Mademoiselle Anaïs Ménard, aujourd'hui madame Ségalas, est née à Paris le 24 septembre 1819.

Sa mère était créole.

Quant à Charles Ménard, son père, il nous offre un type assez curieux à peindre.

Le cher homme avait une existence d'anachorète.

Il proscrivait de sa table la viande, le poisson, et jusqu'au potage gras, attendu qu'il est fait avec la chair d'un animal. Cœur digne des temps antiques, il soutenait que nous n'avons le droit, ni de tuer

les bêtes, ni de nous alimenter de leur substance.

Charles Ménard ne se borna pas à prêcher d'exemple : il publia, en 1825, un volume à l'appui de sa doctrine.

Nous recommandons à la Société protectrice des animaux les œuvres de ce grand philosophe.

La haine de la côtelette et du bifteck n'était pas le seul trait distinctif de son caractère. Il ne voulut jamais comprendre ni les jouissances du luxe ni les joies de salon.

Le père de notre héroïne se réservait une chambre garnie de meubles très-pauvres, laissant, du reste, madame Ménard arranger ses appartements particuliers à

sa guise, mais refusant avec obstination de l'accompagner dans le monde.

Celle-ci, beaucoup moins âgée que son époux, fit à la paix du ménage et aux convenances le sacrifice de ses goûts de jeune femme.

Elle se consacra dans la solitude à l'éducation de sa fille.

Anaïs eut, sous le toit paternel, des maîtres de tout genre.

On reconnut en elle, dès sa plus tendre enfance, des inclinations littéraires très-prononcées.

Un vieux professeur lui rima un jour, pour la fête de M. Ménard, quelques strophes classiques dont elle se permit de trouver la versification détestable. Notre bas bleu de sept ans en écrivit d'autres

elle-même, et récita triomphalement à son père un morceau curieux, affranchi de toutes les lois de la rime et de la césure.

A trois années de là, nous voyons mademoiselle Anaïs composer un vaudeville.

Dans la maison logeait un auteur dramatique de quatrième ordre, appelé M. de Ferrière[1]. Ce Scribe de Lazari et des Funambules écouta gravement la pièce de la jeune fille, déclara qu'il y trouvait de superbes dispositions pour la scène, et se joua de la crédulité de l'enfant jusqu'à lui promettre d'aller présenter le chef-d'œuvre au directeur de la Gaîté.

— Vraiment? s'écria-t-elle toute joyeuse. Quand m'apporterez-vous la réponse?

[1] Il signait *Leblanc* au théâtre.

— Mais aujourd'hui même, ce soir, dit M. de Ferrière.

Anaïs avait grandi d'une coudée.

Jusqu'au retour de son protecteur, elle compta les minutes et les secondes, courant de la pendule à la fenêtre, et tressaillant à chaque coup de marteau que lui envoyait aux oreilles la porte de la rue.

Enfin le locataire rentra.

— Mademoiselle, dit-il, on trouve la pièce très-admissible. Par malheur, c'est une pièce de circonstance, et la direction en avait reçu précédemment une sur le même sujet, sans quoi la vôtre eût été mise à l'étude sur-le-champ.

Le candide auteur de vaudevilles ne douta pas un seul instant de la bonne foi du messager.

Anaïs croyait que les théâtres s'ouvraient à tout le monde, même aux petites filles de dix ans, et qu'une pièce pouvait être lue, reçue et représentée en vingt-quatre heures.

Elle s'adonna sérieusement à de nouveaux griffonnages dramatiques, et fureta dans la bibliothèque paternelle, afin de découvrir des comédies et des tragédies.

Cette bibliothèque se ressentait des goûts de M. Ménard et de son mépris pour le luxe.

On n'y voyait pas de volumes à splendide reliure, enfermés dans un meuble de laque ou de palissandre. Le bonhomme rangeait ses livres au fond d'un cabinet noir, sur de simples planches de chêne.

Anaïs remua tous ces bouquins pou-

dreux, et dénicha les poëtes comme on déniche les oiseaux.

Elle trouva Molière, Corneille, Racine, les lut avec enthousiasme, et apprit par cœur de longues tirades, qu'elle allait déclamer en jouant dans la cour, afin que M. de Ferrière, qui travaillait à sa fenêtre, pùt l'entendre et l'applaudir.

L'auteur de quatrième ordre s'acquittait à merveille de sa dette de bravos.

En revanche, il payait très-mal ses loyers.

Il lui vint une idée obligeante et économique. Pour obtenir de M. Ménard quittance des termes dus, il lui proposa de donner à sa fille quelques leçons de prosodie française.

On accepta cette offre.

Mais, au bout d'une dizaine de leçons, l'écrivain dramatique déménagea sournoisement et laissa la jeune élève gravir, comme elle pourrait, les hauteurs du Parnasse.

Elle ne se découragea point.

Nous la voyons, à dater de ce jour, marcher seule et sans guide à la conquête d'une position dans les lettres.

La poésie et l'amour sont frère et sœur.

Fille d'une créole, mademoiselle Anaïs avait une double raison d'accomplir un voyage précoce dans les plaines fleuries du sentiment. Elle donna sa première tendresse et ses premiers rêves à un jeune homme qui arrivait du fond des Pyrénées pour faire ses études de droit.

M. Ménard était mort.

Sa veuve, le temps du deuil expiré, n'avait pas jugé convenable de laisser autour d'elle la même solitude.

Appuyé dans ses prétentions par quelques amis de la famille, le jeune Basque demanda la main d'Anaïs.

Notre héroïne, consultant son cœur beaucoup plus que son âge, l'avait autorisé à cette démarche. Elle ignorait que nos lois françaises ne permettent pas à une personne de son sexe d'allumer le flambeau de l'hymen avant quinze ans révolus.

Mademoiselle Anaïs n'en avait que treize.

Il fallut se contenter d'une simple cérémonie de fiançailles et de l'espérance.

Pour tromper le temps, nos amoureux fabriquent un calendrier double, c'est-à-dire une pancarte contenant deux révolu-

tions complètes de trois cent soixante-cinq jours.

Tous les soirs ils prennent une plume, biffent un saint du calendrier, et finissent par atteindre l'heure du sacrement, à la sept cent trentième rature.

L'époux venait d'être reçu avocat à la cour royale de Paris.

Anaïs lui fit jurer solennellement de ne jamais abuser de l'autorité conjugale pour mettre obstacle à ses goûts poétiques, et la lune de miel, si exclusive d'ordinaire et si jalouse, permit à l'épousée de ne pas interrompre sa promenade sur l'Hélicon.

Madame Ségalas envoya aux journaux quelques essais timides.

Le *Cabinet de lecture*, feuille littéraire très-courue à cette époque, lui emprunta

ses rimes, et le directeur, M. Darthenay, l'un des plus illustres autocrates du coup de ciseau, remplaça le nom de Ségalas par *trois étoiles*, sous le prétexte assez plausible que ce nom ne jouissait pas encore d'un rayonnement convenable.

Bientôt, plus chevaleresque et moins rigide, il écrivit en entier la signature.

Alors, comme aujourd'hui, notre muse lisait merveilleusement ses vers. Les cercles lettrés de la capitale se disputaient la gloire de l'entendre [1].

Prônée par les salons, elle eut une renommée soudaine.

Un éditeur de la rue des Grands-Augus-

[1] Elle a lu maintes fois chez mesdames Ancelot, de Pongerville, Lefebvre-Deumier, et chez M. Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles*.

tins lui publia un premier recueil de poésie, à la fin de 1837. Ce recueil s'intitule les *Oiseaux de passage.*

Madame Ségalas entrait dans sa dix-huitième année.

Chez un poëte si jeune encore, la facture et le rhythme ne manquent ni de hardiesse ni de cadence. Le sentiment religieux, les douces rêveries de la famille et de la maternité, lui dictent de beaux vers. Jamais une pensée mauvaise, jamais un hémistiche coupable ne déshonorent ses chastes et pieuses inspirations.

. . . .

Ma vie, ô mon Seigneur! calme s'en est allée :
J'ai fait comme le lis brisé dans la vallée,
Je suis morte dans ma blancheur.

Le monde m'a dit : Viens, ce collier rend charmante;
Cette robe de pourpre et d'or est si brillante!

Ce jeune homme a l'œil tendre et de bien noirs cheveux!
Et j'ai fui le jeune homme, et j'ai dit : Je préfère
A la robe de pourpre et d'or de votre terre
Ma robe blanche dans les cieux.

La muse de madame Ségalas, muse chrétienne avant tout, profite des jeux mêmes de l'enfance pour l'instruire et pour lui servir de guide jusqu'aux mystérieuses régions de l'infini.

Le grand livre de la nature est ouvert devant toi. Regarde, enfant!

. . . .

Celui qui fait toutes ces choses,
C'est Dieu; de son palais du ciel,
C'est lui qui nuance les roses
Et donne aux abeilles leur miel.
Il suspend tes bons fruits aux branches;
Il jette un gazon de satin
Sous tes pieds; pour tes robes blanches
Dans la plaine il sème du l n.

C'est lui, toujours lui, qui t'envoie
Les bluets, ces saphirs des blés,

Qui donne au ver sa longue soie,
Au rossignol ses chants perlés;
C'est lui qui fait le corps si frêle
Des papillons frais et jolis,
C'est lui qui pose sur leur aile
Ces points de nacre et de rubis.

Passant ensuite à la peinture du ciel, rempli de bienheureux, de vierges, de chérubins et d'archanges, madame Ségalas ajoute :

Tu sais bien, ta petite amie?
Elle est aussi près du Seigneur.
. . . .
Comme ses compagnes nouvelles,
Elle tient un gentil rameau;
Sur le dos on lui mit deux ailes
Pour suivre au vol l'ange et l'oiseau;
Et parfois, quand elle est bien sage,
Le bon Dieu lui permet encore
D'aller jouer sur un nuage
Ou bien dans une étoile d'or.

Au milieu de ce premier volume, où

l'inexpérience de l'art se trahit quelquefois, l'auteur a, selon nous, le tort grave de traiter certains sujets antipathiques à sa nature.

Ainsi nous le voyons avec chagrin consacrer sa verve et ses rimes à Chodruc Duclos, ce Diogène absurde du dix-neuvième siècle qui effraya de sa présence pendant quinze ans les galeries du Palais-Royal.

Oh! regardez-le bien marcher contre les grilles,
Chodruc, pensif, railleur, philosophe, effronté,
Superbe, et se faisant une immortalité
Avec quelques vieilles guenilles.

Jacques Arago, cet Homère burlesque de notre littérature, a écrit les *Mémoires* de Chodruc.

Il raconte qu'au milieu des livres du personnage, à côté de la vie du cynique

d'Athènes, on trouva la lettre suivante, adressée à madame Ségalas :

« Madame,

« Le malheur vous remercie du rayon de jour que vous avez jeté dans mon âme. Il vous bénit, et prie Dieu pour que vous ne connaissiez jamais l'ingratitude.

« Merci, poëte.

« Émile Chodruc Duclos. »

Fausse ou véritable, cette anecdote nous touche peu.

Chodruc, ennemi du travail et *poseur* insolent, ne fut jamais un philosophe sincère. Il n'avait d'autre but que d'humilier, par l'étalage de ses haillons immondes, d'anciens camarades, qu'il accusait

d'être ingrats, et dont il enviait l'opulence.

En feuilletant les *Oiseaux de passage*, nous trouvons plusieurs pièces poétiques aussi mal inspirées.

Déjà célèbre, et comblée de félicitations par de nombreux amis, notre jeune muse ne savait pas résister à leur désir, quand ils lui donnaient à traiter des matières de leur choix.

Elle se trouvait, un jour, au château du Vivier, dont l'avocat Parquin venait de faire l'acquisition.

C'était une propriété charmante, un site fort pittoresque.

A l'extrémité du parc s'élevaient les ruines d'une ancienne résidence royale du temps de Charles VI.

Il y avait plusieurs tours, à moitié dé-

molies, et la principale, appelée tour des Oubliettes, laissait voir des têtes de mort et des ossements épars çà et là dans son enceinte.

— Anaïs, dit madame Parquin, ces restes ont appartenu sans doute à de malheureuses victimes des vengeances féodales. Faites-nous là-dessus quelques strophes.

— Miséricorde! y songez-vous? C'est trop sombre! dit notre héroïne, qui, depuis son arrivée à la campagne, ne songeait à chanter que le printemps et les fleurs.

C'était la première fois qu'elle opposait un semblant de résistance.

— Elle fera des vers sur la tour des

Oubliettes, murmura tout bas la châtelaine, ou elle dira pourquoi.

Souvent Anaïs allait se promener au clair de lune, du côté des ruines. Elle aimait à rêver seule au chant de la brise et du rossignol, sous les pâles rayons qui filtraient à travers les grands arbres ou qui venaient caresser les ogives des tours.

Ce soir-là, sa promenade fut effrayée par des gémissements plaintifs, sortant du vieux manoir.

La jeune femme aperçut d'abord une lumière sous les voûtes de l'ancienne résidence de Charles l'insensé ; puis la terreur cloua ses pieds au sol, quand elle vit débusquer de la tour des Oubliettes une grande forme blanche, surmontée d'une

tête de mort, dont les yeux creux lançaient des lueurs sépulcrales.

Glissant jusqu'à madame Ségalas, et lui saisissant le bras avec force, le fantôme lui dit :

— Je suis l'âme qui animait autrefois cette tête. Cherche à deviner ce que j'ai pu être il y a tantôt cinq cents ans ; consacre-moi des vers, et chante la ruine humaine qui fut mon corps. Je le veux, je te le commande !

Or le timbre de voix de cet habitant de l'autre monde frappa notre muse.

— Permettez !... Je ne crois pas aux fantômes, chère amie, s'écria-t-elle.

N'ayant plus le moindre reste de frayeur, elle souleva le linceul et découvrit le vi-

sage de madame Parquin, qui tenait au bout d'une pique la tête de mort, intérieurement illuminée d'une bougie.

— Aurai-je mes strophes au moins? demanda la châtelaine.

— Oui, certes; vous les avez bien gagnées, répondit Anaïs.

Et voilà comment la pièce qui a pour titre *Une Tête de mort* se trouve dans le premier recueil poétique de madame Ségalas.

Cette pièce est médiocre et sent la complaisance.

Nous préférons celles où l'auteur obéit à ses propres inspirations plutôt qu'aux égards dus à l'hospitalité. Le *Prêtre,* — la *Jeune Fille mourante,* — la *Pauvre*

Femme, — Une Mère à son enfant, — la *Petite Anna* et l'*Éducation de l'enfant de chœur* sont des modèles de poésie tendre et pieuse.

Qui sait le début sait la fin, autre morceau très-remarquable de ce volume, toucha beaucoup de prisonniers et développa dans leur âme des germes salutaires.

Madame Ségalas reçut des missives datées de Sainte-Pélagie et du bagne de Brest.

Un jeune homme condamné à cinq ans de fers la supplia de lui envoyer quelques lignes de sa main pour le soutenir et lui rendre le courage.

Cette dernière lettre fut apportée au poëte par un digne prêtre qui avait connu

le malheureux jeune homme en allant prêcher à Brest et en visitant le bagne.

Le prêtre avait pardonné; le monde n'avait pas le droit d'être plus sévère que lui.

Madame Ségalas envoya la réponse.

Aujourd'hui, le condamné, libre de sa chaîne, efface par une conduite sans reproche le souvenir de sa première faute.

Certes, la poésie qui obtient des résultats semblables a droit à tous nos éloges.

Foin des rimeurs plus habiles qui excitent les passions, et chantent les joies impures du matérialisme! Ceux-là conduisent les gens au bagne, et ne les en ramènent point avec le repentir.

Un grand seigneur russe, le prince Elim Metscherski, était l'un des plus chauds

admirateurs de cette moralité constante qui règne dans les œuvres du poëte dont nous écrivons l'histoire.

Poëte lui-même, le prince envoya de Saint-Pétersbourg à l'auteur des *Oiseaux de passage* une scène dramatique versifiée, lui annonçant, en outre, qu'il espérait bientôt venir à Paris et lui demander conseil, avant l'impression d'un autre poëme qui s'intitulait les *Roses noires*.

— Voilà qui est bien funèbre! dit machinalement notre héroïne.

Un mois après les journaux lui annoncent l'arrivée du prince.

Elle attend sa visite; mais elle ne reçoit qu'une lettre qui la prie de se rendre à la chapelle russe, pour assister aux funérailles

de l'auteur des *Roses noires*[1], mort le soir même de son installation dans la capitale.

Le titre du premier recueil de notre muse est en contradiction formelle avec son caractère. Elle ne ressemble en aucune sorte aux oiseaux de passage, dont l'humeur est si vagabonde, et qui changent éternellement de ciel et de climat.

Née dans la maison qu'elle habite aujourd'hui, toute excursion hors des murs de la capitale lui semble fâcheuse, et jamais elle ne franchit la barrière sans un sentiment de regret.

[1] Ce poëme du malheureux prince a été publié. Madame Ségalas en a rendu compte dans les journaux.

Par exemple, il n'en est pas ainsi de la barrière du manége.

Madame Ségalas, — nous la supplions de ne pas se formaliser de notre révélation indiscrète, — passe pour la plus brillante amazone de l'époque.

Elle est élève de Baucher, qui lui enseigna les principes littéraires et poétiques de la demi-volte et du galop à deux pistes.

Un jour, au moment où elle se disposait à partir pour l'école d'équitation, M. Ségalas abusa pour la première fois de son autorité d'époux; il retint madame au logis, sous prétexte qu'on allait exécuter, ce jour-là, un exercice beaucoup trop périlleux.

Madame trouva, comme de juste, ce despotisme intolérable.

Sur ces entrefaites, Monsieur reçoit la visite d'un client. Notre amazone aussitôt de s'échapper et de courir au manége.

Le mari, prévenu de sa fuite, veut la rejoindre, mais il arrive trop tard. Madame est en selle; Madame galope intrépidement dans l'enceinte; Madame, sous les yeux mêmes du despote effrayé, pousse l'héroïsme de la désobéissance jusqu'à faire sauter trois fois à son cheval une barrière de cinq pieds de hauteur.

D'aussi magnifiques succès en équitation ne lui donnent cependant pas le goût des longues chevauchées et des voyages.

Elle se promet bien surtout de ne plus retourner à Dieppe, où elle a failli se noyer et être brûlée le même jour.

Voici l'anecdote.

Après avoir admiré l'Océan du haut de la jetée, madame Ségalas eut tout naturellement la fantaisie de faire une promenade en bateau.

— Comme il te plaira, lui dit son mari, très-décidé, depuis l'aventure du saut de la barrière, à ne mettre obstacle à aucun de ses désirs.

On se confia aussitôt à l'élément perfide sur un frêle esquif, dont le nocher avait nom Chauvin.

C'était un original; qui appelait sa barque une *frégate* et qui se décorait personnellement du titre pompeux de capitaine.

Rien à cela de bien répréhensible.

Mais, à côté de ce petit défaut d'orgueil, le capitaine Chauvin en avait un plus grave.

Il manifestait pour l'eau, salée ou non salée, une horreur profonde, et, comme la chaleur était grande, il se désaltérait avec du rhum, tout en conduisant nos époux.

— Assez!... retournons! cria madame Ségalas, voyant cet étrange pilote quitter à chaque minute le gouvernail pour la bouteille.

Se disposant à obéir et à virer de bord, le capitaine Chauvin fit une manœuvre si maladroite, qu'il jeta sa prétendue frégate juste au milieu d'un banc de sable, entouré de rochers.

L'esquif s'y enfonça profondément du côté de la proue, tandis que la poupe restait battue par les vagues et se voyait menacée d'immersion.

Par bonheur, on était en vue de la jetée.

Un mendiant, que madame Ségalas rencontrait tous les matins dans sa promenade sur la grève, et auquel jamais elle n'avait refusé l'aumône, s'élança dans les flots au secours de sa bienfaitrice.

Il atteignit la barque.

Chauvin, dégrisé par l'imminence du péril, put se retirer du banc de sable avec le secours de cet homme.

Quelques minutes après, on regagnait la terre, malgré les instances du capitaine, qui suppliait les promeneurs de rester dans sa *frégate*.

— Cinq cents personnes viennent d'être

témoins de l'accident, s'écriait-il; je suis un homme déshonoré, si vous me quittez tous les deux!

Or M. Ségalas, qui tenait probablement à sauver l'honneur du capitaine Chauvin, laissa madame sur le rivage, n'écouta ni ses supplications ni ses plaintes, et continua bravement sa promenade maritime.

Rentrée seule à l'hôtel, la jeune femme rêvait tempête et naufrage, quand tout à coup retentissent de grandes clameurs.

Elle ouvre sa porte et veut sortir.

Impossible! Un incendie vient d'éclater dans la maison même. Toutes les galeries voisines sont encombrées de gens qui organisent la chaîne.

Saisie d'effroi, elle ouvre précipitam-

ment sa fenêtre. Deux mille personnes lui crient de la rue :

— Vite! vite! descendez, les flammes vous gagnent!

On applique une échelle au mur. Madame Ségalas est obligée d'enjamber son balcon et de descendre du second étage, soutenue par un pompier.

L'eau et le feu dans un même jour, c'était trop.

Notre héroïne regagna Paris avec la fièvre. Elle fit une maladie de trois semaines et renonça pour jamais aux voyages.

Vers cette époque, les soins et le bonheur de la maternité contribuèrent encore à l'affermir dans ses habitudes sédentaires. Assise au berceau de sa fille, elle composa

le volume des *Enfantines*, qui, selon nous ,est son chef-d'œuvre.

Bonjour, petit enfant, petit roseau qui penches,
Bonjour, mon diamant.
Dis, ma Bertile, dis, colombe aux plumes blanches
Qui viens du firmament,
Quels dons as-tu reçus de Jésus, de sa Mère,
De l'ange Gabriel,
Qui t'ouvrirent en pleurs, pour t'envoyer sur terre,
Les portes d'or du ciel?

Ce livre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, est une véritable source jaillissante de tendresse maternelle et de pensées chrétiennes. Le premier bégayement de sa fille, son premier pas, son premier sourire, tout contribue à dicter à madame Ségalas des pages ravissantes.

Voici que la raison s'éveille avec l'intelligence. La voix de la jeune mère a d'autres accents.

Il s'agit d'étudier l'histoire, la géographie, la botanique; il faut même prendre une teinture de la science des Buffon et des Cuvier.

Mais apprends donc à lire, ô mon beau lutin rose!
Tous nos livres jaseurs te diront mainte chose.
L'histoire, à deux battants t'ouvrant les vieux palais,
Te parlera des rois, de leur bonheur étrange,
De leurs couronnes d'or, moins douces, ô mon ange!
    Que tes couronnes de bluets.

Tu les verras jouer à la pourpre, aux royaumes,
Aux combats, puis passer ainsi que des fantômes.
Tout ce pouvoir royal, tu le comprendras, toi,
Frêle et charmant tyran, souveraine légère,
A l'empire absolu : sous le toit d'une mère,
Le hochet d'un enfant est un sceptre de roi.

Puis on t'indiquera, dans des pages fidèles,
Les grands fleuves, les monts, escaliers des gazelles;
Le Nord couvert de neige ainsi que d'un manteau,
Et l'Orient magique, où le soleil de flamme
Luit dans le diamant, dans les yeux de la femme
    Et sur les plumes de l'oiseau.

D'autres livres plus frais, printanières corbeilles,
Te peindront les œillets, les grenades vermeilles,
Les fraises de corail, le saule au front tombant,
Et le cèdre géant dont la grandeur le raille :
L'aigle et le moucheron sont de la même taille
Sur ses larges rameaux qui couvrent le Liban.

Puis, ailleurs, tu verras le daim sur la bruyère;
Le lion souverain, dont la fauve crinière
Est le manteau royal; le vautour furieux;
Le petit colibri dont la plume étincelle :
La main de Dieu jeta des rubis sur son aile,
Comme des brillants dans tes yeux.

Sans l'éducation du cœur l'éducation de l'esprit n'est jamais féconde et devient même un péril.

Notre poëte ne l'ignore pas.

Après avoir fermé le livre de la science, il ouvre celui de la prière.

Et vous, petits enfants, n'avez-vous rien à dire
Au Dieu qui vous donna vos mères et vos sœurs?
Il écoute; il est bon, et vers lui vous attire.

On vous aime là-haut. Dieu, penché sur vos cœurs,
Recueille chaque soir leurs parfums qu'il respire :
Des prières d'enfants, c'est un encens de fleurs.

Viennent ensuite les premiers pas à l'église.

Écoute, la cloche nous appelle!

Ce temple à la tour majestueuse, aux vitraux splendides, c'est la maison du Seigneur. Tous les saints, couronnés de l'auréole, se rangent sous le portail de pierre

Pour compter les enfants qui viennent prier Dieu!

Regarde tout au fond la chapelle fleurie
De la reine du ciel, qu'on appelle Marie;
Là tout est blanc et frais comme tes jeunes ans.
Oh! vois sur cet autel, qui parle à nos deux âmes,
Une Vierge au front pur pour soutenir les femmes,
Un nouveau-né divin pour sourire aux enfants.

Ne sois pas si distraite en priant, ma colombe.
Pour que d'en haut sur nous un regard de Dieu tombe,

Il faut que notre cœur, illuminé, tremblant,
Soit, comme un encensoir, plein d'une sainte flamme;
Car, vois-tu, la prière est un encens de l'âme,
Et n'a de parfum qu'en brûlant.

Le poëme de madame Ségalas renferme toute une épopée suave et pleine de charme.

C'est un jardin merveilleux, où l'enfance cueille les sentiments purs et les vertus, comme on cueille les roses. L'*Aumône*, —les *Fées*, — la *Petite Voyageuse*, — les *Grand'Mères*, — les *Vacances*, — les *Images de la Bible*, — le *Bal d'enfants* et une foule d'autres morceaux contiennent de grandes beautés.

Jugez-en par les strophes suivantes.

L'auteur parle à sa fille, agée de sept

ans, et déguisée en marquise pour aller fêter le carnaval au Jardin d'Hiver.

Viens vite... Où donc es-tu, ma charmante lutine?
Mais que vois-je? Une vieille au casaquin soyeux,
Aux cheveux tout couverts de poudre blanche et fine,
Cette neige de nos aïeux.

Vous ressemblez, Madame, à mon enfant candide :
C'est bien son air naïf, ses yeux au doux rayon;
Cette petite vieille est une chrysalide
Qui doit cacher mon papillon.

Votre peau satinée a le duvet des pêches;
Votre costume sort d'un tiroir du vieux temps,
Mais vos grâces d'enfant sont prises toutes fraîches
Dans la corbeille du printemps.

Marquise, vous voulez paraître grave et sage,
Sous un rouge de cour voiler votre candeur;
Vous avez à la fois le fard sur le visage
Et l'innocence dans le cœur.

En quittant le hochet qui vous séduit encor,
Il vous faut la béquille, et votre pas chancelle;
Mais vos souliers de vieille, à larges boucles d'or,
Renferment deux pieds de gazelle.

Venez, venez, marquise!... Au loin tout est chanson...
Une chaise à porteur sera votre équipage,
Et vous y pèserez comme un petit pinson
Que l'on porte dans une cage.

Il est difficile de rien lire de plus frais et de plus gracieux.

Madame Ségalas n'est pas seulement poëte, elle est auteur dramatique[1]. Cinq pièces de sa composition furent jouées, à diverses époques, sur les scènes parisiennes.

[1] Pendant quatre ans, de 1848 à 1852, elle fut chargée dans le *Corsaire* des comptes rendus de livres et de théâtre. Ce travail, par sa responsabilité comme par son étendue, ne manque pas d'une certaine importance. Il comprend au moins une centaine de feuilletons. L'*Estafette*, le *Commerce*, le *Cabinet de lecture*, le *Musée des Familles* et la *Tribune dramatique*, à l'epoque ou elle était dirigée par Emmanuel Gonzalès, ont publié de madame Ségalas une foule d'articles de genre et de nouvelles, dont les plus importantes ont été recueillies en volume par la librairie Louis Janet, sous le titre de *Contes du nouveau Palais de Cristal*.

En 1847, elle présenta au comité de lecture du second Théâtre-Français un drame en trois actes et en prose, intitulé la *Loge de l'Opéra*. Reçue par l'administration Lireux, cette pièce n'eut les honneurs de la rampe que sous le règne du grand Bocage, et le parterre de l'Odéon, le plus terrible de tous les parterres, accueillit par des bravos les débuts de l'auteur des *Enfantines* dans ce nouveau genre.

Encouragée par la réussite, madame Ségalas apporta, l'année suivante, au même théâtre sa comédie du *Trembleur*.

C'est une bluette de circonstance, finement conçue et semée de jolis couplets. Un bourgeois peureux serre les cordons de sa bourse, rogne la toilette à sa femme, la sèvre des plaisirs du monde, et ne tarde

pas à reconnaître que, s'il doit trembler, c'est moins pour ses écus que pour le repos et le bonheur de son ménage.

Un des principaux interprètes de l'œuvre, M. Victor Henry, passe tout à coup à la direction de la Porte-Saint-Martin.

Il demande un manuscrit à madame Ségalas, et celle-ci lui offre les *Deux Amoureux de la grand'mère*, vaudeville assez triste, qui ne ramena point au théâtre les recettes fugitives.

L'époque, du reste, était fatale aux administrations dramatiques.

Deux autres pièces de notre héroïne, les *Inconvénients de la sympathie* et les *Absents ont raison*, nous semblent peu dignes des honneurs de l'analyse.

Il n'appartient point à une nature fine,

délicate et rêveuse comme celle de madame Ségalas, d'écrire ces folles compositions appelées *levers de rideau.*

Joués à la Gaîté, pendant que les ouvreuses apportaient les petits bancs et que le public se plaçait pour le mélodrame, les *Inconvénients de la sympathie* ne renfermaient pas assez de coups de pied, de soufflets, de meubles renversés et d'assiettes brisées pour dominer le tumulte.

Les succès intimes, c'est-à-dire ceux qui s'obtiennent en petit comité, sans avoir la sanction du public, détournent presque toujours un écrivain de sa route.

Nécessairement, chez madame Ségalas, la fantaisie de composer des drames et des vaudevilles a dû venir à la suite des

bravos qu'elle recueille en sa qualité de charmante actrice de salon.

Tour à tour, devant une société d'élite, elle interpréta les rôles de Déjazet, de madame Allan, de madame Volnys.

Puis, sa position de femme du monde ne lui permettant pas d'aborder les grandes scènes comme comédienne, elle voulut du moins les aborder comme auteur.

Selon nous, ce ne fut point une idée heureuse.

Pour tout ce qui est relatif au théâtre, nous conseillons à notre muse de ne pas se livrer à trop d'excursions hors de la bonbonnière dramatique ouverte par madame Perrière-Pilté.

Nos lecteurs savent ou ne savent pas

que cette dame, une de nos Parisiennes les plus brillantes, s'est mise en rivalité directe avec l'hôtel Castellane.

Elle a fait construire, au milieu de son jardin, une petite salle délicieuse, inaugurée, cet hiver même, par un opéra de sa façon, dont Lefort et Madame Sabatier voulurent bien être les interprètes.

Un seul acte ne pouvant remplir la soirée, quelqu'un propose d'y joindre la comédie de *Brueys et Palaprat*.

Tout s'arrange; les rôles sont distribués. Celui de mademoiselle de Beauval échoit à madame Ségalas.

Mais, aux répétitions, l'acteur qui doit jouer Palaprat manque à l'appel.

C'était M. de Custé, l'une des colonnes

de l'hôtel Castellane. Il avait cru pouvoir déserter et montrer ses talents sur une autre scène.

Or, chacun le sait, l'hôtel Castellane est fort orgueilleux de sa gloire.

La troupe illustre du faubourg Saint-Honoré s'émeut.

On enjoint expressément à M. de Custé d'avoir un rhumatisme, et M. de Custé pousse l'obéissance jusqu'à déclarer que ce rhumatisme est aigu.

Grand embarras chez madame Perrière-Pilté.

Sept ou huit personnages veulent aborder le rôle, mais ils se heurtent à d'insurmontables difficultés, et se retirent. On est à la veille de la représentation : point de Palaprat.

La maîtresse du logis décide que le rôle sera lu.

— Y songez-vous? crient les acteurs.

— Alors, dit madame Ségalas, il faut intituler la pièce *Brueys sans Palaprat*.

— Non, repart M. Karl Daclin, jeune poëte qui représentait le duc de Vendôme; il est clair que nous aurons une chute : donc, le titre doit être *Brueys... et Pataras!*

Mais tout à coup, au grand désespoir de l'hôtel Castellane, un excellent artiste de la Comédie-Française [1] consent à rem-

[1] Delaunay, qui avait débuté, pour ainsi dire, à l'Odéon, dans une pièce de madame Ségalas. Il est à présumer que celle-ci ne fut point étrangère à son appel et à l'acceptation du rôle.

placer M. de Custé. Nos acteurs de salon le reçoivent à bras ouverts.

Une seule répétition suffit au nouveau venu.

Les lustres s'allument; la petite salle regorge de spectateurs, et M. Karl Daclin improvise le joli prologue d'ouverture qui va suivre.

On trouvera tout simple, après l'avoir lu, que l'auteur de ces vers faciles ait remporté, depuis, la première palme poétique au concours offert par la Société des gens de lettres.

. . . .

Ce soir, vingt-deux janvier, quand s'enfuira le jour,
Par ordre, on donnera grand spectacle à la cour :
Primo (pourvu qu'au moins la chose se soutienne),
Brueys et Palaprat, un acte par Étienne.

A l'instant décisif Palaprat nous manquait!
De jouer en boitant notre acteur se piquait;
Mais jouer quand on souffre encor d'un rhumatisme,
Est aussi malaisé que de trancher un isthme.
Il fallait donc trouver pour doubler cet emploi
Un esclave soumis. Or nous trouvons un roi!
C'est monsieur Delaunay, maître et souverain juge,
Du Théâtre-Français complaisamment transfuge,
Qui veut bien nous prêter, pour une heure, messieurs,
Le charme de sa voix et l'esprit de ses yeux.
Chacun de vous serait heureux, je me figure,
D'avoir à son habit une telle doublure.
Le reste de la troupe est médiocre, hélas!
Heureusement pour nous, madame Ségalas,
Qui, charmante, avec art de tout rôle s'acquitte,
Pourra, si la mémoire infidèle nous quitte,
Trouvant dans son esprit d'ingénieux moyens,
Remplacer tous les vers d'Étienne par les siens.
Quant au pauvre Vendôme, on a tout lieu de croire
Qu'il sera bel et bien sifflé par l'auditoire!
Secundo : — pour final, pour dessert, pour bouquet,
Un proverbe lyrique, attrayant et coquet,
Jaloux de soi, pensée heureuse et charmant titre,
Au livre du talent délicieux chapitre,
Mélange harmonieux de soupirs, de bémols,
Qui sera gazouillé par quelques rossignols :
Madame Sabatier, sans qui n'est point de fêtes,
Et qui tient un collier de notes toujours prêtes;
Puis un chanteur aimable et tendre sans effort,

Voix douce et sympathique, — on devine Lefort.
Puis enfin un talent vanté de Brest à Rome,
Jeune fille ou fauvette au gosier pur, qu'on nomme
Zolobodjean, un nom qu'on est fier d'annoncer,
Un nom doux à nos cœurs, mais dur à prononcer!
Quant à l'auteur, amie ou sœur de Philomèle,
Je dois taire son nom; la défense est formelle.
Pourtant (c'est un moyen de le dire à peu près)
Je ne vous plaindrai pas de venir tout exprès,
Conduits par un cocher qui regimbe et raisonne,
Dans ce lointain faubourg, quartier de Babylone;
Lorsque, dédommagé par la juste Thémis,
On trouve à Babylone une Sémiramis,
On peut bien, écartant toute pensée ingrate,
Traverser en coupé la Seine ou bien l'Euphrate.
Enfin, si du danger l'imprudence est la sœur,
Que chacun soit tranquille, un parfait régisseur,
De qui l'activité doit certe être applaudie,
Nous sauvera, Messieurs, de tout cas d'incendie...
A moins que, pour répondre à de joyeux bravos,
Guidés qu'ils sont d'ailleurs par un chef sans rivaux,
Nos acteurs, combattant sans craindre de revanches,
Enflammés par le jeu, n'aillent brûler les planches!
Oui, mais ce n'est pas tout: il faut, c'est là le *hic*,
Que dans un vrai théâtre on ait un vrai public.
Mesdames, le silence est bon quand on est quatre;
Mais, lorsqu'on est trois cents, que les mains doivent battre!
Applaudissez bien haut, faites beaucoup de bruit,
C'est devant le repos que la gaieté s'enfuit.

Que la joie et l'ardeur soient bien vives, bien franches;
Que vos gants déchirés laissent voir vos mains blanches;
Faites épanouir vos lèvres de corail,
Mais ne les cachez pas derrière un éventail.
Nous jouerons tous gratis... C'est un beau sacrifice;
Mais un regard de vous c'est plus qu'un bénéfice!
Et vous, messieurs, rendez notre bonheur complet.
Pour nous encourager, moquez-vous, s'il vous plaît,
Du froid *qu'en dira-t-on*, de la morne étiquette.
Faites à la rigueur agir sous la banquette
Vos escarpins vernis, purs de tout mac-adams;
Frappez sur vos chapeaux, en guise de tamtams!
Mais, direz-vous, mon casque est neuf, et je préfère...
Chut!... Voici le moyen de vous tirer d'affaire;
Je donne ma recette en homme généreux:
Si tout à l'heure ici votre poing valeureux
Fait à votre castor une bosse choquante,
On peut le retaper pour quatre francs cinquante.

. . . .

Bref, je finis mon speech en demandant à Dieu,
Si nous tombons à plat, d'être sifflés... très peu.

M. Karl Daclin ne fut pas sifflé du tout.

Les bravos se partagèrent entre lui, mademoiselle de Beauval, Delaunay et les

trois rossignols annoncés par le prologue. L'hôtel Castellane vit sa gloire éclipsée.

Dans la liste des œuvres théâtrales de madame Ségalas, il faut mentionner un petit opéra-comique, dont M. Émile Durand, jeune lauréat de l'Institut, composa la partition, et qui fut chanté par madame Lefébure-Vély et Jules Lefort.

Quelques jours après la représentation de cet acte, les domestiques de notre muse lui annoncent le pasteur d'une église voisine, M. l'abbé Dancel, dont le dévouement et la charité sont infatigables.

— Madame, lui dit le prêtre, je me permets de vous faire visite au nom de mes pauvres.

— Soyez le bienvenu, monsieur le curé,

répond la maîtresse du logis, offrant un fauteuil et se préparant à contribuer à une quête.

— J'ose espérer que vous accueillerez ma demande, reprit l'abbé Dancel. Avant tout, je me suis mis en mesure, et j'ai la permission de l'autorité supérieure.

— De l'archevêque de Paris?

— Non, madame, de M. Camille Doucet, chef de la section dramatique au ministère d'État.

— Mais ne disiez-vous pas, monsieur le curé, qu'il s'agissait de vos pauvres?

— Sans doute. Je sollicite en leur nom votre opéra-comique. Oui, madame, continua-t-il en souriant de la surprise de la

muse, je vous demande, au nom de l'Église, le concours du théâtre.

— Est-ce possible?

— On jouera votre pièce dans un concert de bienfaisance. Les arts viennent de Dieu, madame; il est permis à la religion de les appeler pour une bonne œuvre.

Comme on le devine, l'auteur s'empressa d'accorder l'autorisation réclamée par le bon prêtre.

Il est temps d'ouvrir le troisième recueil poétique de madame Ségalas, qui a pour titre la *Femme*[1], et dont une autre

[1] Elle prépare en ce moment un quatrième recueil, où les lecteurs retrouveront quelques-unes de ces charmantes poésies fugitives publiées, dans ces derniers temps, par les journaux. Ce sont les *Église des*

sœur d'Apollon, madame Louise Colet, a cru devoir emprunter le plan dans tous ses détails.

Peut-être est-elle excusable.

Deux fauvettes chantent naturellement sur la même note.

En écrivant la préface de cette œuvre, madame Anaïs Ségalas déclare qu'elle n'a jamais appartenu à la horde furibonde de ces bas bleus révolutionnaires qui agitent l'étendard de l'émancipation conjugale et politique.

Paris, — les *Démolitions*, — le *Jour de Madame*, — le *Dimanche*, — la *Charité parisienne*, — et le *Petit Sou neuf*. Un album complaisant a bien voulu nous laisser prendre, pour autographe, quelques strophes de cette dernière pièce, écrites et signées par l'auteur.

« Je n'ai pas à me reprocher, dit-elle, le moindre hémistiche saint-simonien, et je n'entame la *Marseillaise* sur aucune page. »

C'est précisément là, madame, ce qui nous plaît en vous.

La femme reste au foyer. Dieu lui assigne cette place et lui interdit de la façon la plus expresse les agitations tumultueuses du forum, où ses chastes voiles seraient bien vite en lambeaux.

« Elle a pour mission de spiritualiser ce monde que l'homme dirige. La hausse ou la baisse pour elle, c'est le sourire ou la souffrance de son enfant. Au lieu d'accroître les plaies sociales, elle doit les panser et les guérir. »

Oui, madame, c'est là son destin.

Votre poëme est rempli de nobles sentiments et de justes critiques.

Nos chevaliers n'ont plus ni l'amour ni la foi.
La Bourse, où le veau d'or luit sous les colonnades,
Nouvelle terre sainte, est le but des croisades,
Et c'est au lansquenet que s'ouvre le tournoi.

Tout cela est bien vrai, madame.

Aujourd'hui, nos reines de salon laissent tomber la baguette magique de leurs aïeules. Elles ne sont plus les fées protectrices qui arrêtaient l'essor des mauvais instincts et favorisaient l'élan des actions généreuses.

Comment donc! Nous pourrions vous en citer, et des plus jeunes, et des plus charmantes, qui spéculent sur le Strasbourg!

On les voit demander au Grand Central un surcroît de diamants, et le Crédit foncier double leurs crinolines.

Pauvre siècle !

Après avoir excité la femme du monde à ressaisir le sceptre qu'elle a perdu, madame Ségalas consacre quelques rimes à la grisette :

Bijou du peuple, allons, fais gazouiller ta voix.
Fauvette des greniers, auprès du ciel posée,
J'aime à te voir penchée à ta simple croisée,
Vierge de Raphaël dans un cadre de bois.

Dans ta chambre aux murs blancs et nus, point de richesse,
Mais un joyeux soleil qui dore tes lambris,
Un tout petit miroir qui t'appelle sans cesse;
Ce miroir-là vaut bien des glaces de duchesse :
C'est un humble ruisseau qui reflète un beau lis.

Ma petite princesse à la robe de toile,
Le passant t'aperçoit rayonnant près des toits;

Il te voit tout en haut briller comme une étoile;
Mais que ton doux éclat sous la pudeur se voile,
Car, si l'étoile brille, elle tombe parfois.

Reste dans ta mansarde et ne hante pas les bals, ma douce colombe ! Le travail est ton ange gardien ; c'est lui qui doit suffire aux besoins de ton humble toilette.

Ne porte de brillants qu'au fond de tes beaux yeux.

Et, si quelque brave ouvrier, loyal et rude, vient te dire : « Voulez-vous être ma femme ? »

Oh! dans sa large main laisse aller ta main blanche!
Gagnez en travaillant la robe du dimanche
Et le feu de l'hiver. Tous deux bénis du ciel,
Vous pourrez conquérir votre pain dans vos veilles :
Les maisons d'ouvrier sont des ruches d'abeilles,
C'est avec le travail qu'on les remplit de miel.

Voici maintenant la paysanne. Le décor change.

Madame Ségalas varie ses tableaux et ses couleurs. Son rhythme élastique vibre sur des cordes différentes et n'a jamais le défaut d'être monotone.

Allons, prends ta faucille, et, la gaieté dans l'âme,
Jeannette au teint vermeil,
Fais ta gerbe d'épis sous la gerbe de flamme
Des rayons du soleil.

Va semer trèfle blanc, luzerne violette,
Lin gris pour les fileurs,
Beau sainfoin rose et pourpre, et peins-nous sans palette
Un paysage en fleurs.

Mais tu rentres, tu prends ton fuseau. Plein de joie,
Pierre te fait la cour;
Et tu files du lin, des jours d'or et de soie,
Et le parfait amour.

En souliers de satin, mainte femme qui brille
Courut à la douleur;
Toi, dans tes gros sabots, robuste et belle fille,
Tu marches au bonheur.

En écrivant les *Enfantines*, madame Ségalas chantait uniquement pour les mères.

Ici la tâche qu'elle s'impose est plus vaste.

Représenter la femme dans ses conditions diverses, et chercher à la rendre plus parfaite et plus heureuse, en reproduisant avec franchise ses qualités, ses défauts, ses souffrances, voilà, comme elle nous le dit elle-même, le but qu'elle veut atteindre.

Parmi les morceaux les plus remarquables de l'œuvre, on doit citer les *Deux Mères*, — la *Femme artiste*, — la *Vieille Fille*, — l'*Émeute*, dédiée aux femmes du peuple, et la *Sœur de charité*.

Votre maison, ma sœur, c'est la maison bénie;
Du ciel, d'où vous venez, c'est une colonie.
Là, vous prenez l'enfant par sa petite main;
Il épelle avec vous son livre et sa croyance.
A voir vos yeux si purs, son front plein d'innocence,
On dirait d'une sainte auprès d'un chérubin.

Mais cette maison s'ouvre et vous livre passage;
Ce n'est qu'un colombier, ce n'est pas une cage.
Vous dédaignez le cloître et ses vaines rigueurs;
Car vous ne pourriez pas, ô courageuse fille!
A travers les barreaux de son étroite grille,
Passer vos douces mains pour essuyer des pleurs.

Nous avons multiplié les citations dans ce volume, et nous agissons de même toutes les fois que nous sommes en présence d'un poëte ou d'un écrivain auxquels, selon nous, la publicité n'a pas rendu toute la justice désirable.

Sainte-Beuve, qui consacre de longs articles au chantre des *Pleurs* et à madame Tastu, s'est montré parfaitement

injuste en oubliant madame Ségalas dans ses *Portraits contemporains*.

Il devait dire aussi de notre héroïne :

« Ses vers harmonieux ont aidé dans l'ombre bien des cœurs de femme à pleurer. L'avenir ne l'oubliera pas, et, dans le recueil définitif des *Poetæ minores* de ce temps-ci, un charmant volume devra contenir sous son nom quelques idylles, quelques romances, beaucoup d'élégies, toute une gloire modeste et tendre. »

Madame Ségalas est le poëte des mères, des enfants et de la famille.

Entraînée vers les aspirations chrétiennes et les sentiments purs, elle excelle

dans les chants religieux et dans les naïfs tableaux du foyer.

Tous les élans de son cœur sont pour l'enfance bénie; elle lui enseigne la foi, l'amour, la prière.

Quoi! tu n'as pas prié ce matin? Mais c'est l'heure!
Dieu te donne ton pain, ton soleil, ta demeure,
Sans rien te demander que de l'aimer un peu;
Tu pourrais bien au moins lui dire : Merci, père.
La Vierge va, là-haut, s'écrier en colère :
Oh! le vilain enfant qui n'a pas prié Dieu!

Nous devons classer madame Ségalas au nombre des muses qui ont salué l'Empire avec enthousiasme.

Elle est payée pour avoir en haine l'émeute et les troubles de la rue.

Aux journées de Juin, son mari, chef de bataillon de la garde nationale, fut obligé d'aller combattre et de laisser sa

femme au milieu du foyer même de l'insurrection.

L'hôtel de la rue de Crussol gardait un dépôt d'armes qui lui avait été confié par la mairie.

Sommée par les combattants populaires de livrer ces armes, madame Ségalas fit mettre les baïonnettes aux fusils, puis invita toutes les dames du voisinage à se joindre à elle et à résister.

Fort heureusement, la garde mobile entra dans la rue pour empêcher le massacre de ces courageuses amazones.

Après de semblables transes, on conçoit que notre héroïne ait chanté les *Violettes et les Abeilles*. Un riche bracelet lui fut

envoyé de l'Élysée, en récompense de cette pièce de vers.

M. Lerouge, maître de ballets du Cirque, demanda ce morceau pour en personnifier les strophes. Il voulait faire danser devant l'empereur la poésie de madame Ségalas.

Par malheur, un de nos intrépides vaudevillistes s'empara du titre et le posa comme étiquette sur une revue.

Ces messieurs n'en font pas d'autres.

Le plagiaire arriva le premier sur l'affiche du Vaudeville, et M. Lerouge, de dépit, arracha les ailes à ses sylphides.

Madame Anaïs Ségalas travaille, rue de Crussol, au milieu d'une solitude et d'un

silence absolus. Elle fait une guerre impitoyable aux pianos, violons et autres instruments de torture qui voudraient loger près d'elle.

Toutes ses matinées sont consacrées au travail.

Le soir, elle prend le chemin du manége Pellier ou se livre à sa promenade favorite le long du boulevard. On la reconnaît aisément : elle marche comme un train de toute vitesse.

Béranger, qui est venu demeurer aux environs, se décide, de temps à autre, malgré son goût pour la retraite, à lui faire une visite de voisin.

Victor Hugo, quand il était à Paris, se montrait fort assidu au cercle de ma-

dame Ségalas. Nous avons à raconter ici un fait aussi étrange, comme pressentiment, que celui des *Roses noires* et du prince Élim.

On était à la fin d'un bal.

L'orchestre animait de ses accords les salons de la rue de Crussol, et Charles Lafont, l'auteur de la *Famille Moronval* et du *Chef-d'œuvre inconnu*, regardait danser, joyeuse et légère, la charmante Léopoldine Hugo.

Tout à coup il se tourne vers madame Ségalas et lui cite avec mélancolie ce vers du grand poëte :

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

Deux mois après, Léopoldine Hugo se noyait dans la rade du Havre.

Le petit Sou neuf.

Fragment.

. . . .

Ami de l'ouvrière, à qui tu viens sourire,
Habitant des greniers et de la tirelire,
Jamais du coffre-fort tu n'auras les splendeurs ;
C'est le palais où vit la pièce d'or altière ;
Mais l'humble tirelire est comme la chaumière
Où tu t'endors en paix, sans souci des voleurs.

Allons en avant marche ! entre dans la caserne.
On t'illustra d'un aigle, ô petit sou moderne !
Pour payer nos soldats. Le courage et l'honneur
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche ;
Le soldat est sans biens sans peur et sans reproche ;
Le cuivre est dans sa bourse et l'or est dans son cœur

Mais pour les frais du culte un prêtre te demande
Mon petit sou béni, tombe vite en offrande.
Ajoute une lumière à l'autel plus vermeil ;
Viens donner une fleur au Dieu qui, sans mesure
Nous donna les grands bois et la grande nature,
Un simple cierge au Dieu qui nous rend le soleil.

. . . .

Anaïs Ségalas

p. Lith. de V Janson, rue Dauphine, 18.

Il y a de cela quatorze ans bientôt.

La magnificence poétique des *Contemplations* nous montre tout ce qui reste encore aujourd'hui de douleur sublime sous la plume du poëte et dans le cœur du père.

FIN.

